This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NW1S

37584.19.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY

ex-libris
Robert E Rockwood

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

—

TOME II

37584.19.5 (2)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAY 29 1961

Paris. — Typographie Firmin-Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES

DANCOURT, DUFRESNY

Le Chevalier à la mode.
Le Mari retrouvé.
Les trois Cousines.
Le galant Jardinier.
Les Bourgeoises de qualité.
L'Esprit de contradiction.
Le double Veuvage.
La Coquette du village.
Le Mariage fait et rompu.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1860

DANCOURT.

LE CHEVALIER A LA MODE.

1687.

NOTICE SUR DANCOURT.

Florent Carton Dancourt naquit à Paris le premier novembre 1661. Il étudia aux jésuites, et le célèbre P. Larue, son régent, crut voir en lui un excellent sujet pour la société ; aussi n'épargna-t-il rien pour l'y enrôler. Mais ses tentatives échouèrent contre les inclinations trop mondaines de son élève.

Dancourt, ayant échappé au piége, entra dans la carrière du barreau ; puis, amoureux d'une comédienne, il se fit comédien. Sa destinée, on le voit, était de parler en public. Bientôt il obéit à son véritable instinct et, comme Molière, il devint auteur comique. Les talents d'acteur et d'auteur le placèrent à la tête de la comédie française. Chef de la troupe, il en était aussi l'orateur, et, en cette qualité, il eut l'honneur de parler plusieurs fois à Louis XIV, qui se montra sensible à son éloquence vive et facile. On rapporte à son sujet deux anecdotes qui honorent ce prince, esclave superbe de l'étiquette à l'égard des grands ; mais, dans toutes les occasions, l'ami des écrivains. Louis le Grand, qui avait fait asseoir Molière à sa table, qui l'avait servi de ses mains, alla lui-même ouvrir une fenêtre pour donner de l'air à Dancourt, un jour que cet auteur lui lisait un de ses ouvrages en présence de Mme de Montespan. Une autre fois Dancourt entretenait ce prince, en marchant à reculons ; arrivé jusqu'au bord d'un escalier, il allait tomber à la renverse : « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber, lui dit le roi en le retenant par le bras. » Ainsi, deux fois, le comédien fut secouru par le monarque et lui dut peut-être la vie.

Dancourt a fait un grand nombre de pièces. On s'aperçoit en les lisant qu'il écrivait souvent pour les besoins du théâtre, en exploitant la circonstance, et avec une facilité qui allait parfois jusqu'à l'incorrection ; cependant, on rencontre dans tous ses ouvrages cette originalité qui le caractérise admirablement dans ses comédies dignes de ce nom. Aucun auteur n'a peint avec plus de franchise et de vérité les mœurs de la bourgeoisie, son ton, son langage : *Les Bourgeoises de qualité*, *le Chevalier à la mode* sont en ce genre des chefs-d'œuvre, comme *les Femmes savantes* de Molière et *Turcaret* de Le Sage. Ces pièces ont survécu aux ridicules de l'époque qui les a vu naître ; car c'est le privilége des hommes de génie de donner à ce qu'ils écrivent une valeur chronologique, et pour ainsi dire numismatique, qui rappelle l'histoire à ceux qui la savent et qui l'indique à ceux qui l'ignorent. Dancourt est un peintre fidèle ; malheureusement, il n'eut sous les yeux que les mauvaises mœurs d'un temps de corruption. Pour rester dans les conditions de la comédie il n'a mis en scène que des bourgeois ; le tableau n'eût pas toujours été supportable, s'il eût peint avec la même vérité d'observation les classes élevées à la fin du règne de Louis XIV.

Dancourt a excellé à faire parler les paysans ; il a bien compris ces gens fins et madrés qui, sous les apparences d'une épaisse bonne foi, trompent avec effronterie ; aussi les oppose-t-il à des citadins bien avantageux qui sont toujours leurs dupes. Un autre merite de Dancourt, devenu rare aujourd'hui, c'est la manière franche avec laquelle il aborde une scène, et la tournure spirituelle dont il se sert souvent pour la brusquer : on sent là le comédien exercé. Les ouvrages de Dancourt ont tous eu du succès dans leur nouveauté ; ceux qui sont restés au théâtre sont toujours vus avec plaisir par les amateurs de la bonne comédie.

Dans ses dernières années Dancourt quitta la vie de comédien pour mener celle d'un seigneur de paroisse. Il se retira dans sa terre de Courselles-le-Roi en Berry, ne s'occupa plus que de son salut, se fit bâtir lui-même un tombeau, et mourut le 7 décembre 1725, âgé de 65 ans.

LE
CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DE VILLEFONTAINE.
MADAME PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.
M. SERREFORT, beau-frère de madame Patin.
LUCILE, fille de M. Serrefort.
LA BARONNE, vieille plaideuse.
M. MIGAUD, rapporteur de la Baronne.
UN NOTAIRE.
LISETTE, fille-de-chambre de madame Patin.
CRISPIN, valet du Chevalier.
LABRIE, laquais de madame Patin.
JASMIN, laquais de la Baronne.
LE COCHER de madame Patin.
Plusieurs domestiques de madame Patin.

La scène est à Paris, chez madame Patin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PATIN, LISETTE.

(Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.)

LISETTE.

Qu'est-ce donc, madame? qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? que vous a-t-on fait?

MADAME PATIN.

Une avanie... ah! j'étouffe. Une avanie... je ne saurais parler : un siége.

LISETTE, lui donnant un siége.

Une avanie! à vous, madame? une avanie! cela est-il possible?

MADAME PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette : j'en mourrai. Quelle violence! en pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous ! Madame Patin, la veuve d'un honnête partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du roi ! Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît ?

MADAME PATIN.

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une marquise bien impertinente. Quoi ! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais, plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel [1], tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise ?

MADAME PATIN.

Point du tout; c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah ! mort de ma vie, où était Lisette ? que je lui aurais bien dit son fait !

MADAME PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taisez-vous*, *bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise ! bourgeoise ! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or !

MADAME PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon cocher de tourner, et de m'amener ici à toute bride.

[1] Les *estafiers* étaient les valets de pied qui suivaient les cavaliers, et leur tenaient l'étrier. Un *carrousel* est une cavalcade de seigneurs, vêtus avec magnificence, équipés à la manière des anciens chevaliers, et qui se divisaient en quadrilles.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE, LABRIE.

LISETTE.

Ah ! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage ! Vous moquez-vous, Labrie ? comment paraissez-vous devant madame ? Quel désordre est-ce là ? dirait-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf ?

LABRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venais dire à madame que Lafleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez ?

LABRIE.

Nous l'avons dit aussi.

MADAME PATIN.

Eh bien ?

LABRIE.

Eh bien ! madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds !

MADAME PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant.

LABRIE.

Mais Lafleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

MADAME PATIN.

Eh bien ! qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer ?

MADAME PATIN.

J'y suis bien résolue ; et j'enrage contre ma destinée de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh ! vous n'avez pas tout à fait sujet de vous plaindre ; et si vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins, et, comme vous savez, on achète facilement de la qualité avec de l'argent ; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

MADAME PATIN.

Il n'importe ; c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon ! madame, vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme certaines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui malgré leur grand nom ne sont connues que par un grand nombre de créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

MADAME PATIN.

C'est là le bon air, c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand ; et croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte sans craindre qu'une troupe de sergents vienne saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu ?

MADAME PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise !

LISETTE.

Mais, madame, vous n'y songez pas.

MADAME PATIN.

Oui, oui, j'aimerais mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte ; et pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée ; commençons par M. Serrefort.

LISETTE.

M. Serrefort, madame! votre beau-frère!

MADAME PATIN.

Mon beau-frère! mon beau-frère! Parlez mieux, s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame, j'ai cru qu'il était votre beau-frère, parce qu'il était frère de feu monsieur votre mari.

MADAME PATIN.

Frère de feu mon mari, soit; mais, mon mari étant mort, Dieu merci, M. Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manières comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnaître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre beau-frère, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois [1].

MADAME PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE.

La petite ridicule! une nièce vouloir aller de pair avec sa tante!

MADAME PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou! Parce qu'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

MADAME PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

[1] On dirait aujourd'hui : *Encore une fois.*

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément; et en devenant sa belle-mère, madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

MADAME PATIN.

Comment donc sa belle-mère? tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver je me piquerai de tenir parole à M. Migaud, que je l'épouserai?

LISETTE.

Oui madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud, et du fils de M. Migaud avec Lucile votre nièce?

MADAME PATIN.

Vraiment, je serais bien avancée; c'est un beau nom que celui de madame Migaud! J'aimerais autant demeurer madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

MADAME PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal; et depuis huit jours je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, à part.

Ah! ah! ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

MADAME PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille; mais que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble; que je crois qu'il vous faut un mari, et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

MADAME PATIN.

Je me connais en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment? ce choix est déjà fait, et je n'en savais rien!

MADAME PATIN.

Le chevalier n'a pas voulu que je te le disse.

LISETTE.

Quel chevalier? le chevalier de Villefontaine?

MADAME PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi ! c'est le chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser ?

MADAME PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, madame ; ce chevalier n'a pas un sou de bien.

MADAME PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. M. Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie ; et c'est une espèce de restitution que de relever avec ce qu'il m'a laissé une des meilleures maisons de la province.

LISETTE.

Ah ! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que M. Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein !

MADAME PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manquerait pas d'en aller faire ses plaintes à M. Serrefort. M. Serrefort viendrait à son ordinaire m'étourdir de ses sots raisonnements. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire qu'elle ne soit tout à fait conclue.

LISETTE.

Mais, madame, il me semble qu'avant que d'épouser le chevalier de Villefontaine, il faudrait vous défaire honnêtement de M. Migaud.

MADAME PATIN.

C'est mon dessein, vraiment, et je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand ? vous avez raison ; voilà une manière tout à fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscrètement; mais je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivites hier au soir.

MADAME PATIN.

Moi! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame; une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

MADAME PATIN.

Ah! je m'en souviens, oui, oui; c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire; il y a dans sa cause plus de chimère que de raison; et en vérité il y a peu d'honneur à se mêler...

MADAME PATIN.

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

M. MIGAUD.

Moi! madame; cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice...

MADAME PATIN.

La justice! la justice! vraiment, si la justice était pour elle, on aurait bien affaire de vous solliciter; quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame...

MADAME PATIN.

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à

vouloir que je m'intéresse dans une cause ou il n'y a que de la honte à recevoir.

MADAME PATIN.

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi! monsieur, il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller[1].

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame...

MADAME PATIN.

Ah! monsieur, point de réplique, je vous prie; je me fais entendre, si je ne me trompe : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais jouer au reversis. Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCÈNE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette manière? quel accueil me fait ta maîtresse!

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

[1] C'est un trait sanglant contre la magistrature et qu'on ne se permet impunément au théâtre, dit Geoffroi, que dans les temps où elle est saine et respectable.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez madame Patin ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimait?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer; et ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

LISETTE.

Cela serait aussi un peu surprenant, si vous ne la connaissiez pas; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirais...

LISETTE.

Eh! laissez là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle : je me connais trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Écoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractère de madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurais jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c'est pour s'assurer cette succession, qu'en donnant Lucile à mon fils, il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses : et je suis, grâces au ciel, d'une profession et d'un caractère à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin; car je vous avertis que si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là?

LISETTE.

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service; et il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage des quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là : ta maîtresse aurait-elle changé de pensée?

LISETTE.

Elle s'est mis la cour en tête; et pour y paraître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de Villefontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le chevalier de Villefontaine! tu te moques, mon enfant; cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu; qu'on ne connaît à la cour que par le ridicule qu'il s'y donne, et qui n'a pour tout mérite que celui de boire et de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien! monsieur, boire, et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurais croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas ; mais avertissez-en toujours M. Serrefort par précaution, et prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé ; la suite vous convaincra du reste. Voici notre chevalier, adieu ; ne perdez point de temps, et comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange chose que la tête d'une femme !

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bonjour, ma pauvre Lisette. Ah ! ah ! tu as du dessein [1] aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau ; quel charmant embonpoint !

LISETTE.

Est-ce à moi que vous parlez, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc ?

LISETTE.

J'ai cru que c'était un compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu longtemps, monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connaisse. Mais qui te fait tes manteaux ? je veux mettre ton ouvrière en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu ! Comme elle se coiffe, la friponne !

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, que j'aille dire à madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins [2] ne fera rien à la chose.

[1] Aujourd'hui on dirait : *Tu as des desseins, des projets.*
[2] Aujourd'hui on dirait : *De plus ou de moins.*

LISETTE.

Pardonnez-moi, monsieur, je serai bien aise qu'on l'avertisse de votre impatience ; aussi bien voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ah ! vous voilà, monsieur ? je vous cherchais partout pour vous dire que la baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous sommes ?

CRISPIN.

Oui, monsieur ; mais la baronne...

LE CHEVALIER.

Eh ! ventrebleu ! maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN.

Cela est vrai. Mais, monsieur, cette baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois ; et ne venez point gâter une affaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN.

Oh, oh ! Quoi, monsieur, la maîtresse du logis parle-t-elle de mariage, et songez-vous à l'épouser ? L'aimez-vous ?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer ? Pauvre sot !

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai si je veux ; mais je la hais comme la peste, et ce ne serait pas elle que j'épouserais.

CRISPIN.

Non ? Le diable m'emporte si je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce serait quarante mille livres de rente qu'elle possède, dont je pourrais être amoureux.

CRISPIN.

C'est-à-dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant.

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avais à aimer, ce ne serait pas madame Patin, Dieu me damne!

CRISPIN.

Ce ne serait pas aussi la vieille baronne, car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la baronne avait gagné ses procès, je la préférerais à madame Patin; et quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui donneraient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a madame Patin.

CRISPIN.

C'est-à-dire que, s'il en venait encore quelque autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la dernière?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus longtemps que je pourrai, et je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car, entre nous, monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je n'aimerais point une petite brune, qui est la plus charmante du monde; et si elle était aussi riche qu'elle voudrait me le faire croire, je n'hésiterais point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? Comment l'appelez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnais aussi, car il n'y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelait le marquis des Guérets. Parbleu ! c'est une conquête aussi difficile que j'en connaisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours ! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un père extrêmement bizarre, a ce qu'elle m'a dit, et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante, qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déjà a la perfection, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature !

CRISPIN.

Diable !

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu ? j'ai des entêtements de fortune, et je craindrais de me faire avec cette petite personne une affaire de cœur qui me mènerait peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami; nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà, je vois bien que c'est la dame d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer madame la baronne avec ses présents.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de présents ?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la baronne vous attend chez vous avec des présents : mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présents?

CRISPIN.

Eh! monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher et un gros barbet [1] qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! Elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raison; mais vous ne songez pas que madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je songe que madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

CRISPIN.

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t'en lui dire que je la remercie, et que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dinée.

CRISPIN.

Oh! sans vous, il n'y a rien à faire; et je m'en vais gager qu'elle emmènera les chevaux, le carrosse et le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même; et encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, et il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeait demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Eh bien, dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne?

[1] La mode était alors que les cochers eussent sur leur siége un gros barbet blanc entre leurs jambes.

LE CHEVALIER.

Voilà madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu ! vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Je vous ai fait attendre, monsieur le chevalier ; mais vous me devez savoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, et à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment ; et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

MADAME PATIN.

Qu'il est obligeant, et qu'il dit les choses de bonne grâce ! Au moins, monsieur le chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté ; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner ; mais j'aurais été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignais de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

MADAME PATIN.

Il n'y avait que des femmes au moins ; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, bas au Chevalier.

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

MADAME PATIN.

Que dit Crispin ?

CRISPIN.

Rien, madame.

MADAME PATIN.

Passons dans mon cabinet; nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, bas au Chevalier.

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

MADAME PATIN.

Allons, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

MADAME PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame, ce qu'il marmotte entre ses dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Oui monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage, et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

MADAME PATIN.

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien aise d'être la première à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah! madame! songez, de grâce...

MADAME PATIN.

A quoi, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh! madame!

MADAME PATIN.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Que dirait-on, madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verrait prendre ? Cela seul suffirait pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher ; et je serais au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, madame, et il ne serait pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse !

LE CHEVALIER.

Oui, madame, il y a des suites à craindre que je prévois, et que je ne saurais vous dire. Adieu, madame, je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre...

MADAME PATIN.

Adieu donc, chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce n'était pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

MADAME PATIN.

Que tu es folle, Lisette. Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne sais, mais je crains bien que ce monsieur le chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens surtout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre mari, il se lèvera d'auprès de vous dès quatre heures du matin pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme !

MADAME PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de manière qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! Elle se fait de belles affaires ! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe [1].

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là ?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étais pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité ?

LISETTE.

Vous savez déjà cette aventure ?

M. SERREFORT.

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée; et comme on achevait de me la conter, monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Villefontaine.

LISETTE.

Franchement, monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous

[1] Il paraît, dit Geoffroi, que, dans ce temps-là, les financiers étaient, comme les juifs, des éponges qu'on pressait au besoin.

donnera de la peine à la réduire; je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Surtout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCÈNE II.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, madame.

MADAME PATIN.

Ah! monsieur Serrefort, quel dessein vous amene? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui; mais puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, madame ma belle-sœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Écoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; et sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

MADAME PATIN.

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, madame; et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

MADAME PATIN.

Ne prêchez donc pas longtemps, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriverait pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

MADAME PATIN.

Ah, ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maitre Paul Patin mon frère; et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frère, la tante de ma fille est une folle achevée.

MADAME PATIN.

Comment une folle? Vous perdez le respect, monsieur Serrefort; et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises à quoi je ne sais point répondre.

M. SERREFORT.

Eh! ventrebleu, madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manières et de vos airs de grandeur, surtout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous devriez, monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me croit votre belle-sœur; mais voilà qui est fait, monsieur Serrefort; je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage; je vous renonce pour mon beau-frère, monsieur Serrefort, et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manières, et tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends...

M. SERREFORT.

Eh! têtebleu! madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin, et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guère en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrais bien savoir...

MADAME PATIN.

Courage, courage, monsieur Serrefort, vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrais bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portière, et des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringants

qui éclaboussent les gens de pied; et tout cet attirail enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE, à madame Patin, qui tousse, crache et se mouche.

Mais, monsieur... Qu'avez-vous, madame?

MADAME PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

MADAME PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce serait celui de la reine de Saba...

LISETTE.

Mais, est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher?

M. SERREFORT.

Non; mais qu'elle en prenne un autre.

MADAME PATIN.

Oh bien, monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière; je ne veux point de vos conseils, et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, dieu merci. Je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite; c'est tout ce que je pourrais souffrir à un mari [1].

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame; car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole; et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manières, ou je me ferai aux siennes. Est-ce

[1] *Souffrir* prend maintenant la particule *de*.

fait? avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

M. SERREFORT.

Non, madame, demeurez; je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plus tôt la conduite, et que ce double mariage, que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

MADAME PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Voilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il était bien besoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud. Que ne s'expliquait-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous aurait pas tant ennuyée.

MADAME PATIN.

Eh! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

MADAME PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'*il* ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; et quand vous serez une fois la belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

MADAME PATIN.

La belle-mère de sa fille, moi? tu n'y songes pas Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, madame, je vous demande pardon : je ne m'en souvenais pas; et je croyais que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à monsieur Serrefort.

MADAME PATIN.

Que tu es bête; ma pauvre Lisette! J'aurais promis à monsieur Serrefort tout ce qu'il aurait voulu pour après-demain.

LISETTE.

Oui, madame?

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela est bien adroit.

MADAME PATIN.

Nous avons pris, le chevalier et moi, toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite nièce bien échauffée.

MADAME PATIN.

Quoi! je serai toujours obsédée, ou par le père, ou par la fille? La mère ne viendra-t-elle point encore?

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'attendais avec impatience que mon père sortit, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts, que mon père vous est contraire.

MADAME PATIN.

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne serez pourtant pas fâchée de savoir ce qu'on a dit à mon père.

MADAME PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre père?

LUCILE.

Que vous vouliez épouser un homme de la cour; et il a résolu je ne sais combien de choses pour vous en empêcher.

MADAME PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette?

LISETTE.

Je ne sais, madame. Le chevalier a causé, peut-être. Les chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

MADAME PATIN.

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre père aussi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

MADAME PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là, et je vous conseille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être, et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

MADAME PATIN.

Défaites-vous surtout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *madame*, je vous prie; ou demeurez chez votre père.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

MADAME PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, et vous ne l'étant pas, je ne pourrais pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

MADAME PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

MADAME PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connais un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épousera dès que je voudrai : ne vous mettez pas en peine.

MADAME PATIN.

Ah ! ah ! Et comment s'appelle-t-il, ce seigneur ?

LUCILE.

On l'appelle monsieur le marquis des Guérets. Il est fort riche, et fort de qualité; car il me l'a dit.

MADAME PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma nièce, que malgré la mauvaise éducation que votre père vous a donnée, vous preniez des sentiments dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

MADAME PATIN.

Que faut-il faire ?

LUCILE.

Vous marier au plus tôt, s'il vous plaît, avec ce monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, et que quand mon père voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudrait que ma tante se dépêchât, car monsieur le marquis des Guérets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

MADAME PATIN.

Oh bien, ma nièce, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin !

MADAME PATIN.

Oui, ma nièce, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

MADAME PATIN.

Adieu, ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah! Lisette, voilà bien de quoi me venger de monsieur Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d'être épousée. Si le père et la mère en pouvaient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre nièce?

MADAME PATIN.

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici monsieur le chevalier.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, n'ai-je point fait diligence?

MADAME PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, et mon impatience...

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

MADAME PATIN.

Cela est tout à fait obligeant.

LISETTE, bas.

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrais bien que quelqu'un vint les interrompre.

MADAME PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, madame. (Bas, en s'en allant.) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER.

MADAME PATIN.

Eh bien! chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir; et, s'il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

MADAME PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

MADAME PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame?

MADAME PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N et l'U, font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame.

MADAME PATIN.

Vous faites le discret, chevalier; mais vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, bas.

J'enrage; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la baronne.

MADAME PATIN.

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE, repoussant la Baronne.

Mais, madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

MADAME PATIN.

Ah! juste ciel! c'est une importune plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, bas.

Comment, morbleu! c'est ma baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

MADAME PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Je vous le disais bien, ma mie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah! ah! monsieur le chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, madame, par quelle aventure... ?

MADAME PATIN, à Lisette.

Le chevalier connaît la baronne !

LA BARONNE.

Je venais ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès ; mais je ne m'attendais pas d'y trouver monsieur le chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

MADAME PATIN, bas, à Lisette.

Elle y prend un grand intérêt. (haut.) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, à madame Patin.

Ah ! madame, regardez, je vous prie, les affaires de madame la baronne comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (A la Baronne.) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, madame.

MADAME PATIN, bas.

Voilà un embrouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, bas.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends point d'ou vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE.

Comment, madame, par quel motif...

LE CHEVALIER, à la Baronne.

Eh ! madame, de grâce. (A madame Patin.) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité, (c'est ma cousine germaine) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite ; (je suis son héritier) elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnaissance imaginable. (Elle y mettrait obstacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, madame, voilà par quel motif...

MADAME PATIN.

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, madame. Mais dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le chevalier...

MADAME PATIN.

Commerce, madame ! qu'est-ce que cela veut dire, commerce ?

LE CHEVALIER.

Comment, madame la baronne, ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris ? (C'est une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle ? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite ? (C'est une babillarde qui le dirait.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est là ce qui m'amène ici ?

MADAME PATIN.

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER.

Eh ! de grâce, mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure ; et que celle de vous deux qui m'estime le plus embrasse l'autre la première.

(La Baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.)

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

MADAME PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie.

MADAME PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le chevalier, pour parler de l'affaire de madame : mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le chevalier ; il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, madame, que je ne sais pas de la

quelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, madame; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandait un régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il était encore au monde, je serais bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame... (elle voit rire Lisette.) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambrière bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connaître.

LA BARONNE.

N'était la considération de votre maîtresse...

MADAME PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, madame. Remettez-moi un peu, monsieur le chevalier.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, s'en allant.

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà; voici le fait : j'ai un moulin à vent, madame, il

est à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin ; cela n'est-il pas juste?

MADAME PATIN.

Eh! ne l'avez-vous pas, madame?

LA BARONNE.

Eh! non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-père de ma partie fit planter, proche de ma maison, un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, bas.

(haut.)

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue, et qu'il prévoyait bien qu'avec le temps ce bois deviendrait haute-futaie.

MADAME PATIN.

Vous croyez, madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE.

Assurément, madame ; et moi, pour lui faire pièce par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, bas, au Chevalier.

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois.. écoutez bien ceci, s'il vous plaît, et que ce bois...

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires ; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, madame. J'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui tout à l'heure, s'il vous plaît.

MADAME PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès se juge demain, madame.

LE CHEVALIER, bas.

Prenons cette occasion aux cheveux. (Haut.) Eh! madame, je vous conjure de mener madame la baronne chez monsieur Migaud. (Bas.) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, madame, je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, au Chevalier.

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

MADAME PATIN.

Venez-vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, madame, je vous suis.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci! Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empressement?

CRISPIN.

Je ne sais, monsieur

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne sais, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, monsieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le porteur m'a dit que ce n'était point de la bagatelle, et qu'il y allait de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la-moi? Est-ce cela?

CRISPIN.

Non, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, monsieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les vers que vous fîtes faire l'autre jour pour la baronne, par ce misérable poëte à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps, qui vous avait tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de monsieur le marquis des Guérets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite brune des Tuileries. Lisons.

LETTRE.

« Vous avez témoigné tant d'envie de me connaître, que je me « suis résolue à satisfaire votre curiosité. Je vous attends dans les « Tuileries, où j'ai mille choses à vous dire. Ne manquez pas de « vous y rendre. Adieu. »

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin. Je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mais il n'importe. Je serai de retour avant elle. En tout cas il faut lui écrire. N'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la baronne?

CRISPIN.

Oui, monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour madame Patin.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! Qu'est-ce que cela fait? S'il fallait de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN.

Diable, votre garderobe serait bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien, écrivez seulement. Si le poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier; ce fut la baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, et il y aurait conscience... mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyais avec madame Patin. N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi! je ne sais; mais puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes; elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi! monsieur, je serais bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous?

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir : il n'y a encore rien de drôle; et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Eh! va, va, je n'ai point de curiosité; et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourraient apprendre.

SCÈNE XI.

LISETTE.

Tout ceci ne réjouira pas mal madame Patin, et j'ai entendu de certaines choses... Mais, qu'est-ce que ce papier? Ah! ah! « Liste « des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et « qualités... » Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance pour madame; et rien ne pouvait venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

Non, monsieur, madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour; Lucile, sa nièce, et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante. Elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage incognito, avec un galant du caractère du chevalier; elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais. Voilà une étrange famille; et il faut être bien ennemi de son repos, pour vouloir épouser et la tante et la nièce.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison, et cet entêtement où est madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement; car

après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord ; mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh ! pour Lucile, dès que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante ; elle n'est encore guère avancée, Dieu merci ; et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre fils.

M. MIGAUD.

Oh ! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paraissent à craindre. Une jeune femme dont on force les volontés tombe souvent dans de terribles irrégularités, surtout quand son mari a du faible pour elle, et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir ce qui en est ; mais en tout cas, vous êtes un bon père de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir madame Patin de son entêtement, c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son chevalier. Elle est prompte à prendre la chèvre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manières, et de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

MADAME PATIN.

Où est le chevalier, Lisette ? Qu'a-t-il dit en mon absence ? qu'a-t-il fait ?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

MADAME PATIN.

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas?

LISETTE.

Bon! madame, est-ce que les gens comme monsieur le chevalier sont faits pour attendre; et peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme monsieur, par exemple, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

MADAME PATIN, bas.

J'aimerais bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (Haut.) Je viens de chez vous, monsieur; et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurais attendue, madame, si j'avais pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une marquise...

MADAME PATIN.

Chez une marquise, monsieur, chez une marquise! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises? Il me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez elles ou au palais, occupées uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

MADAME PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allais chez vous. Mais quels avis, monsieur, vous a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse, avec une marquise qu'on nomme Dorimène.

MADAME PATIN.

Ah ! ah ! qui vous a conté cette histoire ? Vous connaissez cette marquise-là, monsieur ?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez ?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Eh bien, monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que votre marquise Doriméne ; et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez, vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, madame. Je la connais ; elle est d'une humeur violente ; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

MADAME PATIN.

Plaît-il, monsieur ? Que voulez-vous dire ? Eh ! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille ?

M. MIGAUD.

Eh ! madame, il n'est rien de plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

MADAME PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît ?

M. MIGAUD.

Tout, madame. Vous avez l'âme parfaitement belle ; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux. Votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourrait troubler cette paisible jouissance par quelques recherches, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

MADAME PATIN.

Oh ! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre mar-

quise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis déjà servi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

MADAME PATIN.

Qu'elle parle ; qu'elle parle ; je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois ; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière, mais je ne l'ai que suspendu ; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout à fait.

MADAME PATIN.

Mais encore ! que faudrait-il que je fisse pour cela ?

M. MIGAUD.

Il faudrait lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

MADAME PATIN.

Moi ! lui rendre visite, lui faire des civilités ? moi ! moi !

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

MADAME PATIN.

Mais je ne connais point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connaître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile ; et si l'on pouvait seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Villefontaine...

MADAME PATIN.

Le chevalier de Villefontaine, dites-vous ?

M. MIGAUD.

Oui, madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

MADAME PATIN.

Ce chevalier est amoureux de cette marquise ?

M. MIGAUD.

Non pas, madame, c'est la marquise qui est amoureuse du chevalier ; et le chevalier à la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

MADAME PATIN.

Lisette, qu'est ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame; il n'est pas que quelque femme de vos amis ne soit des siennes; et il a la réputation de connaître bien des dames.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six entre autres avec qui il a quelque espèce d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette!

M. MIGAUD.

C'est un caractère d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son tailleur, celle-là paye ses meubles et son appartement; et toutes ses maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

MADAME PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère; et je ne sais s'il n'y a point de risque à connaître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui peut apaiser la marquise, et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! Il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

MADAME PATIN.

Serait-il possible, Lisette, que le chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE.

Bon, madame, fourbe; cela ne s'appelle point fourberie : en termes de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse, tout au plus.

MADAME PATIN.

Monsieur Migaud ne sait point que je le connais.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

MADAME PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avait crue de ses amies, il n'en aurait pas parlé si librement.

MADAME PATIN.

Ah! Lisette! le chevalier me trompe, assurément; et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargé de vous donner; et je n'ai point voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud.

MADAME PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

MADAME PATIN.

Voyons. Ah! ah! vraiment le chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde; et si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le chevalier est un honnête homme.

LISETTE.

Oui, madame, assurément; et pour moi, je jurerais quasi qu'il vous aime.

MADAME PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de serments.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas... ?

MADAME PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout à fait drôle, madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

MADAME PATIN.

Voyons ce que c'est. « Liste des maîtresses de mon maître, « avec leurs noms, demeures et qualités. » Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste; cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

MADAME PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout « Dorimène la « médisante, rue des Mauvaises Paroles. » Dorimène! Dorimène! Ah! voilà une marquise justement; monsieur Migaud avait raison ; le chevalier est un scélérat. Un siége, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame, madame. Oh! par ma foi, je ne croyais pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous êtes si sensible.

MADAME PATIN.

Non, non, je veux connaître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

MADAME PATIN.

« La sotte Comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie. » Le traître!

« La magnifique Marchande, rue des cinq Diamants, à la Folie « des Bourgeoises. » Que je me veux de mal de l'avoir aimé !

« Lucinde la coquette, en cour, au grand Commun. » Que je le hais !

« Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. » Je le déteste.

« Mademoiselle du Hasard, rue des bons Enfants, au Repen-« tir. » C'est un monstre.

« La grosse marquise au teint luisant, rue de Plâtre, proche les « Enfants rouges. » C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, madame...

MADAME PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolûment.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

MADAME PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

MADAME PATIN.

Non, non, Lisette, laisse-le venir. Je veux le confondre, et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, au Chevalier.

La baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avais d'impatience de vous revoir!

MADAME PATIN.

De quel quartier venez-vous monsieur? De la rue Montorgueil? Des Enfants rouges? Est-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Qu'en voulez-vous dire, madame?

MADAME PATIN.

Ce que je veux dire, perfide!

CRISPIN.

Haie, haie!

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

MADAME PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame?

MADAME PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connaissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame.... Je vais faire une petite commission que mon maitre m'a donnée, je reviens tout à l'heure.

MADAME PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

MADAME PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud!

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos maitresses, que madame a achetée au palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes maitresses!

MADAME PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'était l'autre jour, en badinant avec Jeanneton.

MADAME PATIN.

Quelle est-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'est une des maitresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'est cette marchande de bouquets, qui est à la porte des Tuileries.

MADAME PATIN.

Qui? cette malheureuse?

CRISPIN.

Comment, madame! c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus huppées sont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh! diable! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année[1].

MADAME PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois et de Jeanneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon maître, et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; et que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mimes à griffonner ensemble cette liste, et nous forgeâmes des noms, des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton et dans la mienne.

MADAME PATIN.

Fort bien, voilà ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimène, je ne la connais pas, et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur. Crispin? N'est-il pas vrai, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je connais Dorimène, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées; mais ce ne sont point mes maîtresses; et puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie...

CRISPIN.

Moi, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame; et vous,

[1] Pâtissière alors en vogue et qui était traiteur en même temps. Elle était surtout reconnue pour les pâtés de lapin.

monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à madame les raisons qui me faisaient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je dise, monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le ferait croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame! que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

MADAME PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n'ai rien à craindre.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, à Crispin.

Éclaircis madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirais-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles...

CRISPIN, à madame Patin.

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espèce de sympathie que mon maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

MADAME PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde?

CRISPIN.

Eh! fi, madame; il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

MADAME PATIN.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah! madame, il ne voit cette marquise que par admiration.

MADAME PATIN.

Comment, par admiration?

CRISPIN.

Oui, madame. Il y a quarante ans qu'elle en avait trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus: C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier! votre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

MADAME PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paraître; et je vous aurais, je crois, pardonné, si je vous avais trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, madame, non, je ne prétends point abuser de votre indulgence. Punissez-moi, si je suis criminel. Voyez, examinez

toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous moments; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables; je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, madame, est bien scélérat; je suis un perfide, il est vrai; mais, en vérité, madame, ce n'était point à vous à vous en plaindre.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier! que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur Guillemin, madame, un notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît; je lui avais dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, l'un et l'autre, pour songer à des affaires si sérieuses. Dites-lui que je le verrai demain matin.

MADAME PATIN.

Non, qu'il entre au contraire. Je serai bien aise, chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avais averti ce matin pour un contrat de mariage; mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes; et parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parais indigne de l'être.

M. GUILLEMIN.

Comment donc, madame! vous avez des sentiments bien étranges.

MADAME PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillemin; monsieur deviendra raisonnable. Venez, monsieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

MADAME PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettrait point à couvert des reproches qu'on me pourrait faire dans le monde; et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudrait que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, madame, je ne saurais dire ces choses-là, cela n'est point de mon caractère, et j'aimerais mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

M. GUILLEMIN

Oh ! madame, monsieur le chevalier sait trop bien vivre. Mais aussi, monsieur, madame n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'Amour qui dressera lui-même les articles.

MADAME PATIN.

Ah ! monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites ! Oui, monsieur le chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

M. GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle me paraît si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

M. GUILLEMIN.

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

MADAME PATIN.

Eh ! venez, monsieur le chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

M. GUILLEMIN.

Eh ! madame, donnez-lui cette satisfaction.

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LABRIE, CRISPIN, LISETTE.

LABRIE.

Madame, voilà mademoiselle votre nièce qui vous demande.

MADAME PATIN.

Eh bien ! allez donc, chevalier : aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vite, au moins; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

MADAME PATIN.

Vous rencontreriez ma nièce par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, à Crispin.

Courons vite chez la baronne.

MADAME PATIN.

Faites entrer ma nièce.

LABRIE.

La voilà, madame.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, LUCILE, M. GUILLEMIN, LISETTE.

LUCILE.

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce monsieur-là ?

MADAME PATIN.

C'est un honnête notaire, qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah ! ma tante, qu'il en fasse un aussi pour moi ; j'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé, et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il était ravi, rien ne lui a paru difficile ; ses souhaits vont au delà des miens ; il a encore plus d'impatience que moi, et je venais vous en avertir.

MADAME PATIN.

Eh bien, ma nièce, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, bas.

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

SCÈNE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente ; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder longtemps, et si votre père vient à savoir...

LUCILE.

Mon père m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes grâces de l'autre.

LISETTE.

Eh, oui! oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'était afin qu'elle épousât M. Migaud, et qu'elle vous fît son héritière; mais en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui, et moi, en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être riche au temps où nous sommes? Les courtisans malaisés ne s'enrichissent point; et ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus; et pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE.

Eh! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matière d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un impromptu qu'il a fait pour moi. Écoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le chevalier n'est point venu chez moi ; je ne suis guère contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, à Lucile.

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre impromptu.

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah! ah! voici la chambrière avec une petite fille que je ne connais point. Que font-elles là. Écoutons.

LISETTE lit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé ;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je, voilà, je crois, les vers que le chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Eh bien ! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, arrachant les vers des mains de Lisette.

Vous êtes bien curieuse, ma mie, et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, et...

LUCILE.

Comment donc, madame, qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette ?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là ?

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout à fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent ! Je vous trouve admirable, madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie ?

LISETTE.

Ah ! ah ! madame, servez-vous de termes moins offensants ; c'est la nièce de madame.

LA BARONNE.

Quand ce serait madame elle-même, je la trouverais fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh ! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle !

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah, madame !

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCÈNE XI.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, ceci passe raillerie, et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s'allaient couper la gorge.

MADAME PATIN.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous, madame ? Que vous a-t-on fait, ma nièce ?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre nièce, ou je la châtierai moi-même.

MADAME PATIN.

Doucement, doucement, madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différend?

LUCILE.

Comment! ma tante, je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle.

MADAME PATIN.

Eh bien! pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille? Et quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harengère comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, la raison est pour elle? Je soutiens, moi, que ces vers sont à moi, et qu'elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

MADAME PATIN.

Et quand cela serait, madame, est-il bienséant à votre âge d'en venir à ces extrémités? et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants vers?

LUCILE.

De méchants vers, ma tante! Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

MADAME PATIN.

Voyons donc, madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Non, madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, et vous connaîtrez bien par là que votre nièce ne sait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

Eh bien, ma tante? « Le charmant objet... »

MADAME PATIN.

Eh bien, ma nièce! vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre nièce n'a pas raison.

MADAME PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, et nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les tablettes que je donnai hier au chevalier.

MADAME PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien! je ne connais point votre chevalier; mais j'ai vu faire les vers moi-même, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le chevalier, madame, et je le dévisagerai, si je le trouve.

SCÈNE XII.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah, Lisette! que je suis malheureuse! Le chevalier est un perfide, qui trompait la baronne et moi; et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperait mille autres sans scrupule, madame. C'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

MADAME PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir pas encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire. Courons chez monsieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de chevalier; et s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur ! je n'y comprends rien ; et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu ! cela est violent, au moins ; et je ne sais comment l'entend madame Patin ; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh, monsieur ! ce portier-là n'est point Suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela ; et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud !

CRISPIN.

Là, là, monsieur, ne vous fâchez point, et dites-moi un peu de quelle espèce est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la baronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN.

Eh bien ? morbleu ! ne vous l'avais-je pas bien dit ? La baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisième, qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie ; il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment diable ! est-ce qu'elle avait aussi les mêmes vers ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, monsieur (car il n'y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos fredaines), de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER.

De la baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colère épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables ! vous avez passé un mauvais quart d'heure ; et sauf correction, madame la baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord ; mais nous savons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle criait comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle ; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN.

Le fier ?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier ; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant ?

LE CHEVALIER.

Non ; elle s'est emportée plus fort que jamais, et je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Mais ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec madame Patin?

LE CHEVALIER.

Eh ! que voudrais-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons ; et comme elle ne veut qu'un mari pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh là, monsieur ! ne raillons point ; elle ne perdrait peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi, vraiment ; et si certain dessein que j'ai dans la tête pouvait réussir, je te donnerais à choisir d'elle ou de madame Patin.

CRISPIN.

De madame Patin? Ah, ah ! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon pauvre garçon !

CRISPIN.

Ouais...

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyais pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux ! et de qui ?

LE CHEVALIER

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune ?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh ! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez madame Patin ?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la baronne ; il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle manière ?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritière considérable, mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Eh ! à quoi la baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu ne vois pas cela tout d'abord ?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais, et je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maitresse.

CRISPIN.

Tudieu ! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveille. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix ! paix ! tu vas voir le manége que je vais faire avec celle-ci. Ah ! palsembleu ! laisse-moi rire, Crispin, laisse-moi rire ; quand j'en devrais être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Ah ! ah ! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame ; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés ?

MADAME PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens ; et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, madame ! ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

MADAME PATIN.

Où en est donc le plaisant, monsieur ?

LISETTE.

Voici quelque pièce nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant ! le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers. Comme vous les avez

applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c'est le faible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, et on en a fait des copies, et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, bas.

L'excellent fourbe que voilà.

LISETTE, bas.

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles?

MADAME PATIN, à Lisette.

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (Au Chevalier.) Eh bien, monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

MADAME PATIN.

Ah, scélérat!

LE CHEVALIER.

Notre baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu! madame, que c'est une incommode parente que cette baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de la succession!

LISETTE, bas à madame Patin.

Le fripon! la baronne est sa parente comme je la suis du grand Mogol.

MADAME PATIN.

Écoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle ferait dans le monde, pour peu que mes manières répondissent aux siennes.

CRISPIN, bas.

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je lui veux rendre, s'il vous plaît, madame, pour en être débarrassé tout à fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par manière de conversation : elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savait par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avais faits pour elle.

MADAME PATIN.

S'il disait vrai, Lisette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame! Eh! jarnonce[1]! quand il dirait vrai pour la baronne, comment se tirerait-il d'affaire pour votre nièce?

CRISPIN.

Oh! patience; s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux esprits. Oui, madame, cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux esprits sont tout à fait communs, au moins.

MADAME PATIN.

Eh bien, monsieur?

LE CHEVALIER.

Eh bien, madame, ils m'ont conté que le marquis des Guérets avait donné les vers en question à une petite grisette; que l'abbé du Terrier les avait envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en était fait honneur pour sa maîtresse; et que deux de ces pauvres femmes s'étaient malheureusement pour elles trouvées avec la baronne, où il s'était passé une scène des plus divertissantes.

MADAME PATIN.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon! elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, madame? vous n'entrez donc point dans le ridicule

[1] Juron de paysan. On disait aussi *jarnigué*, *jarnidieu*.

de ces trois femmes qui se veulent battre pour un madrigal? Et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne, ne vous font point pâmer de rire?

MADAME PATIN, à Lisette.

Je crève, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh! merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, madame; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

MADAME PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter; il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; et je jugerai bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de ce petit passage? (Il chante.) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? (Il chante.) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? (Il chante encore.) Vous ne dites rien. Ah! madame, vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

MADAME PATIN.

Ah! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée!

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

J'étais une des actrices de cette scène que vous trouvez si plaisante.

LE CHEVALIER.

Vous, madame?

MADAME PATIN.

Moi-même; et c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la baronne, et moi.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup, il y a pour en mourir, madame : oui, je sens bien que pour m'achever vous n'avez qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

MADAME PATIN.

Levez-vous, levez-vous, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme!

LE CHEVALIER.

Ah! madame, que je mérite peu...

MADAME PATIN.

Ah! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit! Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de M. Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la Justice, et je me ferai la plus sanglante affaire...

MADAME PATIN.

Non, non, chevalier, laissez-le en repos; le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'aurait si j'avais trouvé mon beau-frère chez lui; heureusement, il n'y était pas.

LE CHEVALIER.

Ah! je respire! Je viens donc de l'échapper belle, madame?

MADAME PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Eh, fi, madame! ne me parlez point de cela, je vous prie. Je

ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paye incessamment : madame, je vous en conjure...

MADAME PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, chevalier ; venez dans mon cabinet.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LABRIE.

LABRIE.

Voilà monsieur Serrefort qui monte.

MADAME PATIN.

Ah! bons dieux! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle.

MADAME PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

MADAME PATIN.

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCÈNE IV.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'y aviez demandé.

MADAME PATIN.

On vous a dit vrai, monsieur; mais je n'avais nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me voulez, outre que j'ai, de mon côté, quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

MADAME PATIN.

Quelle affaire, monsieur? l'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, et de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais on nous a fait parler à M. Migaud et à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette marquise.

MADAME PATIN.

Eh bien, monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances? C'est à vous à en faire; et il n'y a pas à hésiter même.

MADAME PATIN.

Je ferais des avances, moi qui suis offensée! Ah! vraiment, on voit bien que vous ne savez guère les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, tirant un papier de sa poche.

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par là si je sais ce que c'est.

MADAME PATIN.

Des articles! des articles! Ah! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles! Vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, madame.

MADAME PATIN.

Écoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT lit.

Premièrement il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue.

MADAME PATIN.

Modestement!

M. SERREFORT.

Oui, madame, modestement. En robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

MADAME PATIN.

Oh ! pour l'article de la queue, je suis déjà sa très-humble servante, et je ne rognerais pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT, continuant de lire.

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

MADAME PATIN.

Un laquais de garde, monsieur ! un laquais de garde ! il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, continuant.

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

MADAME PATIN.

Non, monsieur Serrefort, non ; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout surtout. Ce ne sera pas sans murmurer, cela ne se pourrait.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (Continuant.). Quand la marquise sera visible...

MADAME PATIN.

Eh, fi, monsieur ! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, madame ; mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernières paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer ?

MADAME PATIN.

Par son écuyer, monsieur ! par son écuyer ! Oh ! vraiment, il faut attendre, à faire cet accommodement, que j'aie un écuyer comme elle ; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer ! êtes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît ? et ne songez-vous pas...

MADAME PATIN.

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n'aime pas les disputes ; et pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

M. SERREFORT.

Ah ! je vois ce que c'est : votre entêtement continue, il est désormais impossible de vous corriger ; et vos manières me confirment à tout moment les avis qu'on m'a donnés.

MADAME PATIN.

Comment donc, monsieur, quels avis ? Avez-vous des espions pour examiner ma conduite ?

M. SERREFORT.

Morbleu, madame ! j'en sais plus que je n'en voudrais savoir.

MADAME PATIN.

Eh bien, monsieur, tâchez de l'oublier !

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément ; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même déréglement d'esprit où vous êtes, et que son père l'ait souffert sans ressentiment.

MADAME PATIN.

Quel discours est-ce là ? Que voulez-vous dire ? Suis-je une déréglée, s'il vous plaît ? Écoutez, monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez ; prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT,

Écoutez, madame Patin, il n'y a qu'un mot qui serve. Je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos noces. Je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espèce de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi ; mais nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

MADAME PATIN.

Oh bien ! monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, monsieur Serrefort ; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh ! ventrebleu, madame ! j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment ; je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

MADAME PATIN.

Et pour moi qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vite, et de ne pas regarder derrière vous.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame Patin.

MADAME PATIN.

Je n'en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh, bon Dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persécuter, Lisette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

MADAME PATIN.

N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Parce que monsieur le chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, madame.

MADAME PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE.

Bon! quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

MADAME PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le chevalier ne vienne à con-

naître monsieur Serrefort et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin!

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Plaît-il, madame?

MADAME PATIN.

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, madame?

MADAME PATIN.

Non, va vite; j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, madame, qu'il serait à propos qu'il rendît au plus tôt à madame la baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurais soin de les lui porter, si vous vouliez.

MADAME PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je le lui dirai, madame.

SCÈNE VII.

CRISPIN.

Oh çà! puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà M. le chevalier de Villefontaine en train d'attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles. Mais c'est pour enlever une petite fille; il y a quelque chose à dire à celui-là. La justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le chevalier se tirera

d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudrait pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune à quoi je ne m'attends pas. S'il était vrai que madame la baronne ne voulût qu'un mari, je serais son fait aussi bien qu'un autre; elle pourrait bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serais pas le premier laquais qui aurait coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire; et selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien. Madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; et si ce n'était que vous donnez des commissions à mon père, à mon cousin, et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirais pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'était possible. Dans les commencements j'ai cru qu'elle se moquait; mais quand j'ai vu que c'était tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin. Madame est dans

son cabinet, qui compte de l'argent, dont monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire; et il viendra ici dans une petite demi-heure, avec son notaire : c'est l'ordre de madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse!

LISETTE.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces sans en avoir été priés!

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guère.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leur dessein.

M. SERREFORT.

Comment donc, qu'as-tu fait encore?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du chevalier que madame votre belle-sœur; pour le moins. Je l'ai fait avertir par un solliciteur de procès, qui est mon compère de tout ce qui se prépare ici, et je répondrais bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh! ventrebleu! ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle a fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déjà dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah! la double enragée! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connaissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu ne vinsses?

LISETTE.

Non, mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable!

LISETTE.

Et je ne répondrais pas trop que mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vite, et tâchez de ne vous point ennuyer. (Bas). Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Le chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à monsieur le chevalier de ne venir ici qu'à dix.

MADAME PATIN.

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le chevalier serait ici à l'heure qu'il est, et il n'aurait pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, madame, je ne m'accommoderais guère, pour moi, d'un homme comme monsieur le chevalier, qu'il faudrait garder à vue. Eh! mort de ma vie! vous êtes toujours sur des épines.

MADAME PATIN.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusque-là le chevalier me paraît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enlève.

LISETTE, bas.

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

MADAME PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma nièce?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je voudrais bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne personne!

MADAME PATIN.

Il se mangerait les pouces de rage. Mais, qu'est-ce que ceci? La baronne, à l'heure qu'il est! Eh! grand Dieu! n'en serai-je jamais défaite?

SCÈNE III.

LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bonsoir, madame.

MADAME PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, bas.

Bon, voici déjà la baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, madame; où est donc monsieur le chevalier?

MADAME PATIN.

Monsieur le chevalier, madame? Monsieur le chevalier n'est pas toujours chez moi; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE.

Non pas, madame, et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

MADAME PATIN.

Au moins, madame, il n'est pas heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh, vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent, et j'ai bien autre chose en tête. (A Lisette.) Oh, çà, cà, détalez, s'il vous plaît, ma mie, et allez voir là-dehors si j'y suis.

MADAME PATIN.

Comment donc? Que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne! vous avez peur?

MADAME PATIN.

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

MADAME PATIN.

Ah! bons dieux, des épées! Madame, venez-vous ici pour m'assassiner[1]?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

MADAME PATIN.

Moi, madame, prendre une épée! Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

MADAME PATIN.

Moi! je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je vous veux tuer, moi.

[1] L'idée de cette scène fut suggérée à Dancourt par l'aventure de deux dames qui se disputèrent l'épée à la main la possession d'un homme. Les spectateurs trouvèrent donc une allusion plaisante et maligne à ce singulier combat. Dancourt s'emparait volontiers des anecdotes contemporaines, ce qui amusait fort le public.

MADAME PATIN.

Eh ! bon Dieu ! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions ?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, madame? ce que vous m'avez fait?

MADAME PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnements, ma bonne amie. Vous m'enlevez le chevalier; il est à moi, ce chevalier, aussi bien que mon moulin, et c'est une grâce que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

MADAME PATIN.

Quoi ! madame, c'est monsieur le chevalier qui vous fait tourner la cervelle ?

LA BARONNE.

Oui, madame; il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

MADAME PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette ! et comment pouvoir m'en débarrasser ?

LA BARONNE.

Oh ! jour de Dieu ! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

MADAME PATIN.

Ah ! je suis morte. Au voleur ! à l'aide ! on m'assassine.

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grâce, grâce, madame.

LA BARONNE.

Ame basse !

MADAME PATIN.

Holà, Jasmin, Labrie, Lafleur, Lajonquille, Lapensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà !

LISETTE.

Eh ! paix, madame ! Quel vacarme faites-vous là ?

LE COCHER.

Qu'est-ce qui gn'y a, madame? Morguenne ! à qui en avez-vous? Comme vous gueulez !

MADAME PATIN.

Ah ! mes enfants ! jetez-moi madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie ! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

MADAME PATIN.

Eh bien, là ! madame la baronne, descendez par la montée, on vous le permet ; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite bourgeoise ! refuser l'honneur de se mesurer avec une baronne !

LISETTE.

Ne faites pas du bruit davantage, madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oserait tirer l'épée ! Merci de ma vie ! je m'en vais chercher le chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Eh ! madame !

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Eh ! laisse-la faire, Lisette ! J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison ; mais, madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

MADAME PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre ; et quand le chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui ; et je crois que si je n'avais ap-

pelé du secours, elle nous aurait fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

MADAME PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendrait à moins.

MADAME PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah! ma tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

MADAME PATIN, à Lisette.

Elle a rencontré la baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et vous demander un asile contre la violence et les injustices de mon père.

MADAME PATIN.

Comment donc, ma nièce, que vous a-t-il fait?

LISETTE, bas.

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma tante! qu'on est malheureuse d'être fille d'un père comme celui-là!

MADAME PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau? Qu'est-il arrivé?

LUCILE.

Hé! ne le devinez-vous pas, ma tante? Il a trouvé au logis ce monsieur qui m'aime. Marton, la fille de chambre de ma mère, l'avait fait entrer par la porte du jardin.

MADAME PATIN.

Eh bien! ma nièce, qu'a fait votre père?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la manière la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

MADAME PATIN.

Il ne l'a pas frappé peut-être?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé; mais ce qui me fâche le plus, c'est que mon père m'a donné ces deux soufflets devant lui.

MADAME PATIN.

Brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, et j'ai bien résolu de m'en venger.

MADAME PATIN.

Eh bien, ma nièce, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurais besoin d'un bon conseil, ma tante.

MADAME PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma tante; vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MADAME PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma nièce! Il ne faut pas manquer cette affaire, faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son intendant, et il doit se rendre dans son carrosse à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, bas.

La partie n'est pas mal liée, mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

MADAME PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma nièce. Dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez

ensemble à une maison de campagne, où je répondrais bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne tante, que je vous ai d'obligation! Mais il faudrait envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

MADAME PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame. (Bas.) Je vais l'envoyer chez monsieur Migaud; la fête ne serait pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever; et je me garderais bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

MADAME PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, MADAME PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, à Crispin.

Dès que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez madame Patin.

LUCILE, au Chevalier.

Ah! monsieur, vous voilà? Qui vous a déjà dit que j'étais ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Crispin, quel incident! c'est ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu! la petite brune!

LUCILE.

Voilà ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante?

CRISPIN.

Aie, aie, aie; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

MADAME PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma nièce?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'avais prié mademoiselle votre nièce de...

MADAME PATIN.

Quoi! monsieur, il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah! ma tante, que dites-vous là? Vous me trahissez, ma tante : vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

MADAME PATIN.

Ah! ma pauvre nièce, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

MADAME PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, monsieur; c'est le plus sûr.

MADAME PATIN.

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, et se proposer le même jour d'enlever ma nièce!

LUCILE.

Quoi, ma tante...

MADAME PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulais vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh, parbleu! je voudrais bien, pour la rareté du fait, qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avais-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper cruellement?

MADAME PATIN.

Pourquoi nous choisissais-tu l'une et l'autre pour objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, monsieur, répondez.

MADAME PATIN.

Parle, parle, perfide!

LE CHEVALIER.

Eh! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? Quand je me donnerais à tous les diables, pourrais-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez, et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici?

MADAME PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte, et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvais-je deviner que vous êtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre nièce?

CRISPIN.

Diable! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colère.

LUCILE.

Hé! seriez-vous pour cela moins coupable? en serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grâce, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

MADAME PATIN.

Eh! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma nièce?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrais vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur; quand les dames querellent longtemps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites. Je ne lui suis pas indifférent. Peut-on être insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN.

Il aura raison, à la fin.

MADAME PATIN, à Lucile.

Ah! petite coquette, ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante! il n'aimerait que moi sans vos quarante mille livres de rente. C'est moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Eh! mesdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader fasse un effort sur elle-même, et me cède à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point ne sera pas la plus malheureuse.

MADAME PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat; mais j'aimerais mieux que ma nièce fût morte que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous

aime ; mais pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah ! ma tante, voilà mon père que j'entends.

MADAME PATIN.

Cachez-vous vite, monsieur le chevalier.

SCÈNE VII.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, au Chevalier.

Non, non, monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah ! ah ! madame ma belle-sœur, c'est donc là ce monsieur le chevalier que vous voulez épouser ?

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, et c'est ce même chevalier que mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui sans moi serait peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je ? C'est le même homme que j'ai trouvé chez moi !

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi, monsieur ! en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille ? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter !

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur, au contraire ; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux dames celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela ? Oh ! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCÈNE VIII.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, à madame Patin.

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose; je n'ai point perdu de temps.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur; il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Voilà ma main, monsieur; et dès demain je vous épouse, pourvu qu'en même temps monsieur votre fils épouse ma nièce.

M. MIGAUD.

Ah! madame, que cette condition me fait plaisir!

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article; et ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis, mon père, je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME PATIN, au Chevalier.

Tu n'épouseras pas ma nièce, perfide!

LUCILE, au Chevalier.

Vous ne serez jamais le mari de ma tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien, monsieur, ne ferez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN DU CHEVALIER A LA MODE.

LE MARI RETROUVÉ[1],

COMÉDIE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉE LE 25 OCTOBRE 1698.

PERSONNAGES.

JULIEN, meunier.
JULIENNE, sa femme.
COLETTE, leur nièce.
CLITANDRE, amant de Colette.
LÉPINE son valet.
MADAME AGATHE, amoureuse de Charlot.
CHARLOT, amoureux de Colette.
LE BAILLI.
MATHURIN, garçon du moulin.

La scène est au moulin.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LÉPINE.

LÉPINE.

Ma foi, monsieur, c'est un sotte chose que l'amour! convenez-en de bonne foi. Tant que vous n'avez été que libertin, vous avez vécu le plus heureux du monde : pourquoi diantre changer des manières dont vous vous êtes si bien trouvé?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je fasse, mon pauvre Lépine? Il ne dépend pas de moi de résister aux charmes de l'aimable Colette; et son mérite et sa beauté me paraissent dignes d'une fortune bien plus considérable que celle que je puis lui faire.

LÉPINE.

Comment diable! voilà une passion bien sérieuse, au moins; et pour la petite nièce d'une meunière encore! Cette aventure-là fera du bruit, monsieur; et ce sera un des beaux chapitres du roman de votre vie.

[1] L'idée de cette pièce fut suggérée à Dancourt par le procès criminel de la dame de la Pivardière, accusée d'avoir fait périr secrètement son mari. Celui-ci ayant reparu, et s'étant présenté aux juges, eut beaucoup de peine à leur prouver qu'il n'était point mort.

CLITANDRE.

C'en sera la conclusion, mon enfant; et je borne tous mes désirs, toute ma félicité, au seul plaisir de me faire aimer d'une si charmante personne.

LÉPINE.

Hé! fi donc, monsieur! c'est bien à moi qu'il faut dire cela.

CLITANDRE.

Je te dis vrai.

LÉPINE.

Quoi! vous qui avez passé de si doux moments dans les plus agréables compagnies de la province! vous qui êtes la coqueluche de tout le Gâtinois, et les délices de toutes les coquettes de Montargis! vous allez vous borner ici, et vous amuser à filer le parfait amour dans un moulin? Vous vous moquez, je pense.

CLITANDRE.

Je ne me moque point, je m'abandonne à ma destinée. Je n'ai jamais rien vu de plus aimable que Colette, et jamais je n'aimerai qu'elle.

LÉPINE.

C'est-à-dire que vous voilà déterminé à ne vous point marier; car, apparemment, vous ne voulez pas faire de la petite meunière autre chose qu'une maîtresse?

CLITANDRE.

Pourquoi non? Est-ce la naissance qui doit déterminer au choix d'une femme? C'est le mérite et la vertu qui font des mariages; et je trouve dans la personne de Colette tout ce qu'il me faut pour me rendre heureux.

LÉPINE.

Puisque vous êtes absolument dans ce goût-là, monsieur, j'en suis ravi, je vous assure; je vous en félicite; et je pourrai bien avoir l'honneur de devenir votre oncle.

CLITANDRE.

Comment, mon oncle?

LÉPINE.

Oui, monsieur; madame Julienne, la meunière, est, comme vous savez, la tante de votre charmante Colette.

CLITANDRE.

Eh bien?

LÉPINE.

Eh bien, monsieur! je trouve dans la personne de la tante tout

ce que vous trouvez dans celle de la nièce : et comme je ne m'oppose point à votre satisfaction, vous ne voudrez pas mettre obstacle à ma petite fortune, peut-être?

CLITANDRE.

Quelles visions tu te mets dans la tête! Toi, épouser madame Julienne! il faut auparavant qu'elle devienne veuve.

LÉPINE.

Oh! elle l'est, monsieur; le meunier est défunt, lui.

CLITANDRE.

Tu ne sais ce que tu dis; cela n'est point.

LÉPINE.

Que diantre serait-il donc devenu? On l'a assommé quelque part, sur ma parole; tout le monde le croit, du moins; et il faut que madame Julienne en soit bien sûre, elle, car depuis quelques jours elle est d'un contentement, d'une gaieté...

CLITANDRE.

Je lui pardonnerais de ne le pas regretter : un fou, un imbécile, qui, sans la résistance de sa femme, aurait rendu sa pauvre petite nièce malheureuse.

LÉPINE.

Il prétendait la marier à monsieur le bailli; et ce monsieur le bailli n'a pas encore renoncé tout à fait à ses prétentions.

CLITANDRE.

Il peut se flatter tant qu'il lui plaira; mais la tante est dans mes intérêts.

LÉPINE.

Vos affaires sont en bonnes mains; c'est une maîtresse femme. La voici, monsieur.

SCÈNE II.

JULIENNE, CLITANDRE, LÉPINE.

JULIENNE.

Votre servante, monsieur Clitandre. Eh bien, qu'est-ce? êtes-vous toujours bien amoureux de ma nièce? terminerons-je cette affaire-là? Il ne faut point tant barguigner; je ferons le contrat quand vous voudrez. A quand la noce? que j'y danserai de bon cœur! je ne me suis jamais sentie si fort en joie.

LÉPINE.

Oh ! le bonhomme Julien est trépassé ; il n'y a point de milieu.

CLITANDRE.

Que je suis ravi, ma chère madame Julienne, de vous trouver dans ces sentiments ! Si ceux de votre charmante nièce m'étaient aussi favorables...

JULIENNE.

Seriais-vous encore à vous en apercevoir ? Et depuis un mois que son bourru d'oncle a quitté le moulin, n'avez-vous pas eu tout le temps et toute la commodité de lui conter vos raisons, et de savoir ce qu'elle a dans l'âme ?

CLITANDRE.

Je crois lire dans ses yeux et dans ses manières qu'elle n'est pas insensible à ma tendresse : mais j'ai beau la presser de consentir à l'union que vous voulez faire, l'éloignement de votre mari, le dessein qu'il avait de lui faire épouser ce malheureux bailli, la crainte où elle est qu'à son retour il ne fasse éclater son ressentiment contre vous...

JULIENNE.

De quoi se mêle-t-elle ? sont-ce là ses affaires ? Je veux le fâcher, moi ; je veux qu'il me querelle, en cas qu'il me revienne, da, car...

LÉPINE.

Oh ! madame Julienne sait bien ce qu'elle fait, monsieur.

JULIENNE.

Oh ! pour cela, oui ; j'ai toujours voulu être la maîtresse. Quand Julian me faisait l'amour, il m'a tant dit qu'il était mon sarviteur, que je n'en ai jamais voulu démordre. Du depuis que je sommes mariés, il a voulu faire le maître ; oh ! dame, je nous sommes trouvés deux ; je nous sommes querellés ; je nous sommes battus ; aussi ça fait que je ne nous aimons guère. A la parfin, je li ai fait désarter la maison ; et de cette magnière-là, je sis demeurée la maîtresse, moi, comme vous voyez.

LÉPINE.

Si la nièce suit l'exemple et les leçons de la tante, vous allez faire un beau mariage, monsieur.

CLITANDRE.

Paix ! tais-toi.

JULIENNE.

M'en croirez-vous, monsieur Clitandre ? Sarvez-vous de l'occa-

sion : vous aimez Colette, alle est gentille, alle a de bon bian ; j'ons vingt mille francs à elle, ça est bon à prendre ; je vous la veux bailler, parce que Julian la voulait bailler à un autre. Si par aventure je n'avais plus parsonne qui m'obstinit, je changerais d'avis peut-être, et vous en enrageriais, je gage.

CLITANDRE.

Oui, je serais au désespoir si vous deveniez contraire à mon amour. J'adore votre aimable nièce, je fais tout mon bonheur de la posséder ; disposez-la seulement à ce mariage : nous en ferons, quand il vous plaira, la cérémonie.

JULIENNE.

Dame, acoutez, je prétends que ça fasse fracas dans le pays, et que tout le monde sache que vous serez mon neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaisir pour ne m'en pas faire honneur, je vous assure.

JULIENNE.

Bon, tant mieux, le bailli en crèvera de dépit ; et je m'en vais faire prier de la noce toutes les meunières des environs, pour qu'alles aient la rage au cœur de voir Colette devenir grosse madame.

LÉPINE.

La bonne personne que madame Julienne !

JULIENNE.

Il faut faire les fiançailles drès aujourd'hui, monsieur Clitandre : je baillerai le festin, moi ; ayez-nous des ménétriers tant seulement.

LÉPINE.

C'est mon affaire à moi, je m'en charge.

CLITANDRE.

Et moi, je vais avertir ma famille de la résolution que j'ai prise ; les inviter à venir prendre part à mon bonheur ; et je me rends ensuite auprès de votre charmante nièce, pour ne la quitter de ma vie.

JULIENNE.

L'aimable petit homme ! Adieu, mon neveu.

SCÈNE III.

JULIENNE, LÉPINE.

JULIENNE.

C'tte parenté-là ne fera point de déshonneur à la profession, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Non, vraiment; et voilà votre moulin illustré, madame Julienne.

JULIENNE.

Vous ne sauriais croire le plaisir que ça me fait; et si pourtant je ne sis pas glorieuse.

LÉPINE.

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

JULIENNE.

Ça ne me tourmente point; et je voudrais que mon pauvre mari fût mort, an verrait bian que ce n'est pas la vanité qui me gouvarne.

LÉPINE.

Vous ne seriez pas fâchée d'être veuve, madame Julienne?

JULIENNE.

Il m'est avis que non, monsieur de Lépeine; je crois que ça est drôle; je ne l'ai jamais été, ça me serait nouviau, et les femmes ne haïssent pas la nouviauté, comme vous savez.

LÉPINE.

Non, vraiment.

JULIENNE.

S'il était vrai, comme chacun dit, que Julian fût défunt... je ne lui souhaite point du mal, le ciel m'en préserve.

LÉPINE.

Vous avez le cœur trop bon pour cela, assurément : mais si le mal était arrivé par aventure?

JULIENNE.

Oh! dame, en cas de ça, Dieu veuille avoir son âme! c't homme-là m'a bian tourmentée.

LÉPINE.

Vous ne vous remarierez pas, je gage?

JULIENNE.

Vous croyez cela, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Oui, vous vous êtes si mal trouvée de ce mari-là...

JULIENNE.

Hé! voirement, ce serait pour être mieux que je voudrais en prendre un autre.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens.

JULIENNE.

N'est-il pas vrai?

LÉPINE.

Il faudrait bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il est déja tout fait, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Il est déjà fait? quelle précaution de femme!

JULIENNE.

Oh! dame, je ne sis pas une barguigneuse, moi.

LÉPINE, à part.

Parbleu, c'est à moi qu'elle en veut; je l'avais bien prévu, je serai l'oncle de mon maitre.

JULIENNE.

Drès que je suis menacée de queuque accident, je songe d'abord au remède, voyez-vous.

LÉPINE.

C'est fort prudemment fait. Et quel heureux mortel, madame Julienne, serait l'antidote de votre veuvage?

JULIENNE.

Un bon garçon, de qui je ferai la forteune, monsieur de Lépeine.

LÉPINE, à part.

C'est moi.

JULIENNE.

Jeune et de bonne himeur.

LÉPINE, à part.

Justement, c'est moi.

JULIENNE.

Beau, bien fait.

LÉPINE, à part.

Oh! c'est moi, sans contredit.

JULIENNE.

Et de qui je sis sûre que je ferai ce que je voudrai.

LÉPINE.

Oui, madame Julienne, je vous en réponds; et vous me verrez toujours l'homme du monde le plus amoureux et le plus reconnaissant.

JULIENNE.

Je vous varrai amoureux! de qui? et reconnaissant! de quoi?

LÉPINE.

De toutes les bontés que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Eh! voirement, je n'en ai point; ce n'est pas vous que ça regarde.

LÉPINE.

Ce n'est pas moi....

JULIENNE.

Eh! fi donc; vous vous gaussez, je pense. Oh! vous n'êtes pas d'une corpulence à devenir meunier; le moulin dépérirait entre vos mains. Je sis bian votre sarvante, je ne veux pas quitter la profession. Allez nous chercher des ménétriers. Jusqu'au revoir, monsieur de Lépeine.

SCÈNE IV.

LÉPINE.

Maugrebleu de la masque, avec son moulin. Ce sera quelque jeune meunier du voisinage qui lui aura donné dans la vue. A la peinture qu'elle a faite pourtant, je me suis reconnu trait pour trait: beau, bien fait. Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit et du mérite; c'est quelque manant dont elle est coiffée; et voilà l'erreur de la plupart des femmes : ce n'est ni le mérite ni l'esprit, c'est la taille et la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.

SCÈNE V.

MADAME AGATHE, LÉPINE.

MADAME AGATHE.

Bonjour, monsieur de Lépine; comment vous en va?

LÉPINE.

Votre valet, madame Agathe : fort à votre service.

MADAME AGATHE.

N'auriez-vous point vu la commère Julienne, par aventure?

LÉPINE.

La voilà qui s'en va de ce côté.

MADAME AGATHE.

Je m'en vais courir après elle; j'ai une plaisante nouvelle à lui apprendre.

LÉPINE.

Et quelle?

MADAME AGATHE.

Son mari n'est pas mort, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cette nouvelle-là ne lui plaira point, madame Agathe; ne vous pressez point de la lui donner.

MADAME AGATHE.

Eh! le plaisant n'est pas qu'il soit en vie, c'est qu'il va se marier.

LÉPINE.

Du vivant de sa femme?

MADAME AGATHE.

Oui, vraiment; il ne s'embarrasse pas de ça, et il faut y mettre empêchement, n'est-ce pas?

LÉPINE.

Oh! point du tout; il n'y a qu'à le laisser faire; elle lui rendra bien le change, sur ma parole.

MADAME AGATHE.

Je sais bien qu'ils ne s'aiment guère : mais ça ne fait rien; une femme a beau ne se pas soucier de son mari, elle aime toujours bien mieux qu'il soit mort, que non pas qu'il en épouse d'autres.

LÉPINE.

Mais, êtes-vous bien sûre de cette nouvelle-là, madame Agathe?

MADAME AGATHE.

Si j'en suis sûre! c'est le cousin Vincent qui me l'a dite. Il revient de Nemours, comme vous savez.

LÉPINE.

Eh bien?

MADAME AGATHE.

Eh bien, il a trouvé là le meunier qui s'est fait rat de cave.

Ils ont joué bouteille à la boule ensemble; et en buvant, le meunier lui a tout conté : qu'il est amoureux de la fille d'un cabaretier; qu'il y a trois ans que cet amour-là lui trotte dans la cervelle; et que, comme il n'aime point madame Julienne, et que madame Julienne ne l'aime point, il a trouvé à propos de devenir veuf, sans qu'il mourût personne, et de se remarier en survivance.

LÉPINE.

Cela est fort commode : mais le meunier est fort indiscret.

MADAME AGATHE.

Oh! il a bien recommandé le secret au cousin. Aussi, le cousin ne l'a dit qu'à moi; je ne l'ai dit qu'à vous, je ne le dirai plus qu'à la commère Julienne.

LÉPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis, moi.

MADAME AGATHE.

Priez-les bien de n'en point parler, monsieur de Lépine. Je meurs d'impatience de le conter à la commère; il est bon qu'elle prenne un peu l'avis de sa famille là-dessus : je crois qu'elle ne ferait pas mal de faire avertir celle de son mari; qu'en dites-vous?

LÉPINE.

Oui, oui, vous avez raison; un secret est bien entre vos mains, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Oh! je ne manque ni de discrétion, ni de jugement, ni de conduite. Je vous dis adieu, monsieur de Lépine.

SCÈNE VI.

LÉPINE.

Voilà un incident qui change la situation de nos affaires; il faut en faire part à mon maître. Je n'ai que faire de me presser de retenir les ménétriers jusqu'à nouvel ordre : les fiançailles et le festin pourront bien être retardés, et madame Julienne ne dansera pas de si bon cœur qu'elle croyait, sur ma parole.

SCÈNE VII.

JULIEN, LÉPINE.

JULIEN, à part.

Palsanguenne, il faut jouer de not' reste : allons, bonne meine et mauvais jeu.

LÉPINE.

Eh, parbleu ! voilà le meunier qui revient de Nemours ; il lui a pris quelque remords de conscience, apparemment.

JULIEN.

Je vians prendre congé de mon ancien ménage ; et je tâcherai d'emporter de c'ti-ci de quoi commencer à tenir le nouviau. Quand on n'est pas bian d'un côté, il n'y a pas de mal à se torner de l'autre.

LÉPINE.

Serviteur à monsieur Julien.

JULIEN.

Ah ! votre valet, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Eh ! d'où diantre venez-vous donc ?

JULIEN.

Je vians de voyager : le monde est bian grand, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Oui, vraiment, et vous aimez fort à voyager, vous, monsieur Julien ?

JULIEN.

Drès que Julianne et moi j'avons queuque grabuge, je me divartis à ça ; c'est ma couteume. Tatigué, que de villes et villages ! et si parmi tout ça, charchez-moi une bonne femme ; vous n'en trouverez morgué pas tant seulement la queue d'une.

LÉPINE.

Vous êtes prévenu contre le sexe, monsieur Julien : j'ai pourtant ouï dire qu'à Nemours il y avait d'assez bonne pâte de filles, et qui promettaient...

JULIEN, à part.

A Nemours, ce drôle-là est sorcier, ou bian la mèche est découverte. Faisons bonne contenance.

LÉPINE.

Vous y avez passé, à Nemours?

JULIEN.

Oui; mais je n'y ai passé qu'en passant... Comment se porte Julianne, monsieur de Lépeine; j'aime toujours ce masque-là, queuque chagrin qu'alle me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir ensemble; et velà déjà la troisième fois qu'alle me fait désarter la maison.

LÉPINE.

Et vous désertez toujours du côté de Nemours, monsieur Julien?

JULIEN, à part.

Il a morgué queuques soupçons de l'affaire.

LÉPINE.

Vous avez un grand faible pour cette ville-là, monsieur Julien?

JULIEN.

Et vous itou, monsieur de Lépeine, vous en parlez souvent: y auriais-vous queuque connaissance?

LÉPINE.

Si j'y en ai? j'y ai été rat de cave.

JULIEN, à part.

Rat de cave? il se gausse pargué de moi.

LÉPINE.

Il y avait dans ce temps-là une jolie fille dans une certaine hôtellerie, là, comment appelez-vous? aidez-moi à dire.

JULIEN.

La fille de l'Écu!

LÉPINE.

Oui, justement, la fille de l'Écu.

JULIEN, à part.

Ce drôle-là me veut faire parler: défions-nous de li.

LÉPINE.

Elle s'appelle, je pense, mademoiselle... j'aurai oublié son nom, mademoiselle... mademoiselle...

JULIEN.

Mademoiselle Margot?

LÉPINE.

La voilà, mademoiselle Margot de l'Écu; c'est elle-même.

JULIEN, à part.

Il me tire morgué les vars du nez ; baillons-nous de garde.

LÉPINE.

C'était une aimable personne dans le temps que je l'ai vue.

JULIEN.

Oh ! parguenne, alle l'est plus que jamais : si vous la voyais, c'est un petit charme.

LÉPINE.

Ah ! que j'ai été vivement amoureux d'elle, monsieur Julien !

JULIEN.

Pas tant que moi, je gage ; j'en pars l'esprit, pis qu'il faut vous le dire.

LÉPINE.

Oui, vraiment ? Je vous en félicite. Voilà donc la cause de vos fréquentes promenades, monsieur Julien ?

JULIEN.

Morgué, je jase trop ; mais je ne saurais m'en tenir.

LÉPINE.

Et si madame Julienne vient à savoir...

JULIEN.

Oh ! palsangué, ne l'y en parlez pas ; ne me jouez pas ce tourment-là, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Promettez-moi donc de ne vous plus opposer au mariage de mon maître avec votre nièce, et je vous promets, moi, de vous garder le secret.

JULIEN.

Pargué ! de tout mon cœur. Touchez là ; voilà qui est fait ; je baille ma parole, mais *motus*, au moins.

LÉPINE.

Je vous réponds de moi. Mais, si d'ailleurs on venait à découvrir...

JULIEN.

On ne saurait ; je sis trop dissimulé. Il y a morgué trois ans que ça dure, et parsonne ne se doute de rian ; vous n'en savez pas le plus principal vous-même. Oh ! pour ce qui est de ça, je sis un rusé manœuvre.

SCÈNE VIII.

JULIEN, JULIENNE, MADAME AGATHE, LÉPINE.

JULIENNE.

Ah, ah! te velà, je pense : de quoi t'avises-tu de revenir ici, bon vaurien?

JULIEN.

Madame Julianne?

LÉPINE.

Voilà un mari bien reçu chez lui!

MADAME AGATHE.

On disait que vous étiez mort, monsieur Julien; cela n'est donc pas?

JULIEN.

Non, vraiment, je ne le sis pas.

JULIENNE.

Eh, pourquoi ne l'es-tu pas, dis? Je ne sais qui me tient que je ne te dévisage.

LÉPINE.

Hé, là, là, sans emportement.

JULIEN.

Velà toujours de vos magnières, madame Julianne.

JULIENNE, pleurant.

Il vaudrait bien mieux pour moi que tu le fusses, que non pas de mener la vie que tu mènes.

MADAME AGATHE.

Oh! pour cela, monsieur Julien, vous êtes un méchant homme, d'abandonner comme ça tous les ans une pauvre femme qui vous adorerait si vous étiez raisonnable.

JULIENNE, pleurant.

Vous savez mieux que parsonne, ma commère, toutes les pièces que ce libartin-là m'a faites; et si pourtant l'autre jour, quand on nous vint dire qu'il était défunt, queulle inquiétude est-ce que ça me donnit : je vous en fais juge.

MADAME AGATHE.

Et moi, ma commère? il fallait nous voir : nous étions toutes deux dans des impatiences de savoir ce qu'il en était. L'incertitude de ces choses-là fait bien souffrir une pauvre femme, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cela est vrai, tout le monde était d'une affliction... Vous êtes furieusement aimé, monsieur Julien; et quand vous êtes arrivé, je m'en allais chercher les ménétriers pour nous aider ce soir à consoler tout le village.

JULIENNE.

Ne suis-je pas bian malheureuse!

JULIEN.

Entrons dans la maison, madame Julianne, et nous parlerons...

JULIENNE.

Dans la maison? Oh! ne t'avise pas d'y mettre le pied, je ne veux pas que tu en approches. Si tu regardes la porte seulement...

JULIEN.

Comment? comment donc? qu'est-ce que cela signifie?

LÉPINE.

Le meunier ne sera pas le maître dans le moulin, sur mon honneur.

JULIENNE.

J'y mettrais plutôt le feu, que non pas qu'il le fût.

JULIEN.

Quelle enragée! Mais acoutez donc, madame ma femme, vous le prenez là sur un ton...

JULIENNE.

Ta femme, moi? moi, ta femme? Ah! le bon traître! Il croit parler à sa cabaretière de Nemours, ma commère.

LÉPINE.

A la cabaretière de Nemours!

JULIEN.

La meine est inventée : mais, chut.

MADAME AGATHE.

Êtes-vous bien content de votre nouveau ménage, monsieur Julien?

JULIEN.

Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre nouviau ménage? Morgué! vous avez une langue de vipère, madame Agathe. Vous croyez les contes qu'on vous fait, madame Julianne?

JULIENNE.

Des contes, bon pendard? Oh! la gueule du juge en pètera; tu seras pendu, je t'en réponds.

JULIEN.

Je serai pendu, moi ?

MADAME AGATHE.

Oui, par votre cou, mon compère Julien.

JULIEN.

Madame Julianne ?

JULIENNE.

Tu m'as fait trop de fredaines ; je veux devenir veuve.

JULIEN.

Madame Agathe ?

MADAME AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes ! au diable, au diable, point de miséricorde !

JULIEN.

Par ma foi, voilà deux méchantes carognes !

JULIENNE.

Mais, voyez ce fripon, c't insolent, qui nous injurie !

MADAME AGATHE.

Ce débauché ! ce misérable ! il perd le respect qu'il nous doit, ma commère.

JULIEN.

Comment ? du respect ! Je me donne au diable ! si vous me faites prendre un tricot, je le pardrai, morgué, bian davantage ; prenez-y garde.

JULIENNE.

Un tricot ! au secours ! à la force ! on me roue de coups ! on m'assassine ! à la justice ! à la justice !

MADAME AGATHE.

Un tricot ! bon, ferme, courage, ma commère ; à la justice ! à la justice !

SCÈNE IX.

JULIEN, LÉPINE.

JULIEN.

Alles avont le diable au corps, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Oui, vraiment, et je vous trouve fort à plaindre d'avoir affaire à ces deux masques-là.

JULIEN.

Moi? palsangué, je ne les crains point; je les mets à pis faire.

LÉPINE.

S'il était vrai que vous eussiez épousé cette mademoiselle Margot de l'Écu, l'affaire serait fâcheuse.

JULIEN.

Oh! ça n'est morgué pas fait à demeurer; il n'y a encore que le contrat de dressé, voyez-vous.

LÉPINE.

Que le contrat de dressé! Oh! ce n'est qu'une bagatelle, on ne saurait vous faire un crime que de l'intention, et je vois bien que cela n'ira qu'aux galères.

JULIEN.

Aux galères, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Oui, à moins que votre femme n'eût pour ami quelque juge qui eût l'adresse de donner un tour à l'affaire, et de vous faire pendre à sa considération.

JULIEN.

Alle est morguenne assez malicieuse pour ça. Mais vela une extravagante créature! Alle voudrait être défaite de moi, je voudrais être débarrassé d'elle; qu'alle me passe veuf, je la passerai veuve. Il m'est avis qu'il ne faudrait pour ça qu'un petit mot d'accommodement sous seing privé; et quand je serions d'accord une fois, ce ne serait l'affaire de parsonne : qu'est-ce qui s'aviserait de nous plaider?

LÉPINE.

Vous avez raison : mais madame Julienne est une femme régulière, qui veut être veuve dans toutes les formes : c'est là sa folie.

JULIEN.

Ce serait bian la mienne itou : mais comment s'y prendre?

LÉPINE.

Elle va faire sa plainte, et l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en sûreté, monsieur Julien; si vous m'en croyez...

JULIEN.

Parguenne, à bon chat, bon rat; pis qu'alle le prend comme ça, je m'en vas l'y jouer d'un tour à quoi elle ne s'attend pas : le Bailli est plus de mes amis que des siens; alle n'a qu'à se bian tenir.

LÉPINE.

Comment? quel est votre dessein?

JULIEN.

Tatigué! je n'en dirai mot de c'ti-là, en arrivera ce qui pourra; je varrons lequel ce sera de nous deux qui aura plutôt l'esprit de faire pendre l'autre. Votre valet, monsieur de Lépeine, jusqu'au revoir.

LÉPINE

Je vous baise les mains, monsieur Julien.

SCÈNE X.

LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE, à part.

Voilà une agréable société! Il y a d'heureux mariages dans le monde.

CHARLOT à part.

L'amour et la jalousie me feront devenir fou, moi qui sis si sage et si raisonnable.

LÉPINE, à part.

Voilà le garçon du moulin de madame Julienne. Ah! ventrebleu! ne serait-ce point lui qui aurait donné dans la vue, et qu'elle coucherait en joue en cas de veuvage?

CHARLOT, à part.

N'est-ce pas là le valet de ce houberiau qui fait l'amoureux de ma chère Colette?

LÉPINE, à part.

Que parle-t-il de Colette?

CHARLOT, à part.

Je ne l'y ôterai morgué pas mon chapiau le premier; je l'y en veux trop.

LÉPINE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur Charlot? vous me paraissez bien fier aujourd'hui.

CHARLOT.

Parguenne! comme de couteume; et si ça ne vous convient pas, je m'en gausse; je ne vous charchons pas, laissez-nous en repos.

LÉPINE.

Vous avez quelque chose dans la tête, à ce qu'il me semble?

CHARLOT.

Ça est vrai, il vous semble bian; j'y ai la volonté de vous paumer la gueule, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

A moi?

CHARLOT.

Oui, palsanguenne! à vous: vous êtes un débaucheux de filles. Je sis garde-moulin, le meunier n'y est pas, vous en voulez à la nièce; mais si vous me faites prendre un gourdin...

LÉPINE.

Qu'est-ce à dire? un gourdin?

CHARLOT.

Je ne parle pas pour à c't'heure, c'est une magnière d'avertissement, pour en cas que vous y reveniais.

LÉPINE.

J'y reviendrai quand il me plaira, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Quand il vous plaira, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Assurément, quand il me plaira.

CHARLOT.

Eh bian, revenez-y, ce sont vos affaires, vous êtes le maître.

LÉPINE.

Et si vous vous avisez de faire le raisonneur, savez-vous bien que vous vous attirerez mille coups de bâton, mon petit ami?

CHARLOT.

Mille coups de bâton! c'est biaucoup, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Vous les aurez, si vous raisonnez.

CHARLOT.

Eh bian! je ne raisonnerai point, velà qui est fini.

LÉPINE.

Vous ferez sagement; et pour vous faire voir qu'on ne vous craint guère, c'est que je veux bien vous avertir que mon maître épouse aujourd'hui Colette; entendez-vous?

CHARLOT.

Il épouse aujourd'hui Colette, monsieur de Lépeine?

LÉPINE.

Oui, vous dis-je.

CHARLOT.

Et il l'épouse en vrai mariage?

LÉPINE.

En vrai mariage. Le festin est commandé, les parents et les amis priés; je m'en vais chercher les violons, moi.

CHARLOT.

Eh mais, morgué! que votre maître ne fasse pas cette sottise-là, il s'en repentirait. Colette est amoureuse de moi, monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Colette est amoureuse de vous?

CHARLOT.

Drès le berciau, vous dit-on; je l'ai élevée à la brochette. Et tenez, la velà qui vient: je m'en vais vous le faire dire.

LÉPINE.

Parbleu! je le voudrais de tout mon cœur? mon maître n'aurait que ce qu'il mérite.

SCÈNE XI.

COLETTE, LÉPINE, CHARLOT.

COLETTE.

Bonjour, Charlot.

CHARLOT.

Comme alle me dit bonjour de bonne amitié! voyez-vous?

LÉPINE.

Cela est fort tendre.

COLETTE.

Votre servante, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je vous baise les mains, mademoiselle Colette.

COLETTE.

Qu'est-ce donc, mon garçon? tu me parais tout triste?

CHARLOT.

Eh tatigué! comment ne le serais-je pas? n'an veut bailler du croc en jambe à l'amour que j'avons l'un pour l'autre.

COLETTE.

Nous avons de l'amour l'un pour l'autre! qui t'a dit cela, Charlot?

CHARLOT.

Eh! pargué, je sens bian le mien, parsonne n'a que faire de me le dire; et pour ce qui est du vôtre, il m'est avis que depis quatre ans que vous m'en avez baillé tant de signifiance...

LÉPINE.

Haye! haye! haye! haye!

COLETTE.

Je t'ai donné des signifiances d'amour, moi? Eh! qu'est-ce que c'est que l'amour, Charlot? Je ne le connais pas encore.

CHARLOT.

Oh! tatigué non; quelle ignorante! alle en sait morgué bian plus qu'alle ne dit, monsieur de Lépeine.

COLETTE.

Mais vraiment, Charlot, tu perds l'esprit, et tu ferais croire des choses...

CHARLOT.

Pargué, je le fais exprès: je sis bien aise qu'on sache ce qu'il en est, et je ne veux pas que vous en attrapiais personne: oh! j'ai de la conscience, moi.

LÉPINE.

Voilà un honnête garçon.

COLETTE.

J'en ai aussi, je t'assure, et pour te tirer de ton erreur, je te dirai en bonne conscience que je ne t'aime point, que je ne t'ai jamais aimé, et que je ne t'aimerai de ma vie.

LÉPINE.

Cela est fort clair, monsieur Charlot; et voilà une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh! palsanguenne, alle ne pense point ça; c'est pour vous le faire accroire: morgué! c'est un animal bien trompeux que la femelle d'un homme!

LÉPINE.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la magnière! allez, cela n'est ni biau, ni honnête, après tout ce qui s'est passé depis que je nous connaissons!

COLETTE.

Eh! que s'est-il passé, dis, maroufle, qui te fasse penser que j'ai de l'amour pour toi?

CHARLOT.

Quoi ! je n'ons pas joué ensemble à la Madame, à Colin-Maillard, a la Queu-leleu, à Pétangueule ?

COLETTE.

Eh bien ?

CHARLOT.

Ce n'est rien que ça, n'est-ce pas ? et quand je jouions à la Cleumisette ; acoutez, ne me faites pas parler.

COLETTE.

Parle, parle, je ne te crains point : quand nous jouions à la Cleumisette ! que veux-tu dire ?

CHARLOT.

On nous trouvait tous deux dans la même cache. Sont-ce des preuves que ça, monsieur de Lépeine ?

LÉPINE.

Non, vraiment.

COLETTE.

Voyez le grand malheur ! Eh ! pourquoi m'y venais-tu trouver, dis ?

CHARLOT.

Parce que je vous aime : mais pourquoi ne me chassiais-vous pas, vous ?

COLETTE.

Parce que je ne savais pas que tu m'aimasses, et que je ne t'aimais pas, moi.

CHARLOT.

Alle ne m'aimait pas ! qu'alle est trigaude ! Quand je dansions aux chansons, alle était toujours la première à me prendre : et si alle aurait voulu pouvoir me tenir par les deux mains, tant alle était assotée de ma parsonne.

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Charlot.

CHARLOT.

Oh ! pargué non, je sais bian ce que je dis. Tenez, monsieur de Lépeine, alle faisait cent fois plus de caresse aux francs moigneaux que je li dénichais, qu'à tous les marles que lui baillaient les autres. Morgué ! n'est-ce pas là de l'amour ? je vous en fais juge.

LÉPINE.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous avez raison : mais il

n'y a pas de quoi rebuter mon maître, et ces bagatelles-là ne l'empêcheront pas de conclure le mariage.

CHARLOT.

Ça ne l'empêchera pas?

LÉPINE.

Non, vraiment.

CHARLOT.

Tatigué! que je sis fâché de ce qu'il n'y en a pas davantage.

COLETTE.

J'en suis fort contente, moi. Tu l'aurais dit de même?

CHARLOT.

Oh! pour c'ti-là, oui, je vous en réponds.

COLETTE.

Où est votre maître, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Vous ne tarderez pas à le voir; je vais vous l'amener dans le moment même.

COLETTE.

Et moi, je vais l'attendre avec impatience.

CHARLOT.

Hom! la masque!

SCÈNE XII.

COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

Adieu, Charlot, ne te chagrine point; je t'aime toujours un peu. Va, tiens, baise ma main.

CHARLOT.

Non, morgué! je n'en ferai rian, je cracherais plutôt dessus. Fi! pouas! la perfide! la vilaine!

COLETTE.

Tu fais le mauvais! tant pis pour toi, je ne m'en soucie guère.

SCÈNE XIII.

CHARLOT.

Ces carognes de filles! être déjà traîtresses à cet âge-là! Ça ne s'apprend point, ça leur vient tout seul. Tiens, baise ma main: le

biau régal ! C'est madame Julianne qui fait ce mariage pour me faire pièce ; car alle est fâchée que j'aime Colette : marguenne ! alle me le paiera ! le bailli l'aime itou cette Colette, c'est un matois qui en sait bien long ; je m'en vais le trouver, je leur bailleron du fil à retordre.

SCÈNE XIV.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Eh ! où vas-tu si vite, Charlot ? Attends, attends, j'ai quelque chose à te dire.

CHARLOT.

Dépêchez-vous donc ; car j'ai queuque chose à faire, moi.

MADAME AGATHE.

Colette va être mariée avec un monsieur ; sais-tu bien cela ?

CHARLOT.

Oh ! morguenne, ça n'est pas bien sûr ; j'y bout'rons queuque empêchement, ou je ne pourrons...

MADAME AGATHE.

Eh ! pourquoi cela ? qu'est-ce que ça te fait ?

CHARLOT.

Comment, morgué ! qu'est-ce que ça me fait ? Ne serait-ce point vous qui auriais baillé conseil à notre maîtresse de me jouer ce tour-là ?

MADAME AGATHE.

Moi ! par quelle raison ?

CHARLOT.

Morgué, que sais-je ? Pour m'avour peut-être ; car vous êtes folle de moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je suis folle de toi ? tu ne le mérites guère.

CHARLOT.

Si fait, parguenne, il n'y a que Colette que j'aime mieux que vous, la peste m'étouffe !

MADAME AGATHE.

Eh ! pourquoi l'aimes-tu mieux que moi, dis ?

CHARLOT.

Pargué ! parce qu'alle me plait davantage, que voulez-vous que je vous dise ?

MADAME AGATHE.

Elle te plaît davantage ? une petite coquette.

CHARLOT.

Cela est vrai.

MADAME AGATHE.

Qui te préfère un autre amoureux.

CHARLOT.

Vous avez raison.

MADAME AGATHE.

Et cela ne te corrige point de la passion que tu as pour elle ?

CHARLOT.

Pargué ! non : et je vous préfère bian Colette, moi ; ça vous corrige-t-il ?

MADAME AGATHE.

Cela le devrait bien faire.

CHARLOT.

Oui, mais ça ne le fait pas ; et peurquoi veulez-vous que je ne sois pas si mal aisé à corriger que vous, madame Agathe ?

MADAME AGATHE.

Mais promets-moi donc que tu m'épouseras, si tu ne peux empêcher le mariage de Colette.

CHARLOT.

Oh ! pour ce qui est d'en cas de ça, je le veux bian. Si Colette m'échappe, je me baille à vous par désespoir ; velà qui est fini.

MADAME AGATHE.

Par désespoir ! je ne te devrais qu'à ton désespoir ?

CHARLOT.

Tatigué ! qu'importe à qui ? Vous ne velez que m'avoir une fois, vous m'aurais, et je vous baillerai la préférence sur madame Julianne, qui me marchande itou.

MADAME AGATHE.

Ma commère Julienne est amoureuse de toi ?

CHARLOT.

Oui, alle me mitonne pour en cas qu'alle soit veuve : mais queuque sot, je ne m'y frotte pas. Drès que je serions mariés, alle en mitonnerait peut-être queuqu'autre pour être veuve de moi. Je n'aime morgué point ces prévoyeuses-là, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Et tu as bien raison.

CHARLOT.

Tatigué ! je l'y en veux plus qu'à une autre, à c'telle-là ; c'est elle qui fait le mariage de Colette.

MADAME AGATHE.

Toujours Colette. Cela te tient bien au cœur, petit vilain.

CHARLOT.

J'en serais plus d'à demi consolé si alle épousait queuque autre que cet houberiau, et que je trouvisse la magnière de me venger de madame Julianne. Morguenne ! aidez-moi à ça, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Tres-volontiers ; mais comment s'y prendre ?

CHARLOT.

Comment, morguenne ? Allons demander conseil à monsieur le bailli ; c'est bian le meilleur homme, le plus honnête, le plus habile homme, pour faire du mal à queuqu'un da. Il sait, morgué ! sur le bout du doigt toutes les rubriques de la justice.

MADAME AGATHE.

Ça n'est pas mal imaginé. Allons, viens.

CHARLOT.

Non, ne bougeons ; le velà li-même tout à point, comme si je l'avions mandé.

SCÈNE XV.

LE BAILLI, MADAME AGATHE, CHARLOT.

CHARLOT.

Sarviteur, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Bonjour, monsieur Charlot, bonjour.

MADAME AGATHE.

Monsieur le bailli, je suis bien votre servante.

LE BAILLI.

Votre valet, madame Agathe. Eh bien ! qu'est-ce, mes enfants ? Voilà d'étranges nouvelles ; cette scélérate de Julienne !

CHARLOT.

Morgué ! bon, il enfourne bian, j'aurons bonne issue. Vous savez déjà ça, monsieur le bailli ?

LE BAILLI.

Il y a plus de quinze jours que je le soupçonne : mais je n'ai point voulu faire d'éclat que je n'en eusse quelque certitude.

CHARLOT.

Oh, parguenne! n'y a point à en douter à présent; c'est une affaire sûre.

MADAME AGATHE.

On ne parle d'autre chose dans tout le village.

LE BAILLI.

En savez-vous quelque particularité, et ne pourriez-vous point servir de témoins dans tout ceci, vous autres?

CHARLOT.

Pargué! vous en sarvirez vous-même; ils allont faire la noce, et velà les ménétriers qui allont venir.

LE BAILLI.

Comment, des ménétriers? la noce de qui?

MADAME AGATHE.

La noce de Colette, que madame Julienne fait épouser a ce monsieur Clitandre.

LE BAILLI.

Vraiment, vraiment? elle prend bien son temps pour faire une noce. Oh! je troublerai la fête, sur ma parole.

CHARLOT.

Et vous ferez fort bian, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

La malheureuse!

CHARLOT.

Acoutez, c'est une méchante femme. Est-ce que vous sauriais queuqu'une de ses petites fredaines?

LE BAILLI.

Oui, de ses petites fredaines, une bagatelle; elle a fait noyer son mari seulement.

CHARLOT.

Alle a fait noyer monsieur Julian? Velà pourquoi alle me mitonnait, voyez-vous.

MADAME AGATHE.

Ça ne se peut pas, monsieur le bailli; je viens de le voir.

LE BAILLI.

Vous avez rêvé cela, madame Agathe : il y a plus d'un mois qu'il est défunt; je le sais de bonne part.

MADAME AGATHE.

Il n'y a qu'un quart d'heure que j'ai quitté monsieur Julien, vous dis-je.

LE BAILLI.

Oui; un faux monsieur Julien qu'elle aura attiré pour faire prendre le change.

MADAME AGATHE.

Oh! point du tout, c'est le véritable; elle l'a reçu comme un vrai mari; je l'ai aidée à le battre, moi, monsieur le bailli, puisqu'il faut vous le dire.

LE BAILLI.

Bagatelle, je ne donne pas là-dedans; et nous avons, le procureur fiscal et moi, commencé une procédure que nous soutiendrons vigoureusement.

CHARLOT.

Je vous le disais bian, madame Agathe; c'est un bian honnête homme, un bian habile homme que notre monsieur le bailli.

MADAME AGATHE.

Mais le compère Julien n'est point défunt; ce sont des contes.

CHARLOT.

Je crois pargué bian que si, moi, et s'il ne l'était pas, il faudrait qu'il le devenit, puisque monsieur le bailli le dit. Est-ce que la justice est une menteuse, madame Agathe?

LE BAILLI.

Monsieur Charlot prend fort bien la chose, et il n'est pas qu'il n'ait quelque connaissance du fait.

CHARLOT.

Moi, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Oui, vous : votre témoignage sera d'un grand poids dans cette affaire-ci.

CHARLOT.

Mon témoignage sera de poids?

LE BAILLI.

Sans doute.

CHARLOT.

Pargué! bon, tant mieux, velà de quoi me venger de madame Julianne. Ça voyons, qu'est-ce qu'il faut que je témoigne, monsieu le bailli?

LE BAILLI.

Ce que vous savez; on ne vous demande pas autre chose.

CHARLOT.

Morgué! je ne sais rian, mais tout coup vaille. Si vous velez que je nous aimions, il faut dire comme moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je dirai la vérité.

CHARLOT.

Et moi itou; mais aidez-nous à la dire, monsieur le bailli; car ce que je savons, nous, vous qui savez tout, vous le savez peut-être mieux que nous, par aventure.

LE BAILLI.

Mais le meunier et la meunière vivaient en très-mauvaise intelligence, premièrement?

CHARLOT.

Oh! pour c'ti-là, oui, tous les jours ils se battiont ou ils se querelliont très-régulièrement à une çartaine heure; je sis témoin de ça.

MADAME AGATHE.

Et moi aussi, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Bon; le reste est une suite de cela, mes enfants. Le pauvre Julien s'enivrait quelquefois.

CHARLOT.

Queuquefois? Pargué! très-souvent; il était coutumier de ça, quasiment autant que vous, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Voilà le fait. La femme aura pris le temps de l'ivresse du mari pour exécuter son mauvais dessein.

CHARLOT.

Justement : il avait trop bu de vin, alle li aura voulu faire boire de l'iau; il n'y a rien de plus naturel, ça parle tout seul.

MADAME AGATHE.

Si ça est, ça est comme ça, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Oui, on l'a jeté dans la rivière, et il ne se trouve point; voilà ce qui est d'embarrassant.

CHARLOT.

On li a mis une piarre au cou. Est-ce une chose si rare qu'une

pierre? En vela un gros tas tout proche du moulin, ou il m'est avis qu'il en manque queuqu'une.

LE BAILLI.

Oui, il en manque quelqu'une? Voilà un bon indice; mais elle n'aura pas fait cela toute seule.

CHARLOT.

Non, voirement; il faut li bailler des camarades. Eh, pargué! cet amoureux de Colette, et son valet monsieur de Lépeine. Le défunt ne voulait pas qu'il épousit sa nièce. C'est eux qui avont fait le coup, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Vous croyez cela, monsieur Charlot?

CHARLOT.

Si je le crois? Je li en veux morgué trop pour ne le pas croire; et vous le croyez itou, vous, je gage: c'est notre rival, monsieur le bailli: j'en jurerais, moi, en cas de besoin; ça suffira-t-il pour le faire pendre?

LE BAILLI.

Voilà une cruelle affaire pour ces gens-là.

CHARLOT.

J'allons pargué leur tailler de la besogne.

LE BAILLI.

Je les ferai arrêter sur votre déposition, et je vais tout de ce pas faire chercher le greffier pour la venir recevoir.

CHARLOT.

Qu'il écrive ce qu'il voudra, je sommes témoins de tout, ne vous boutez pas en peine. Pargué! je nous en allons bian rire.

SCÈNE XVI.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Mais sais-tu bien que tu fais-là une fort méchante action, mon pauvre Charlot?

CHARLOT.

Bon, queu conte! ce n'est pas par méchanceté: ce n'est que pour troubler la noce, et faire enrager madame Julianne.

MADAME AGATHE.

Ce ne sont pas là des bagatelles: il y a de quoi la ruiner, tout au moins: et cela pourrait aller plus loin, même.

CHARLOT.

Oh ! que point, point, madame Agathe ; je nous dédirons quand on sera prêt de la pendre. La voici : si vous m'aimez, laissez-moi faire, ou sans ça la paille est rompue.

SCÈNE XVII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

JULIENNE.

Allons, gai, gai, mes enfants, allégresse ! Ma commère, Julian est redécampé ; je li avons fait peur, et velà nos parents et nos amis qui s'en allont venir aux fiançailles : je ferons notre noce tout à gogo, sans rabat-joie.

CHARLOT.

Oh, pargué ! je gage que non : il faudrait pour ça qu'il n'y eût point de Charlot, ni de bailli, madame Julianne. Mais, Dieu marci, je ne sis pas noyé, moi ; tatigué, que je l'ai échappé belle !

JULIENNE.

Tu n'es pas noyé ? vraiment, je le vois bian.

CRARLOT.

Non, tatigué ! je ne le sis pas, ni le bailli nan plus, je vous en avartis.

JULIENNE.

Quand il le serait, il n'y aurait pas grand dommage ; mais voyez ce qu'il veut dire avec son noyé ! est-ce qu'il a perdu l'esprit, ma commère ?

MADAME AGATHE.

Dame, acoutez, si c'ti-là est fou, monsieur le bailli n'est pas trop sage ; ils disont comme ça tous deux que vous avez fait noyer votre mari.

JULIENNE.

Je l'ai fait noyer, moi ? Vous venez de le voir, ma commère ?

MADAME AGATHE.

Ça est vrai, je l'ai vu ; mais le bailli dit que non, et Charlot dit de même ; et comme ils sont deux contre un, je ne sais qu'en croire.

JULIENNE.

Tu oses dire ça, toi ?

CHARLOT.

Parguenne! oui, je l'ose dire, et je sis sûr que ça est; j'en bouterais, morgué! la main au feu.

JULIENNE.

Ah, le malheureux!

SCÈNE XVIII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

Ah! ma chère tante, sauvez-vous, vous êtes perdue.

JULIENNE.

Comment, qu'est-ce qu'il y a?

COLETTE.

Enfuyez-vous-en vitement, vous dis-je; voilà le bailli qui amasse du monde pour venir vous prendre prisonnière.

JULIENNE.

Prisonnière, moi?

CHARLOT.

Pargué! bon; ça commence bian.

COLETTE.

Tout le village dit que mon oncle est noyé; et que c'est vous et Charlot qui avez fait cette belle affaire, pour vous marier ensemble.

CHARLOT.

Moi?

MADAME AGATHE.

Charlot?

COLETTE.

Oui, toi-même! et si cela est, tu feras fort bien de t'enfuir.

CHARLOT.

Morgué! ça n'est point; c'est votre monsieur Clitandre que vous velez dire.

COLETTE.

Clitandre?

CHARLOT.

Oui, le bailli est convenu que je le dirions comme ça. Oh, dame! si l'on fait un quiproquo, je tire mon épingle du jeu; monsieur Julian n'est point noyé, je m'en dédis.

SCÈNE XIX.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

CLITANDRE.

Rien ne retarde mon bonheur, j'ai donné les ordres nécessaires... Mais, que vois-je ? quelle consternation ! qu'avez-vous?

JULIENNE.

Ah ! mon pauvre monsieur Clitandre, voici de tarribles affaires !

CLITANDRE.

Comment ?

JULIENNE.

Ce bailli de malheur qui m'accuse d'avoir fait noyer mon mari.

CLITANDRE.

Àh ! quelle noirceur !

SCÈNE XX.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Voilà des violons que je vous amenais, monsieur : mais il faudra les renvoyer, je pense, et monsieur le bailli nous prépare d'autres occupations, à ce que je viens d'apprendre.

CLITANDRE.

Sais-tu le fond de cette affaire ?

LÉPINE.

Non, monsieur; je sais seulement qu'il prétend que nous avons noyé le meunier; et que sur la déposition de ce maroufle, on a décrété contre vous et moi.

CLITANDRE.

Décrété contre nous ?

CHARLOT.

Ah ! bon, passe pour c'ti-là.

CLITANDRE tire l'épée.

Comment, maraud...

CHARLOT.

Eh, miséricorde ! monsieur, ne me tuez pas.

MADAME AGATHE.

Eh ! pardonnez-lui, monsieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'est qu'une petite gaillardise que tout ça, la peste m'étouffe.

CLITANDRE.

Une gaillardise, misérable !

CHARLOT.

Ah ! je sis mort.

LÉPINE.

Ne vous emportez point, monsieur ; ceci n'aura pas de suite. Laissez-moi faire seulement ; j'y vais donner ordre.

SCÈNE XXI.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, CHARLOT.

JULIENNE.

Les maris ne donnent jamais que du chagrin, de queuque façon que ce soit ; je sis plus morte que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien ; cette affaire est plus désagréable que dangereuse, et le retour de votre mari...

JULIENNE.

Il est revenu, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Il est revenu ? l'imposture ne sera pas difficile à confondre.

JULIENNE.

Le malheureux bailli et ce coquin-là disent que ce n'est pas li.

CLITANDRE.

Tu dis cela, pendard ?

CHARLOT.

Moi ! je ne dis plus rian ; j'ai pardu la parole.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à se montrer ; ou est-il ?

JULIENNE.

Il s'en est déjà retourné ; je l'ai trop mal reçu. Où l'aller rechercher ? Ah ! s'il était ici ! Que je sis malheureuse !

COLETTE.

Voilà ce vilain bailli avec toute sa sequelle, ma tante.

SCÈNE XXII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LE BAILLI, CHARLOT, SUITE DU BAILLI.

CLITANDRE.

Avancez, monsieur le bailli, avancez; mais que vos recors se tiennent écartés, surtout, car je donnerai de l'épée dans le ventre au premier qui hasardera de s'approcher.

LE BAILLI.

Ah! monsieur, point d'emportement; ce ne sont ici que de petites formalités, dont le devoir de ma charge ne me permet pas de me dispenser.

CLITANDRE.

Oui, vous êtes fort exact, je le vois bien.

LE BAILLI.

L'affaire est importante, monsieur; il y a ici mort d'homme et supposition, voyez-vous?

CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un ni l'autre; mais il pourrait arriver, si vous vous mettez en devoir...

SCÈNE XXIII.

JULIEN, JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE, COLETTE, LE BAILLI, LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Tirez, monsieur le bailli, et rengainez vos procédures; le défunt n'est pas mort, voilà que je vous l'amène.

JULIENNE, embrassant son mari.

Mon pauvre Julian, mon cher mari!

JULIEN.

Comment, tatigué, queu changement! Julianne est devenue bonne femme. En vous remarciant, monsieur le bailli; je n'avons plus que faire de vos écritures.

LE BAILLI.

Comment? Eh, qui êtes-vous donc, mon ami, vous qui raisonnez?

JULIEN.

Qui je sis? eh, pargué, je sis moi : avez-vous la barlue?

LE BAILLI.

Eh qui, vous? Je ne vous connais point.

JULIEN.

Morgué! tant pis pour vous. Vous êtes plus malade que vous ne croyais, pisque vous avez pardu connaissance.

JULIENNE.

Vous ne connaissez pas mon mari, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Ce ne l'est point là, madame Julienne.

MADAME AGATHE.

Ce n'est point là le compère Julien?

LE BAILLI.

Non, il y a plus de trois semaines qu'il est noyé.

JULIEN.

Je sis noyé, moi? Palsangué, vous en avez menti, monsieur le bailli.

LE BALLI.

Il y a un bon procès-verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh! tatigué, je çartifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous gaussons du procès-verbal.

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faudra voir.

CLITANDRE.

Écoutez, monsieur le bailli, vous vous engagez là dans une affaire...

LE BAILLI.

Le meunier est noyé, cela aura des suites.

JULIEN.

Oh bian! morgué, si je sis nayé, c'est vous qu'il faut pendre : car c'est de votre façon, puisqu'il faut tout dire.

CLITANDRE.

Comment, de sa façon?

JULIEN.

Oui, voirement, c'est li qui m'a conseillé de laisser croire ça, pour faire pendre Julianne.

JULIENNE.

Pour me faire pendre? tu as eu ce cœur-là, cher petit mari?

JULIEN.

Morgué, je ne l'ai pas eu longtemps, comme tu vois, je sis sans rancune. Ne me fais plus enrager, je n'irai plus à Nemours; vivons bian ensemble; la Justice en aura un pied de nez; et si alle ne le boutera morgué pas dans nos affaires.

SCÈNE XXIV.

JULIEN, JULIENNE, CLITANDRE, COLETTE, MADAME AGATHE, LE BAILLI, MATHURIN, LÉPINE, CHARLOT.

MATHURIN.

Madame Julianne, velà ces personnes que vous avez fait prier des fiançailles de Colette, qui n'osont approcher, parce qu'ils voyont ici des gens de justice.

JULIEN.

Ils avont morgue raison; c'est une vilaine vision. Mais parle donc, hé! femme; est-ce que tu maries comme ça notre nièce sans que j'en sache rian?

JULIENNE.

Oui, Julian, et si tu n'y bailles pas ton consentement, je recommencerons à quereller, mon enfant, tu n'as qu'à dire.

JULIEN.

Oh! palsangué non, ne querellons point; j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

CLITANDRE.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher cette complaisance.

JULIEN.

Je le veux bian, velà qui est fini, monsieur Clitandre.

MADAME AGATHE.

Tu sais bien ce que tu m'as promis, Charlot?

CHARLOT.

Eh bian, touchez là, je sis garçon de parole.

JULIEN.

A la franquette, monsieur le bailli, je serai moi, maugré vous, vous avez biau faire. Eh morgué, laissez-nous en paix, je vous baillerons de bonne amiquié ce que vous pourriais gagner à nous parsécuter. N'est-ce pas être raisonnables?

CHARLOT.

Allons, monsieur le bailli, Julian n'a pas tort; c'est vous et moi

qui l'avions tantôt jeté à l'iau. Morgué! repêchons-le; qu'est-ce que ça nous coûtera?

LE BAILLI.

Je suis trop humain pour un bailli. Qu'il n'en soit plus parlé; mais au moins....

JULIEN.

Je ferons bian les choses, ne vous boutez pas en peine. Touche à, Julianne. Avec les fiançailles de Colette, j'allons faire notre emariage. Allons, palsangué! que tout le monde vianne, et que tous les ménétriers jouyont queuque drôlerie qui fasse un peu trémousser ces jeunes filles!

DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENELLE.

Pour célébrer les noces de Colette,
Folâtrons, chantons, et dansons;
Qu'on fasse retentir les sons
Du hautbois et de la musette
Et que partout l'écho répète
Nos agréables chansons.

Entrée de deux meuniers et de deux meunières.

MADAME AGATHE.

Les maris qu'on voit parmi nous
Sont marchandise bien mêlée;
Pour bien faire, il faudrait les noyer presque tous;
Et la France, faute d'époux,
N'en serait pas moins peuplée.

Entrée d'un meunier et de madame Agathe.

CHARLOT.

Palsangué! si j'avais fait bian,
Lorsque vous caressiez ma petite meunière,
J'aurais sur vous lâché mon chian.
Quoi! me ravir Colette, à moi, de la magnière?
Ça me déplait, ça ne vaut rian;
C'est, morguenne! empêcher le cours de la rivière.
Pargué! c'est être bian malin,
De détourner l'iau d'un moulin!

Entrée de plusieurs meuniers et meunières.

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Je ne suis qu'une meunière;
Mais si l'Amour
Voulait un jour
Me ranger sous sa loi sévère,
Je me rirais de son dessein;

Et pour punir ce petit téméraire,
J'en ferais mon garde-moulin.

Entrée.

M. TOUVENELLE.

Tu croyais en aimant Colette
Que tu n'aurais point de rival;
Mais le moulin d'une coquette
Est toujours un moulin banal.

Entrée.

M. TOUVENELLE.

Monsieur Clitandre a bon génie,
En faisant même un mauvais pas;
Il prend meunière bien jolie,
Son moulin ne chômera pas.

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Avoir deux amants en nature,
Cela se peut selon les lois;
C'est tirer d'un sac deux moutures,
Qu'avoir deux époux à la fois.

M. TOUVENELLE.

Vous qu'Amour à l'hymen destine,
Écoutez bien cette leçon :
Tel croit en avoir la farine,
Qui souvent n'en a que le son.

FIN DU MARI RETROUVÉ.

LES TROIS COUSINES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

1700.

ACTEURS DU PROLOGUE.

BÉLINDE.
MÉNONE.
LE BARON.
LE CHEVALIER.
L'OUVREUSE DE LOGES.
LE PETIT TERRÉ.
M. TOUVENELLE, musicien.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLINDE, MÉNONE.

BÉLINDE.

Eh bien! commencera-t-elle bientôt, cette ennuyeuse, cette plate comédie? La détestable chose!... Aurons-nous des places?

MÉNONE.

La concierge des loges s'est engagée de nous en garder, ma favorite.

BÉLINDE.

Oui, ma toute bonne; mais cette concierge des loges est une impertinente quelquefois, une ridicule, qui place le monde sans symétrie, et qui vous met inconsidérément, dans le même balcon, de certaines personnes, d'un certain rang, d'un certain mérite, avec d'autres certaines personnes d'un certain dérangement, d'un certain caractère...

MÉNONE.

Oui, très-certainement; il est très-constant que cela est très-désagréable, après ce qui m'arriva l'autre jour...

BÉLINDE.

Ce n'est rien en comparaison de mon aventure; je vais te la dire.

MÉNONE.

Écoute la mienne.

BÉLINDE.

Non, ma toute bonne, je t'en prie.

MÉNONE.

Laisse-moi te conter, ma favorite.

BÉLINDE.

Tu sais en quels termes j'en suis avec ce benêt de baron de Fonsecq, qui a une rage de m'épouser aussi violente qu'est celle de ses parents pour empêcher ce mariage.

MÉNONE.

Eh bien! ma chère?

BÉLINDE.

Eh bien! ma mignonne! il était sur le théâtre; je me mis vis-à-vis de lui dans une loge; j'y croyais demeurer seule avec une vieille présidente de petite ville, qui est la vertu même : point du tout, cette impertinente concierge de loges nous amena, devine qui?

MÉNONE.

Quelque femme du monde, quelque coquette?

BÉLINDE.

Une des plus coquettes qu'il y ait au monde, madame de Saint-Blaise.

MÉNONE.

Madame de Saint-Blaise! ne la connais-tu pas? je la croyais si fort de tes amies.

BÉLINDE.

Oui, je la connais en particulier; elle est de mes amies dans la chambre; mais en public je lui baise les mains; et je ne prétends point afficher ces amitiés-là dans les loges de la comédie. Comment! le baron de Fonsecq en a boudé plus de trois semaines, et j'ai eu toutes les peines du monde à le ramener; il m'est très-important de ménager cet imbécile-là, c'est un homme qui me fait beaucoup de bien.

MÉNONE.

Tu as raison; mais qui est cette madame de Saint-Blaise? je ne

croyais pas sa réputation si fort...

BÉLINDE.

C'est une fort bonne femme ; la fille d'un grenetier ; on l'appelle madame la marquise ; elle fait la jeune, et elle passe pour veuve d'un capitaine de vaisseau qui fut tué au bombardement de Gênes. La vérité est que son mari est encore au monde ; il a une petite commission du côté du Canada, et comme c'est l'autre monde de ce pays-là, en attendant qu'il en revienne, elle a épousé en secondes noces un vieux garçon de robe, avec qui elle n'est pourtant pas tout à fait mariée ; mais elle le trompe comme un vrai mari, et c'est ce qui la décrie un peu dans le monde.

MÉNONE.

Ce décri-là n'est pas sans fondement ; et la jeune personne avec qui l'on me plaça dernièrement est d'un caractère à peu près semblable.

BÉLINDE.

Tu la connais donc ? Qui est-elle ?

MÉNONE.

Une mademoiselle Guettemine, jolie fille, bien faite, aimable, d'un air modeste, et qui n'a contre elle qu'un entêtement ridicule, dont sa tante et sa mère lui ont gâté l'imagination.

BÉLINDE.

Et qu'est-ce que c'est que cet entêtement ?

MÉNONE.

D'épouser des étrangers.

BÉLINDE.

Comment ! d'épouser des étrangers ? Voilà une plaisante folie.

MÉNONE.

Avec cela elle est d'une régularité, d'une conduite merveilleuse ; elle n'écoute personne que sur le pied de mariage.

BÉLINDE.

Mais vraiment, ma favorite, il n'y a point de dérèglement là dedans.

MÉNONE.

Oui, mais elle en épouse autant qu'il en vient ; à mesure qu'ils s'en vont, elle compte qu'ils meurent. Elle se croit presque aussi souvent veuve qu'il retourne d'étrangers dans leurs pays ; ils lui font tous de fort gros présents, et elle pense de bonne foi que c'est le moyen de s'enrichir à force de douaires ; mais au bout du compte cette bonne foi-là lui fait une peu de tort dans le monde.

BÉLINDE.

Oui, vraiment, et il est important pour des femmes raisonnables comme nous, ma favorite, de ne pas figurer en public avec ces sortes d'extravagantes-là.

MÉNONE.

Pour éviter cet inconvénient, plaçons-nous de bonne heure, et choisissons notre monde.

BÉLINDE.

Oui, tu as raison ; aussi bien je m'ennuie si fort dans ces foyers. On n'y voit point de jeunesse polie, point de petit seigneur qui ait la conversation enjouée ni les manières galantes. Oh ! pour moi, une de mes grandes passions, c'est d'aller un de ces jours au parterre.

MÉNONE.

Ouvreuse de loges ! holà ! ho ! ma bonne.

SCÈNE II.

BÉLINDE, MÉNONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Madame?

BÉLINDE.

Ouvre-nous une loge, mon enfant, place-nous bien. Avec qui nous mettras-tu ? prends bien garde.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oh ! ça, ça, venez ; ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE III.

BÉLINDE, MÉNONE, L'OUVREUSE DE LOGES, LE PETIT TERRÉ.

LE PETIT TERRÉ.

Madame Babiche !

L'OUVREUSE DE LOGES.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE PETIT TERRÉ.

Mademoiselle Guettemine et madame de Saint-Blaise sont ensemble, voilà une pièce de trente sous qu'elles vous envoient, afin que vous ne mettiez point ces madames-là avec elles.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Vraiment ça mon, velà bien des façons, c'est bian à elles de faire comme ça les difficiles.

LE PETIT TERRÉ.

Elles disent qu'elles sortiront plutôt; que cela ferait dire des sottises d'elles.

BÉLINDE.

Allons donc, ma bonne, à quoi t'amuses-tu? dépêche.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Dépêche, dépêche : dépêchez vous-même, il y a une heure que je vous attends. Je vous gardais deux places, et ce petit garçon dit qu'on vient de les prendre. Je n'en ai point d'autres.

MÉNONE.

Tu n'en as point d'autres?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Non, à moins que vous ne vouliez être avec cette madame de Saint-Blaise, que vous connaissez, là.

BÉLINDE.

Avec cette créature-là, moi!

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oui, elle est avec une certaine mademoiselle Guettemine.

MÉNONE.

Voilà un bel assemblage! elles se sont donné le mot. Oh! non, nous ne nous mettrons point avec ces dames-là.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Ce n'est pas ce qu'il vous faut, vous avez raison; si vous voulez pourtant...

LE PETIT TERRÉ.

Eh non! madame Babiche, vous n'entendez pas, c'est pour que vous ne mettiez point ces dames-ci avec elles, que ces autres Madames que vous dites vous envoient la pièce de trente sous que je vous ai donnée.

BÉLINDE.

Comment? quoi? que dit-il?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Rien, rien, c'est un petit étourdi qui n'a pas le sens commun. Laissez-moi faire, je trouverai quelque endroit à vous mettre où vous serez bien et avec honneur.

MÉNONE.

J'aime mieux cette ouvreuse de loges-là qu'une autre; elle est prudente, et connait son monde.

SCÈNE IV.

LE BARON, BÉLINDE, MÉNONE.

LE BARON.

Oh! ça, ça, nous allons voir beau jeu. J'arrive assez tôt, Dieu merci; la pièce n'est pas encore commencée.

BÉLINDE.

Comment! c'est vous, monsieur le baron de Fonsecq? l'heureuse rencontre!

LE BARON.

Ah! ah! mesdames, quelle rage vous tient de revenir voir encore cette mauvaise pièce?

MÉNONE.

On ne sait où aller; ils ont la malice de ne la jouer que les jours où il n'y a point opéra; mais vous, vous avez la même rage, à ce qui me semble.

LE BARON.

Je n'ai pas celle de la voir, c'est celle de la décrier qui me possède, et l'on n'a jamais été si fâché que je le suis de voir une mauvaise rapsodie de bagatelles toutes plus plates les unes que les autres usurper le nom de comédie, et mettre tout Paris en mouvement.

MÉNONE.

Il a raison, tout le monde en parle mal; et tout le monde y vient.

BÉLINDE.

Cela est honteux, cela crie vengeance; il faut être bien désœuvré pour venir ici. Je rougis qu'on m'y retrouve, et j'ai quasi envie de m'en retourner.

MÉNONE.

Nous n'avons point de place; c'est une bonne raison pour n'y pas demeurer.

BÉLINDE.

Allons-nous-en, ma favorite, allons.

LE BARON.

Comment, vous vous en allez parce que je suis ici? Vous attendiez quelque autre personne avec qui vous ne voulez pas que je vous voie, apparemment, et ma présence vous embarrasse.

BÉLINDE.

Pour vous ôter cette pensée, nous demeurerons, monsieur; vous n'avez qu'à dire.

LE BARON.

Oui, je vous en prie, vous me ferez plaisir, et je serai bien-aise que vous voyiez de quelle manière je me vais roidir contre le mauvais goût du public. Je le tirerai d'erreur, sur ma parole; et l'auteur aujourd'hui n'aura pas beau jeu.

MÉNONE.

Il est a plaindre que vous vous déchainiez ainsi contre lui.

LE BARON.

Je ne me déchaine point; mais je suis un homme de lettres, connu pour tel; je veux me distinguer, et éviter autant qu'il m'est possible de décider comme fait tout le peuple, et de donner dans des sentiments qui me paraissent généralement reçus.

BÉLINDE.

Il a raison. Il y a de certaines choses dont tout le monde rit, qui me révoltent, moi. Demandez-moi pourquoi? je n'en sais rien; mais au bout du compte elles font rire tout le monde; cela est trop commun; cela me déplait.

LE BARON.

Mais il y a ici des choses outrées, qui font souffrir ma pudeur, à moi; une femme qui parait double, par exemple. Vous qui avez du monde et de l'esprit, dites-moi un peu, madame, qu'est-ce que c'est qu'une femme double, je vous prie?

MÉNONE.

C'est un homme ivre qui croit la voir telle.

LE BARON.

Et qui ne se trompe pas peut-être : quelle idée!

BÉLINDE.

Ah! pour l'idée, elle est naturelle, et je vous l'ai ouï dire a vous-même...

LE BARON.

Oui, d'accord, elle est naturelle; et vous m'avez ouï dire que mon père et ma mere avaient souvent des querelles comme cela; mais ce sont des affaires de famille, des choses qui se passent dans un ménage, et qu'il ne faut point mettre sur un théâtre.

MÉNONE.

Je suis de son avis; cela n'est point plaisant pour des enfants

dont les pères et mères ont souvent querellé pour de pareilles aventures.

LE BARON.

Cela attaque mille gens qui n'oseraient se déclarer, voyez-vous ? il n'y a que moi assez entreprenant pour prendre parti : je suis un honnête homme, un homme franc, je me déclare.

BÉLINDE, à part.

Voilà un sot homme ; mais j'en ai besoin.

SCÈNE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, BÉLINDE, MÉNONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Allons, mesdames, voulez-vous venir ? j'ai ménagé deux places dans un second balcon ; mais dépêchez-vous.

LE CHEVALIER, ivre.

Non, ne vous dépêchez point, mesdames ; je viens de les prendre, moi, ces deux places qu'elle a ménagées.

MÉNONE.

Comment, monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ah! votre valet, madame. Bonjour, monsieur de Fonsecq ; comment vous en va ?

LE BARON.

Tu as pris les places que l'on gardait pour ces dames ?

LE CHEVALIER.

Oui, mon ami ; j'en suis fâché, je leur demande pardon ; je sais que ce sont des dames d'une qualité, d'une vertu, d'une distinction, d'une régularité... Ho, mais, au bout du compte, entre dames et dames, je ne vois pas, moi, d'autre différence, si ce n'est que les dames de ma connaissance doivent avoir la préférence, ho !

BÉLINDE.

Mais, monsieur le chevalier...

LE CHEVALIER.

Cela sera comme cela, madame, avec votre permission. Croyez-moi, demeurons ici dans le foyer ; nos petits discours vaudront, mordi ! mieux que toute la comédie.

LE BARON.

Il n'a pas tort; le chevalier n'est pas ennuyeux, mesdames.

MÉNONE.

Il est ivre, au moins, monsieur le baron; il sent le vin.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai, j'en ai bu; quel nez de femme!

LE BARON.

Et où t'es-tu accommodé comme cela?

LE CHEVALIER.

Où? chez l'auteur de cette mauvaise pièce. C'est un bon vivant qui aime la joie, la bonne chère, le bon vin de Champagne; il nous a régalés...; mais, tout compté, tout rabattu, sa comédie ne vaut pas le diable.

LE BARON.

N'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Cela est pitoyable, abominable; mais je n'en dis point de mal, parce qu'il est de mes amis; j'ai beaucoup d'égard pour les gens qui me font bonne chère, moi; c'est ma grande folie.

BÉLINDE.

Vous le voyez souvent, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Si je le vois, madame! je travaille avec lui: quand il a quelque ivrogne à mettre, c'est ordinairement moi qui sers de modèle. Oh! ce garçon-là copie bien d'après nature. Il a besoin, dans une pièce qu'il fait, d'un caractère de nigaud, de fat, d'imbécile; je veux lui donner ta connaissance, baron; cela lui fera plaisir, sur ma parole: il a peine à trouver de nouveaux caractères.

MÉNONE.

Eh! le moyen qu'il n'en ait pas? C'est un homme qui ne lit jamais, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, ce n'est pas sa faute; il n'a pas le temps, nous sommes toujours à table; et puis, pour les bagatelles qu'il fait, dit-il, il n'a besoin que du livre du monde; il y sait lire, il le connaît; il pille là-dedans comme tous les diables.

LE BARON.

Qu'il fasse donc voir quelque chose de nouveau, et qu'il ne tourne pas autour de lui-même, comme sur un pivot: toujours des procureurs, des bourgeoises ridicules, des nigauds, des

paysans, des meuniers, des meunières. Cet homme-là est né pour le moulin, il ne le peut quitter.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, monsieur de Fonsecq, je vous y prends : vous êtes un rude joueur; c'est vous qui avez fait le quatrain qui court contre lui.

LE BARON.

Moi? point du tout.

LE CHEVALIER.

Oh ! si fait, si fait; vous êtes modeste, ne vous en défendez pas. Ce quatrain-là n'est pas trop mauvais; il ferait déshonneur à tout autre, mais il est joli pour vous, je vous en réponds.

MÉNONE.

Eh ! dites-nous ce quatrain, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Le voici, madame, je l'ai dans ma poche; car, dans ma mémoire, je ferais scrupule de l'y mettre.

Le public est fou, Dieu me damne !
De trouver à l'auteur un esprit drôle et fin...

Un esprit drôle et fin ! cela est bien écrit, au moins, mesdames.

BÉLINDE.

Très-délicatement, il n'y a rien de plus joli.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai? Écoutez la suite.

Le public est fou, Dieu me damne !
De trouver à l'auteur un esprit drôle et fin;
Ce n'est qu'un ignorant, je le garantis âne,
Puisqu'il est toujours au moulin.

Que dites-vous de la chute? elle est piquante, n'est-ce pas?

BÉLINDE.

Ah ! toute charmante, toute amoureuse : *je le garantis âne !* La jolie tournure de phrase ! ma favorite, la jolie tournure de phrase !

MÉNONE.

Elle est vive, je vous l'avoue : et que dit le pauvre auteur de ce quatrain-là ? il est bien fâché ?

LE CHEVALIER.

Lui? point du tout; il s'en moque, il s'en divertit.

BÉLINDE.

Il s'en divertit ?

LE CHEVALIER.

Eh! parbleu! oui : tout le monde rit des sottises qu'il fait ; il rit aussi des sottises que font les autres. C'est un garçon fort judicieux, hò!

LE BARON.

Ce quatrain n'est pas de moi ; mais je le trouve bon, du dernier bien, et aussi excellemment bon que la comédie est parfaitement mauvaise.

LE CHEVALIER.

Elle ne vaut pas le diable, te dis-je ; je pense comme toi ; mais je suis jaloux de mes sentiments ; et comme l'auteur est de mes amis, si tu continues à penser comme moi, tu auras affaire à moi, je t'en avertis.

LE BARON.

Oh! dame.

MÉNONE.

Vous êtes un ardent ami, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Oui, j'aime chaudement, madame, c'est ma manière, et quand je suis chaud de vin surtout ; l'auteur m'a fait boire aujourd'hui de la Tocane... C'est un bon vivant ; grâce pour sa pièce ; mais je ne connais point le musicien, je vous abandonne la musique.

LE BARON.

C'est ce que j'y trouve de plus supportable, moi.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il y a de plus mauvais ; vous êtes un ignorant ; je me connais en musique, moi, comme en vin de Champagne. Je veux vous chanter un petit air qu'on m'apprit hier au soir, mesdames ; vous verrez ce que c'est que de bonne musique.

BÉLINDE.

Volontiers. Je m'y connais un peu, sans vanité ; et j'ai sur moi un air italien que je vous chanterais aussi, si je n'étais pas si fort enrhumée.

MÉNONE.

Il faut prier le musicien de la comédie de vous le chanter. Le voici le plus à propos du monde ; approchez, monsieur Touvenelle. C'est un fort habile homme, au moins, et qui chante presque tout à livre ouvert ; il a été mon maître.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE CHEVALIER, BÉLINDE, MENONE, M. TOUVENELLE.

M. TOUVENELLE.

Cela est vrai, madame, et vous me redevez encore cinq louis d'or : j'ai été je ne sais combien de fois chez vous...

MÉNONE.

Écoutons la chanson de monsieur le chevalier, monsieur Touvenelle ; vous nous en direz votre sentiment.

LE CHEVALIER, chantant.

Plusieurs regardent le bon vin
Comme un remède souverain
Pour guérir la mélancolie :
Pour moi, je cours au plus certain,
Et je trouve que l'eau-de-vie
Étourdit bien mieux mon chagrin.

Eh bien ! comment la trouvez-vous ?

MÉNONE.

Fort agréable ; et fort bien traitée.

LE CHEVALIER.

Je l'ai un peu chantée à la rencontre ; mais il n'importe, on se prête à cela. Voyons un peu votre italien ; j'aime les airs italiens, c'est ma folie.

BÉLINDE.

Le voilà, monsieur le musicien ; chantez-le avec attention, je vous prie ; nous allons vous écouter de même.

LE CHEVALIER.

Oui, tendrement, là, beaucoup de chromatique.

M. TOUVENELLE, chantant.

Vendeta, Cupido, vendeta sù sù,
Deh scocca strali
Ai colpi mortali,
Punisci,
Ferisci,
Quel impio traditor
Amante infido : si, si, no tardar più,
Ma guarda, o Dio,
Di non toccar gl' il cor,
Che quello è mio
Vendetta, etc.

LE CHEVALIER.

Voilà de belle et bonne musique, et le musicien qui a fait cela n'est pas un sot.

LE BARON.

Nenni ; vraiment, cela fredonne bien.

LE CHEVALIER.

Écoutez-moi, après cela, votre musique de la comédie. Quelle différence !

M. TOUVENELLE.

Elle est du même auteur, monsieur.

BÉLINDE.

Comment, du même ?

M. TOUVENELLE.

Oui, madame ; l'air qu'a chanté monsieur le chevalier, et votre air italien, sont de monsieur Gilliers, qui a fait les airs de la comédie...

LE CHEVALIER.

Oh ! en ce cas-là, sa musique est bonne, je ne l'abandonne plus. Allons, morbleu ! monsieur de Fonsecq ; la musique adoucit les bêtes les plus féroces ; laissez-vous adoucir, et allons tous quatre nous mettre dans quelque fond de loge, où vous écouterez la comédie, et où je dormirai, moi, sur ma parole.

FIN DU PROLOGUE.

LES TROIS COUSINES.

COMÉDIE.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

LE BAILLI.
LA MEUNIÈRE.
LOUISON, MAROTTE, } filles de la meunière.
DE LORME, père de Colette, et beau-frère de la meunière.
COLETTE, nièce de la meunière.
M. DE LÉPINE, M. GIFLOT, } amants de Louison et de Marotte.
BLAISE, amoureux de Colette.
MATHURINE, paysanne.
Plusieurs meuniers et meunières.
Bohémiens et Bohémiennes.
Pèlerins et Pèlerines.

La scène est à Creteil.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MEUNIÈRE, LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

Oh! ça, monsieur le bailli, vous êtes bon homme, honnête homme; vous avez bon esprit, bonne conscience, tout bailli que vous êtes. Feu mon mari, pendant son vivant, était de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble; il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre défunt; vous lui promîtes tant que vous auriais soin de sa famille!

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, et vous me trouverez toujours prêt, madame la meunière, à vous rendre tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami.

LA MEUNIÈRE.

Je vous sis bian obligée, monsieur le bailli; je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme je vous ai déjà dit.

LE BAILLI.

C'est ce qu'on donne plus libéralement.

LA MEUNIÈRE.

Vous avez raison; ça ne coûte rian. Allons, dites donc : que feriais-vous si vous étiez à ma place?

LE BAILLI.

Mais, qu'avez-vous envie de faire?

LA MEUNIÈRE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerais pas à vous conseiller contre votre volonté.

LA MEUNIÈRE.

Mais voirement, vous moquez-vous? je n'ai point de volonté. Je sis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, et qui ne veut rian faire sans la participation des honnêtes parsonnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raisons qu'on peut avoir... Il y a deux ans que je sis veuve, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Comment, deux ans? y a-t-il tant que cela?

LA MEUNIÈRE.

Oui, tout autant; velà le treizième mois; et pour ce qui est d'en cas de ces choses-là, drès que la deuxième année est une fois commencée, on la compte finie. Oh! j'ai bian eu du regret au pauvre défunt.

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien; le temps vous dure.

LA MEUNIÈRE.

Eh! le moyen qu'il ne durit pas? J'ai bian de la charge, au moins, deux filles qui devenont grandes, une nièce qui l'est itou, un moulin bian achalandé, biaucoup de tracas; il est bian mal aisié de prendre garde à ça toute seule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre nièce n'ont pas besoin qu'on veille sur leur conduite; elles sont bien sages, bien élevées; et c'est ce qui me faisait de plus estimer le défunt, que le soin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIÈRE.

Le pauvre homme, monsieur le bailli ! quand j'y songe, s'il n'était pas mort, voyez-vous, je ne serais pas dans l'embarras où je sis.

LE BAILLI.

Non, sans doute ; mais il est facile de vous en tirer. Votre nièce et vos filles sont grandes, vous êtes riche ; il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défasse.

LA MEUNIÈRE.

A chacune un, ce serait trois ; et velà bian des noces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une ?

LE BAILLI.

Oui-dà, on peut les marier le même jour ; cela vous épargnera de la dépense.

LA MEUNIÈRE.

Je ne nous entendons pas, monsieur le bailli ; vous me donnez des conseils pour elles, et c'est pour moi que je vous en demande.

LE BAILLI.

Comment ?

LA MEUNIÈRE.

C'est moi qui sis d'avis de me marier ; je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui, mais pour vous soulager des soins que vous donnent ces filles et cette nièce...

LA MEUNIÈRE.

Eh ! fi donc ! les maris que je leur baillerais n'auriont soin que d'elles, et c'ti que je prendrai aura soin d'elles et de moi ; ce sera faire d'une piarre deux coups ; ça est bian plus commode.

LE BAILLI.

D'accord, mais, madame la meunière.....

LA MEUNIÈRE.

Tenez, monsieur le bailli, ma résolution est prise, je n'en démordrai point ; je veux me remarier, vous avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous avez raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIÈRE.

Et si, je ne veux pas que mes filles ni ma nièce en murmuriont la moindre chose.

LE BAILLI.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIÈRE.

Je prétends qu'elles demeurioni filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIÈRE.

Et si elles s'avisiont tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerais, moi. Oh ! je sis une femme d'honneur, monsieur le bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, madame la meunière ?

LA MEUNIÈRE.

Je ne sais pas bian encore, ils sont trois ou quatre : conseillez-moi itou un peu là-dessus, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Très-volontiers, vous n'avez qu'à dire; voyons.

LA MEUNIÈRE.

Il y a déjà le concierge du châtiau, premièrement.

LE BAILLI.

C'est un fort honnête homme.

LA MEUNIÈRE.

Et puis monsieur Giflot, le neveu de notre curé, qu'on dit qui a de l'esprit; vous savez ce qui en est.

LE BAILLI.

Oui, vraiment, celui-là serait un fort bon parti.

LA MEUNIÈRE.

Il y a encore le valet de chambre de monsieur le Président, qui est un bon gros réjoui.

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplait pas, je gage.

LA MEUNIÈRE.

Et puis Blaise, le garde moulin, qui est un franc nigaud. Je n'ai qu'à choisir; lequel prendriais-vous, monsieur le Bailli ?

LE BALLI.

Mais, écoutez, ce valet de chambre...

LA MEUNIÈRE.

Oh ! c'tilà a trop bonne protection, monsieu le bailli ; il me ferait enrager, et je ne serais pas la maîtresse.

LE BAILLI.

C'est une bonne raison. Vous préféreriz monsieur Giflot ?

LA MEUNIÈRE.

Le ciel m'en préserve ! il a trop d'esprit. On n'a que faire d'esprit dans un moulin ; le mian suffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le concierge...

LA MEUNIÈRE.

Fi ! c'est un grand flandrin, un grand sec, maigre ; il est quasi tout comme le défunt ; il me serait avis que ce serait la même chose ; et il vaudrait presque autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'apercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai ; et ce sera le garde moulin, selon toutes les apparences.

LA MEUNIÈRE.

Dame, acoutez ; c'est un bon gros nigaud qui me reviant assez. Voilà ce qu'il faut en ménage ; ça va droit en besogne, ça est déjà stylé à ma magnière, et je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là.

LE BAILLI.

Oui, mais épouser votre garde-moulin.... ?

LA MEUNIÈRE.

Oh ! je sis butée à ça, monsieur le bailli, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis est que vous l'épousiez, et tout au plus vite. Vous ne sauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIÈRE.

N'est-il pas vrai ? Que je sis bian aise que vous agréais ma résolution ! car, au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du respect, de la croyance ; et si vous m'aviais contredit, je n'en aurais toujours rian fait qu'à ma tête, et ça eût été désagriable. En vous remarciant monsieur le bailli ; je vous prie de la noce. Je sis votre servante.

LE BAILLI.

Jusqu'au revoir, madame la meunière.

SCÈNE II.

LE BAILLI.

Voici une commère qui va faire un mauvais marché avec son garde moulin; et quelque bon esprit qu'elle paraisse avoir, ce n'est assurément pas l'esprit qui la détermine. Elle n'a nullement dessein de pourvoir ses filles; et les pauvres enfants sont en âge et peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la sottise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCÈNE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Votre valet, monsieur le bailli; comment vous en va? je m'en allais chez vous.

LE BAILLI.

Je suis bien aise que vous m'ayez rencontré. Me voulez-vous quelque chose?

DE LORME.

Eh, parguienne, si je ne vous voulais rian, je ne vous charcherais pas.

LE BAILLI.

Eh bien! qu'est-ce? De quoi s'agit-il?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frère, le meunier d'ici, est trépassé, comme vous savez; et que madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paraît: cela ne vous paraît-il pas itou comme ça, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Oui, vraiment; je voulais aussi vous parler de cela. C'est une bonne femme, fort entendue, mais...

DE LORME.

Ce n'est, morgué! pas de sa bonté, ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Eh! de quoi donc, s'il vous plaît, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! palsanguenne, c'est de son allure; et au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche; je ne vas pas de fois au moulin que je ne trouve la nappe mise et du monde autour, de grandes cruchées de vin par ici, des jambons par ilà, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des ménétriers dans un batiau, la musette et le hautbois sous l'orme; il m'est avis que ce sont des noces parpétuelles; et si parmi tout ça je ne vois ni curé ni tabellion, morgué! cela me baille martel en tête; car voyez-vous, j'ai de l'honneur, et je sis pour l'âme du défunt presque aussi jaloux de ma belle-sœur, que je l'aie jamais été de ma femme Margot, pendant qu'elle était au monde; et je ne l'étais pas mal, comme vous savez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop, et vous aviez quelquefois des emportements...

DE LORME.

Oh! pargué! je ne l'ai rossée qu'une fois; mais je la rossis bian, et dans le fond j'avais tort; au moins n'allez pas croire que j'avais raison.

LE BAILLI.

Non, non, je ne suis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne sais, morgué! comme ça se fit. Je devais aller ce jour-là à tras lieues d'ici, pour une coupe de bois que j'y avais à vendre! je rencontris le marchand en sortant du village; il me ramenit au Grand-Cerf, j'y tombîmes d'accord, je bûmes le vin du marché, copieusement pour çà: je ne nous quittîmes qu'à minuit. Je retournis chez moi, an ne m'y attendait pas, je trouvis ma femme dans le lit: et voyez un peu queu peste de vision, monsieur le bailli, la carogne me paraissit double.

LE BAILLI.

Voilà une vilaine vision, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser queu vacarme: j'étais pis qu'un enragé; mais le lendemain je me rapaisis, et je compris facilement que c'est que j'étais ivre, et que c'était ma faute. Enfin bref tantia, Margot me pardonnit ma barlue, an nous raccommodit. Et voyez,

monsieur le bailli, queu bénédiction ! Avant çà je ne pouviesmes avoir d'enfants, et de ce raccommodement-là il est venu cette petite fille, qui est votre filiole, et qui a, morgué, plus d'esprit qu'alle n'est grosse. Oh ! je ne sais pas de qui alle tiant, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Vous aimez bien cette enfant-là, monsieur de Lorme !

DE LORME.

Si je l'aime ! c'est une petite miévreté agriable ; alle a de petites magnières sémillantes, une maleigneté drôle ; alle fait pièce à qui alle peut, alle ne pense bian de personne, alle dit du mal de tout le monde, et si tout le monde l'aime. Oh ! c'est une jolie criature ! La voici, je pense ; je lui ai donné charge d'observer sa tante la meunière : alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLI.

Je vous en apprendrai de plus sûres que personne.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Mais acoutons un tantinet ce que Colette aura à me dire.

SCÈNE IV.

DE LORME, LE BAILLI, COLETTE.

DE LORME.

Eh bian ! mon enfant, tu vians du moulin. Qu'est-ce qu'il y a de nouviau ? Que fait ta tante ?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver, et tout en arrivant elle est d'abord allée trouver Blaise le garde-moulin, et elle s'est mise à babiller avec lui. Oh ! c'est une grande causeuse que cette femme-là. Bonjour, mon parrain.

LE BAILLI.

Bonjour, Colette, bonjour.

DE LORME.

N'as-tu point écouté ce qu'alle disait ?

COLETTE.

Oh ! que si fait, vraiment ! mais comme elle est défiante, on ne la saurait écouter que de loin ; on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh ! parguenne oui, t'es une plaisante devineuse, monsieu le bailli ?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile, franchement.

COLETTE.

Hom ! je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle cabaretière, qui était avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment, petite fille...

COLETTE.

Colette contrefait par ses gestes ceux du bailli et ceux de la voisine.

Vous faisiez comme ça, mon parrain : vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, et dans ce temps-là, c'est qué vous lui disiez que vous étiez amoureux d'elle; et elle vous repoussait, elle secouait comme ça la tête, c'est qu'elle répondait qu'elle n'en croyait rien. Et vous tout aussitôt de faire comme ça : vous lui juriez que ça était vrai, et j'entendis un peu le dernier mot; il y avait, je crois, qu'elle était adorable.

DE LORME.

Oh ! oh ! monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Ah ! ah !

COLETTE.

Cela est bien vrai, je vous en réponds; et la voisine faisait comme ça, et je suis sûre qu'elle disait : Paix, taisez-vous, ne parlez pas si haut, mon mari est là dedans.

LE BAILLI.

Voilà une rusée petite filiole, compère de Lorme; si elle devine aussi juste en toutes choses, elle est plus habile que vous, sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué ! queul esprit ! ça est marveilleux, n'est-ce pas? Eh ! qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante ? Dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur, et que Blaise ne se soucie guère d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article est vrai, je le sais par elle-même : pour le second, il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner ? voyons.

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toujours chercher ; et puis quand ils sont ensemble, il n'y a quasi qu'elle qui parle. Elle gesticule, elle devient rouge, et Blaise est comme ça. Il fait une espèce de moue, et quand il lâche deux ou trois paroles, c'est en levant le nez, ou en secouant les oreilles. Oh ! s'il est amoureux, lui, ce n'est pas de ma tante, je vous en réponds.

LE BAILLI.

Cela pourrait être ; et j'ai à vous avertir que la grande folie de votre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

La dévargondée !

LE BAILLI.

La filiole a fort bien deviné. C'est Blaise à qui elle en veut ; et si, il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois, monsieur le bailli ? Est-il possible qu'il y ait tant de fous que ça dans le village ? Et qui sont ces nigauds-là, avec votre parmission ?

LE BAILLI.

Ce ne sont point des nigauds. La meunière est riche ; le concierge du château, le valet de chambre de monsieur le président, et le neveu du curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh ! que nenni, mon parrain, je devine mieux que vous ; ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLI.

Pour vos cousines, qui vous a dit cela ?

COLETTE.

Bon ! qui me l'a dit. Est-ce qu'on me dit quelque chose ? Ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien, mais je sais tout ; il n'y a pas jusqu'à Blaise qui est amoureux de moi, et qui n'oserait me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi ! Comment sais-tu ça ?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à deviner ! Je ne l'aime pas, moi, au moins, mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh ! s'il faisait cette sottise-là, j'en serais bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin serait amoureux de vous ? Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voilà qui vient, cachez-vous tous deux derrière ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira ; je vais lui donner belle ; et tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant ! monsieur le bailli ! Est-ce moi qui ai fait ça ?

LE BAILLI.

Voyons, voyons, si elle ne se trompe point ; cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez vous donc vite, qu'il ne vous voie point, car c'est un benêt qui serait honteux.

SCÈNE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'est à moi qu'il en veut, assurément, et le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Holà, Blaise, holà !

BLAISE.

Bonjour, madame Colette, est-ce que vous voudriais me parler, que vous m'appelez ?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire ?

BLAISE.

Morgue nenni, vous êtes trop moqueuse : queuque sot qui s'y fie, je crèverais plutôt que d'en ouvrir la bouche ; à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserais vous le dire.

COLETTE.

Eh ! quoi dire !

BLAISE.

Ce qui m'amène envars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hasard que j'y vians, ça n'est pargué pas, c'est tout exprès ; et si, je n'en fais pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguenne ! il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi ; voyez le biau plaisir, on ira dire son secret à une fille, et pis la masque s'en gaussera. Nannin, morgué, nannin ; il n'en sera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurais quelque secret à m'apprendre, à moi ?

BLAISE.

Eh ! oui, morguenne ! j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je sis tout prêt à vous le dire, et drès que je vous vois, vous avez une certaine meine malicieuse qui me renfonce la parole. C'est que je sis timide, voyez-vous, et si pourtant avec les filles, il m'est avis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément : rassure-toi, va, va, parle.

BLAISE.

Oui, mais si ce secret-là vous est désagriable ? Il y a des secrets qui déplaisent queuquefois : votre tante m'a dit le sian, par exemple, il m'a fâché ; si le mian va vous faire de même ?

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret, à ma tante ?

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien, à toi ?

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous ; mais vous n'en saurais rian que vous ne le deviniais. Je sens bian ça, je n'aurai jamais l'impertinence de vous le dire.

COLETTE.

Ah ! tu feras fort bien de ne m'en point parler.

BLAISE.

Oh ! tatigué ! que je n'ai garde, vous en feriais de biaux coutes.

COLETTE.

Oh ! oui, je t'en réponds.

BLAISE.

Stanpendant, je crois que ça me fera tourner la cervelle.

COLETTE.

Celâ serait fâcheux.

BLAISE.

Oui, voirement ; et si vous aviais l'esprit de deviner ça, et la bonté d'en être bian-aise, je ne deviendrais peut-être pas fou. voyez-vous. Eh ! allons, allons, marguenne ! empêchez-moi de l'être.

COLETTE.

Eh bien ! va, nous verrons, laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet ?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je crève d'amour, et que c'est vous qui en êtes la cause ?

COLETTE.

Cela me paraît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh ! morgué ! je dis vrai, je joue de franc jeu ; et tenez, je ne bois point de vin queuque part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me viant point de pensée d'amour, que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'est itou pour vous, madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familièrement, à ce qu'il me semble.

BLAISE.

Parguenne! c'est que vous m'enhardissez; et quand je sis une fois enhardi, dame, acoutez, je ne sis plus honteux : il n'y a qu'à me mettre en train et à me laisser faire.

SCENE VI.

LE BAILLI, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLI.

Doucement, monsieur Blaise, doucement.

BLAISE.

Eh bian! tatigué! ne vela-t-il pas; je n'étions pas seuls; on nous acoutait; vous m'avait fait jaser pour me faire pièce

DE LORME.

Comme vous vous échauffez, monsieu le garde-moulin, prenez garde.

BLAISE

Oh dame! excusez, monsieu de Lorme, la hardiesse que j'ai la libarté de prendre; mais comme madame la meunière a en fantaisie que vous deveniais mon biau-frère, je me sis fourré dans la mienne qu'il vaudrait mieux que ce fût mon biau-père que vous devenissiais; ça dépendra de vous, voyez; il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh! palsangué! Je vous baise les mains? il y a de la difficulte des deux côtés, monsieur Blaise.

BLAISE.

Eh! oui, ça est vrai. Je ne veux pas l'un, vous ne velez peut-être pas l'autre, vous; et c'est ce qui fait que je sommes pas d'accord? mais madame Colette accommodera tout ça, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'a vouloir?

BLAISE.

Eh! parguenne! oui. N'est-il pas vrai, monsieur le bailli? Il y a comme ça queuquefois des parents bourrus, des brutaux, qui ne voulont pas bailler leurs filles en mariage, et les filles parfois s'y baillont d'alles-mêmes. Comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin; et de queuque part qu'alles viennent,

on ne laisse pas de les prendre ; et le biau-père maugré ly, mais ne laisse pas de l'être ; vous comprenez bian, madame Colette ?

DE LORME.

Comment ! biau-père maugré ly ! Oh ! parguenne ! j'y boutrons queuque empêchement, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement, monsieur de Lorme. Monsieur Blaise est un bon garçon, un honnête garçon ; et pourvu qu'il nous promette de ne point épouser la meunière...

BLAISE.

Eh ! parguenne ! il y a bon moyen de m'en empêcher ; qu'on me baille la nièce, il est bian sûr que je n'épouserai point la tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire : mais en attendant, promettez-nous...

BLAISE.

Si je vous le promettrai ? je sommes déjà trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'alle, et stanpendant je faisons la meine d'en vouloir biaucoup : et voyez comme je joue de malheur, monsieur le bailli, et je sis justement sti dont alle veut le plus.

LE BAILLI.

Je le sais bien.

BLAISE.

Alle voulait que je fissions aujourd'hui des accordailles, et comme je ne ne veux point d'épousailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là seriaint suparflues.

DE LORME.

Eh ! oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amusons tous trois du mieux que je pouvons avec des ménétriers parfois, de petites chansonnettes par ici, de petits régalements par ilà : quand je la trouvons trop bonne, je l'y faisons querelle ; je devenons bons quand alle fait la meine, et drès qu'alle se radoucit, je li charchons noise. Alle nous r'aime comme ça tour à tour, et tour à tour je faisons semblant de la r'aimer : mais ne voulons jamais rian conclure.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces semblants-là !

BLAISE.

A quoi bon, monsieur le bailli? morgué! les semblants ne sont que pour alle : mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment! du tout de bon?

BLAISE.

Oui, monsieur Giflot en aime l'une, monsieur de Lepeine est amoureux de l'autre, et c'est moi qui envars alle manigance tout ça pour eux, sans que leur mère s'en doute, à condition qu'à la pareille ils manigance ront pour moi envars Colette, sans que monsieur de Lorme s'en aperçoive. Oh! j'avons morgué bian pris nos mesures.

DE LORME.

Oh! oh! parguenne! vela qui est admirable, monsieur le bailli!

BLAISE.

Vous serez, morgué, les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je sis le boudeux aujourd'hui, moi, à cause qu'alle voulait des accordailles. Monsieur de Lepeine est le régaleux, et monsieur Giflot sera le jaloux. Dame, voyez-vous, je nous divartissons comme des petits rois. Les jeunes filles qui avont le mot, et qui savont que ça se fait pour l'amour d'elles, prenont leur part du divartissement. La meunière qui ne sait rian de rian, se divartit itou tout comme les autres, et par ainsi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disais bian, monsieur le bailli, ce sont, morgué, des noces parpétuelles.

BLAISE.

(On entend une symphonie.)

Oui, justement... Entendez-vous? Vclà monsieur de Lepeine qui va leur bailler un plat de son métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loisir de tout cela, monsieur de Lorme; il faut se conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là-bas, je pense. Eh! morguenne, que

ne venont-ils envars ici, la place est plus belle, et vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLI.

Oui dà, oui dà, j'aime à voir qu'on se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles et de garçons habillés tretous comme des meuniers et des meunières, et monsieur de Lepeine à leur tête, et tout ça, pour faire voir au monde qu'il ne méprise point le moulinage. Oh! ça est bian galant, voyez-vous.

LE BAILLI.

Assurément. Allez, ma filiole, allez vous joindre à ces jeunes filles, et tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon parrain, et ma tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh! palsanguenne! j'en réponds itou; et j'allons vous amener toute la bande joyeuse.

SCÈNE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Eh bian! monsieur le bailli, ne velà-t-il pas ce que je vous disais. Dame! voyez-vous, je devine itou aussi bian que Colette; oh! pour ce qui est de ça, je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon sens, bon esprit.

DE LORME.

La meunière bronchera, prenons-y garde, et si alle bronche une fois, ses filles et la mienne broncheront itou, peut-être. Car les filles et les femmes, c'est comme les moutons, voyez-vous, drès que l'une a sauté le fossé, crac, velà les autres après; et la meunière est une sauteuse, je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la chose avec attention, pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE LORME.

C'est bian dit.

LE BAILLI.

Observer la mère et les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou, monsieur le bailli, c'est une dessalée.

LE BAILLI.

Laissez-moi faire, et ne dites rien à votre belle-sœur, surtout.

DE LORME.

Que je ni li dise rian? j'aurais pourtant bian envie de li laver la tête

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien; il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contrecarrer.

DE LORME.

Vous avez raison, je ne sonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amène; prenons notre part de leur joie, feignons tout deux d'être fort contents de toutes ces petites parties de plaisir.

DE LORME.

Oh! tatigué! ne vous boutez pas en peine. Que je vas faire semblant de me divartir!

PREMIER INTERMÈDE.

Plusieurs habitants du village vêtus en meuniers et en meunières, et conduits par monsieur de Lépine, viennent en dansant prendre sur le théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le divertissement que l'on donne à la meuniere.

M. TOUVENELLE, vêtu en meunier.

Pour adoucir le long veuvage
De la meunière de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce village;
Et chacun y fait de son mieux,
Pour adoucir le long veuvage
De la meunière de ces lieux.

ENTRÉE.

MADEMOISELLE HORTENSE, meunière.

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE, meunier.

En voyageant avec l'amour,
Telle aura fait cent fois naufrage
Qui s'y rembarque au premier jour,
Tant agréable est ce voyage!
Celui d'hymen est moins charmant,
Et la veuve prudente et sage
Ne s'expose que rarement
Aux périls d'un second orage.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE, meunier.

Ici l'amour et sa mère
Vont d'un air badin,
De la beauté la plus fière

Enflammer le sein.
Le joli, belle meunière,
Le joli moulin!

MADEMOISELLE HORTENSE, meunière.

Le dieu de la bonne chère
Fait à tous festin;
Chacun s'ivre à sa manière,
D'amour ou de vin.
Le joli, etc.

M. TOUVENELLE, meunier.

Tout le long de la rivière
Chacun par la main
Mène en chantant sa bergère,
Exempt de chagrin.
Le joli, etc.

MADEMOISELLE MIMY, meunière.

Là, d'une danse légère,
En blanc escarpin,
Thibaut, avec sa commère,
Foule le sainfoin.
Le joli, etc.

M. TOUVENELLE.

Richesse et grandeur pour plaire
Sont un sûr moyen;
Mais mon cœur charmé préfère
A tout autre bien
Ton joli, etc.

Je vivrai dans ma chaumière
Content du destin,
Si j'en puis pour grâce entière
Obtenir enfin
Ton joli, etc.

Tous les acteurs et les actrices du divertissement sortent du théâtre en dansant, comme ils y sont entrés.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLI, DE LORME, LA MEUNIÈRE.

DE LORME.

Parguenne! la belle-sœur n'a pas tort, monsieur le bailli; velà une bonne petite vie, toujours chanter, danser, boire et manger. Gagne-t-on biaucoup à ce métier-là?

LA MEUNIÈRE.

On y gagne du bon temps, biau-frère; n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie?

DE LORME.

Hom, masque!

LE BAILLI.

Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! rian, rian, je sis prudent; vous me l'avez encharge, et je m'en vais m'en aller de peur de faire queuque sottise. Sans adieu, monsieur le bailli. Nous nous revarrons, madame la meunière.

SCÈNE II.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

LA MEUNIÈRE.

A qui en a cet animal-là, monsieur le bailli, et que veut-il donc dire?

LE BAILLI.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjouisse.

LA MEUNIÈRE.

L'impartinent! De quoi se mêle-t-il? Sont-ce là ses affaires? Je veux me réjouir, moi; je veux passer le temps, je n'ai rian de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement; votre manière de veuvage a

son mérite; et si j'étais à votre place, je ne me presserais point de me remarier.

LA MEUNIÈRE.

Oh! voirement, monsieur le bailli, ça est bian aisé à dire; mais tous ces plaisirs-là, ce n'est que du vent, voyez-vous; et un mari, c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai, vous avez raison; et puisque vous avez pris votre parti, que votre choix est fait...

LA MEUNIÈRE.

Hom! ça n'est pas si détarminé que tantôt, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Comment donc?

LA MEUNIÈRE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est que monsieu de Lépeine vaudra mieux que Blaise.

LE BAILLI.

Et peut-être demain monsieur Giflot vous plaira-t-il mieux que monsieur de Lépine.

LA MEUNIÈRE.

Dame, acoutez ça se pourrait bian. C'est mon himeur, voyez-vous; je sis un peu changeuse.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; et du vivant du defunt, vous étiez tout de même.

LA MEUNIÈRE.

Ce sont des inquiétudes qu'on a dans l'esprit, des incertitudes; on ne saurait se résoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes-là, mes avis vous seraient inutiles; quand vous aurez pris votre résolution, je ne manquerai pas de vous conseiller de la suivre. Je vous donne le bonjour, madame la meunière.

LA MEUNIÈRE.

Je vous baise bian les mains, monsieu le bailli.

SCÈNE III.

LA MEUNIÈRE.

Je gouvarne cet homme-là comme je veux; et quequ'e mari

que je prenne, il le tiandra en bride. Allons, velà qui est fini, ce sera monsieur de Lépeine : il s'est habillé en meunier pour me faire plaisir, c'tilà ; il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le velà qui reviant, c'est moi qu'il charche ; ce garçon-là ne saurait vivre sans moi.

SCÈNE IV.

LA MEUNIÈRE, LÉPINE.

LÉPINE, à part.

La désagréable situation que celle où je me trouve !

LA MEUNIÈRE.

Il se plaint de moi. Ces amoureux-là se plaignont toujours.

LÉPINE, à part.

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, et de ressentir tant d'amour !

LA MEUNIÈRE.

Mais, voirement, il ne sait ce qu'il dit ; an ne le contraint point.

LÉPINE, à part.

Il faut pourtant savoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante personne, et m'en assurer la possession.

LA MEUNIÈRE.

Je l'y fais pardre l'esprit. Allez, allez, monsieu de Lépeine, ne vous chagraignez point, vous me posséderez.

LÉPINE, à part.

La fâcheuse rencontre !

LA MEUNIÈRE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point : Giflot est un sot, Blaise un nigaud ; c'est vous qui aurais la préférence.

LÉPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourrait égaler, s'il n'était point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIÈRE.

Queux réflexions, monsieu de Lépeine ? qu'est-ce que çà, des réflexions ?

LÉPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIÈRE.

Velà une vilaine drogue ; ne vous sarvez point de ça.

LÉPINE.

On n'en est pas le maître. En vous épousant, par exemple, je me trouverais le plus heureux de tous les hommes, si vous n'étiez pas la mère de deux jeunes filles.

LA MEUNIÈRE.

Comment! qu'est-ce que ça fait, monsieu de Lépeine? Eh bian oui! je ne les renie pas, je sis leur mère, on ne vous trompe point; je me baille pour veuve, tredame.

LÉPINE.

Un beau-père se trouvera chargé du soin de leur conduite; elles sont aimables, elles seront aimées; c'est une chose embarrassante.

LA MEUNIÈRE.

Ce sera mon affaire, le biau-père n'aura que voir à ça; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIÈRE.

Ah! les pourvoir! Oh! dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bian, je sis jeune, j'en prétends jouir, et je ne veux pas que des affamés de gendres me fassent rendre compte.

LÉPINE.

Quoi! si quelqu'un songeait à l'une d'elles...

LA MEUNIÈRE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noyerais celle qui acouterait ce queuqu'un-là, et le queuqu'un n'aurait pas biau jeu, je vous en réponds. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LÉPINE.

Votre famille m'est trop chère, je ne pourrais me dispenser de m'en embarrasser. Ce sont ces réflexions qui m'assassinent; j'ai fait les miennes; faites les vôtres; tout mon bonheur dépend de vous.

SCÈNE V.

LA MEUNIÈRE.

Oh bian! je ne le ferai pas, monsieu de Lépeine; je le disais bian tantôt à monsieu le bailli : c'est un obstiné qui a de la protection, et qui me ferait enrager. Il marierait mes filles en dépit que

j'en eusse; je me moque de ça, velà qui est tarminé. Monsieu Giflot me conviendra mieux; je m'en vais le prendre.

SCÈNE VI.

LA MEUNIÈRE, DE LORME.

DE LORME.

Oui, c'est bian fait; velà qui est commode; il n'y a qu'à choisir, vous êtes à même. Pargué! madame la meunière, vous êtes une grande bête avec votre esprit, de ne vous apercevoir pas qu'on se gobarge de vous!

LA MEUNIÈRE.

Comment, on se gobarge de moi! Que voulez-vous donc dire, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Tatigué, si monsieu le bailli ne m'avait pas défendu de parler; mais je voulons vous faire tomber dans le panniau : car sans ça, morguenne...

LA MEUNIÈRE.

Eh bian! sans ça?

DE LORME.

Sans ça, je vous dirais franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIÈRE.

Monsieu de Lorme...

DE LORME.

Une sotte, une cruche, une impartinente.

LA MEUNIÈRE.

Mais, monsieu de Lorme...

DE LORME.

Une masque. Avec votre remariage! que c'est vos filles qu'il faut marier; ou bian qu'alles se marieront toutes seules. Je vous en avartis.

LA MEUNIÈRE.

Elles se marieront toutes seules! Eh! à qui, s'il vous plait?

DE LORME.

Parguienne! à qui? on manque bian de ça.

LA MEUNIÈRE.

Mais encore.

DE LORME.

Oh, tatigué! j'ai promis de ne rian dire : vous en serais la

dupe; ça sera biau à votre âge de vous laisser attraper par de jeunes nigauds qui se moquont de vous.

LA MEUNIÈRE.

Qui se moquont de moi? Je voudrais bian savoir qui sont ces impartinents-là, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Hé! oui, tatigué! c'est là le hic. Oh! pour ce qui est de ça, c'est un sot animal qu'une femme!

LA MEUNIÈRE.

Il me ferait pardre l'esprit. A qui en avez-vous donc? qu'est-ce que ça signifie?

DE LORME.

Et rian, rian. Drès que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, alles baillont là dedans si sottement...

LA MEUNIÈRE.

Ouais?

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne caressont la poule que pour attrapper les poussins : c'est morgué bian fait, au bout du compte.

LA MEUNIÈRE.

Mais que veut dire tout ça? qu'est-ce que c'est que la poule, les poussins, les fins renards?

DE LORME.

Queul esprit bouché! la poule, c'est vous; les poussins, prenez que c'est vos filles; et monsieu de Lépeine et monsieu Giflot sont les renards qui amadouont la poule; mais c'est les poussins qu'ils voulont prendre.

LA MEUNIÈRE.

Allez, vous ne savez ce que vous dites, avec vos visions.

DE LORME.

Oui, c'est bian dit, ce sont des visions : comme ça ne vous plait pas, vous n'en croyez rian; si ça vous plaisait, vous le croiriais.

LA MEUNIÈRE.

Mais qui vous a dit ça, biau-frère?

DE LORME.

Votre garde-moulin, qui se gausse itou de vous. Il est amoureux de Colette; mais, morguenne! je ne veux non pu de li pour mon

gendre. que vous ne voulez des autres pour les vôtres; et si pourtant us se sont tous trois baillé le mot pour les devenir maugré nous.

LA MEUNIÈRE.

Oh! pour ce qui est de moi, je l'empêcherai bian; et quoique je ne croie rian de ça, je ne lairai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce sont vos affaires. Monsieur le bailli et moi, voyez-vous, je ne serions pas fâchés que vos filles fussiont pourvues, et c'est justement ce qui fait que je ne vous avertissons de rian.

LA MEUNIÈRE.

Fort bian!

DE LORME.

Je sommes convenus de ça par ensemble : si vous aviais queu que doute de la chose, vous feriais du bruit, du vacarme; il vaut mieux que vous n'en sachiais rian, ça se passera plus doucement.

LA MEUNIÈRE.

Ça se passera en cas que ça soit : sans adieu, biau-frère.

SCÈNE VII.

DE LORME.

La velà, morgue! tout ahurie, alle ne sait où alle en est; et si, je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en passant : oh, palsanguenne! sans monsieu le Baillli, je lui en aurais bian dit davantage. Ah! te velà, Colette? acoute, mon enfant, j'ai queuque chose à te dire.

SCÈNE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

Quoi, mon père?

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu devians grande; les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh! je n'empirerai point, moi, je vous en réponds.

DE LORME.

Ces divartissements du moulin, ces ménétriers, ces danses,

ces petites chansonnettes, tout ce train-là, vois-tu, ne mène à rian de bon : on s'accoquine à ça. Ça divartit, ça amuse ; des jeunes garçons se mêlont là dedans, ils vous contont des fariboles ; an les acoute, et ça accoquine encore plus que tout le reste. Enfin, bref, tantia, velà qui est fini, je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon père.

DE LORME.

Oui, ça est vrai ; j'ai eu tort, et je veux avoir raison. Quand je t'y envoyais, tu m'obéissais, en y allant. Je te défends d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas ; et c'est là le moyen de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais ma tante, mes cousines, que diront-elles ?

DE LORME.

Oh, parguenne ! alles diront ce qui leur plaira, mais tu feras ce que je veux, ou... suffit, je m'entends bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais...

COLETTE.

Il est arrivé dans le village je ne sais combien de bohémiens et de bohémiennes ; monsieur Giflot les doit amener tantôt au moulin ; ils diront la bonne aventure de tout le monde, vous serez cause que je ne saurai pas la mienne ; je meurs d'envie de la savoir.

DE LORME.

Eh fi ! morguenne ! est-ce qu'il faut s'affier à ce que disont ces gens-là ? Ce sont des ignorants. Tian, mon enfant, quand j'épousis ta mère, ils lui disirent qu'alle aurait des enfants, et ils me disirent, à moi, que je n'en aurais point, et si, j'étions le mari et la femme : queule apparence ? Ce sont des fripons qui ne faisont que mentir. Je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Eh ! je vous prie !

DE LORME.

Morgué ! ça n'est pas bian, Colette ; t'es désobéissante quand je te défends une chose.

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon père; je vous le demande en grâce.

DE LORME.

Eh bian! velà qui est fait, mais à condition d'une chose, au moins.

COLETTE.

Quelle condition, mon père?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-moulin, et que tu l'envoyeras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui, mon père? Hélas! le pauvre garçon! qu'est-ce qu'il vous a fait?

DE LORME.

Comment ce qu'il m'a fait? Il dit qu'il sera mon gendre maugré moi : ça ne saurait arriver que par ton moyen; et le moyen que ça n'arrive pas, c'est que vous n'ayez tant seulement pas de convarsation ensemble.

COLETTE.

Mais, mon père...

DE LORME.

Or pour c'ti-là il n'y a point de demain; je te le défends, morgué! drès aujourd'hui; je saurai bian ce qui en sera. Je te mets la bride sur le cou, je ne te contrains en rian : mais pour ce qui est d'en cas du garde-moulin, il vaudrait autant que tu te fusses noyée que de l'y parler. Je t'en avartis, baille-t'en de garde.

SCÈNE IX.

COLETTE.

Ouais! qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi mon père me fait-il cette défense-là? et pourquoi cette défense-là me fâche-t-elle?

SCÈNE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

Ma chère cousine, ne savez-vous point à qui en a ma mère.

COLETTE.

Comment, à qui elle en a?

LOUISON.

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde.

COLETTE.

Eh! depuis quand donc?

MAROTTE.

Depuis tout à l'heure. Je ne l'ai jamais vue si grondeuse; et si elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu sais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées?

LOUISON.

Comment, querellées! Il n'a tenu qu'à nous d'être battues; elle était en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi, cousine.

LOUISON.

Je soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Eh bien! que soupçonnez-vous? de quoi te doutes-tu?

MAROTTE.

C'est qu'en dansant tantôt ici, monsieur Giflot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur! Est-ce d'aujourd'hui qu'il te parle? Ce n'est pas cela, Marotte

MAROTTE.

Oui, mais en s'en allant il m'a baisé la main, et je l'ai laissé faire, par mégarde, en songeant à autre chose; et ma mère l'aura vu, peut-être.

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu, toi, dis, cousine?

LOUISON.

Eh mais! à peu près la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi...

LOUISON.

Oui, je crois. Monsieur de Lépine n'a cessé de me faire des mines, et je lui en faisais aussi, moi, pour le contrefaire; on s'accoutume à cela, c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, et ma tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui, mais c'est que ma jarretière s'est défaite; il a voulu me la rattacher, et moi, qui n'aime pas la dispute...

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser...

LOUISON.

Il faut que ma mère se soit aperçue de cela.

COLETTE.

Oui, cela se pourrait bien.

MAROTTE.

Enfin, cousine, que ce soit cela ou autre chose, elle nous défend à toutes deux, mais avec des menaces épouvantables, de parler jamais à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah! ah! voici qui est admirable : mon père vient de me défendre aussi de parler au garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise?

COLETTE.

Oui, vous dis-je; ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant; comment ferons-nous donc?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela, je ne songeais pas seulement que Blaise fût au monde; et à présent je pense toujours à lui, malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc! Je ne me souciais pas non plus de monsieur Giflot, et de l'heure qu'il est je m'aperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable; quand monsieur de Lépine me parlait, je n'avais quelquefois pas le mot à lui répondre; et maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de cela, et je vois bien que tu aimes monsieur Giflot, toi; et toi, que tu ne hais pas monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Eh! qui te fait croire cela, dis, cousine.

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela?

COLETTE.

Voyez! que cela est dificile à comprendre! Nous sommes toutes trois l'une comme l'autre, nous pensons toutes trois la même chose. Je sens bien, de mon côté, que c'est que j'aime Blaise, et je vois que, du vôtre, vous aimez monsieur de Lépine et monsieur Giflot.

LOUISON.

Quoi! tu aimes Blaise, ma cousine?

COLETTE.

Oui, mais je ne lui ai jamais dit, et je voudrais bien qu'il le sût.

MAROTTE.

Je lui dirai si tu veux, cousine, pourvu que tu dises pour moi la même chose à monsieur Giflot : on ne t'a pas défendu de parler à celui-là?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise? Il n'y a pas de mal à tout cela, dis, cousine?

LOUISON.

Non, vraiment, cela sera fort commode, au contraire; et voilà votre marché bientôt fait. Mais monsieur de Lépine, qui est-ce qui lui parlera? J'ai aussi quelque chose à lui dire; et je veux, aussi bien que ma sœur, que ce soit sans désobéir à ma mère.

COLETTE.

Eh bien! je m'en charge; ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah! que tu me feras de plaisir, cousine! Je n'aurais jamais eu la hardiesse de lui avouer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien su sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voilà d'heureuses défenses !

LOUISON.

Mais comment ferons-nous dans la suite ? car quand on s'aime c'est pour s'épouser, et ma mère ne me laissera jamais épouser monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi, monsieur Giflot.

COLETTE.

Oh ! dame, je ne les épouserai pas tous deux pour vous, cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise, à nous deux, voyez.

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Eh bien donc ! à quoi tout cela aboutira-t-il ? Il vaudrait autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Si fait, si fait, parlons toujours ; on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison : il y a des moyens pour tout ; nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses : nous ne manquerons pas d'expédients.

MAROTTE.

Oh ! j'en trouverai quelqu'un, moi, j'en suis sûre.

LOUISON.

Si j'en manque, ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur-le-champ, à moi, j'en réponds. Voici vos deux amants ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de meunier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des meunières. Allez-vous-en parler à

Blaise, et ne négligez pas mon affaire, j'aurai soin des vôtres.

SCÈNE XI.

GIFLOT, MAROTTE, LÉPINE, LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez, charmantes personnes, deux amants outrés de désespoir, s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, monsieur Giflot; ma mère m'a défendu de vous écouter, et de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi! vous pouvez...

MAROTTE.

Oh! ne me suivez pas, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LÉPINE, à Louison.

Avez-vous pour moi le même ordre, et l'exécuterez-vous avec autant de régularité?

LOUISON.

Oh! pour cela oui; ma mère m'a aussi défendu de parler, je suis devenue muette.

LÉPINE.

Mais, de grâce, au moins...

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point; mais demeurez ici, au moins; Collette a quelque chose à vous dire.

SCÈNE XII.

LÉPINE, GIFLOT, COLETTE.

LÉPINE.

Monsieur Giflot?

GIFLOT.

Monsieur de Lépine?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéissantes!

LÉPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela : expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LÉPINE.

C'est pour nous approcher d'elles, et vous ne l'ignorez pas, pour avoir occasion de les voir et de leur parler, que nous nous imposons l'ennuyeuse contrainte de paraître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela est tout à fait gênant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel! Vous avez raison.

LÉPINE.

Elles se plaisent à nous désespérer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai là! Quoi! aucune d'elles n'a jamais flatté votre amour d'une parole favorable?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent?

LÉPINE.

Non.

COLETTE.

Oh! pour cela, voilà des filles bien dissimulées, et des amoureux bien peu pénétrants.

GIFLOT.

Comment?

LÉPINE.

Que dites-vous?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler; et comme je suis bonne, moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Hé! que nous dites-vous encore?

LÉPINE.

Expliquez, charmante Colette...

COLETTE.

Oh! monsieu de Lépine, expliquez vous-même : si vous avez tous deux l'esprit si bouché, vous n'êtes pas si amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment?

COLETTE.

Non vraiment, je ne vous dis pas cela. Comme vous saisissez les choses! Fi donc! Oh! non, non, elles ne vous aiment pas, mais elles vous estiment infiniment; et elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LÉPINE.

Adorable Colette!

GIFLOT.

Il faut que ma reconnaissance...

COLETTE.

Oh! doucement, doucement, point de ces compliments-là; ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LÉPINE.

Hé! ne savez-vous point sur quoi votre tante leur a défendu...

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose; mais, pour empêcher qu'elle continue de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer encore plus que de coutume : ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement; ne leur faites point de mines, et me laissez faire : j'ai dans l'esprit que tout ira bien, et que nous en aurons bonne issue.

SCÈNE XIII.

GIFLOT, LÉPINE.

GIFLOT.

Voilà une adroite petite cousine, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je n'ai pas mauvaise opinion de nos affaires, puisqu'elle est dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix ! taisons-nous ; voici le père de Colette.

SCÈNE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

Ah ! palsangué, bon ! Voici de nos gaillards, je vas les faire jaser ; je veux savoir un peu ce qu'ils avont dans l'âme. Sarviteur, monsieu Giflot ; votre valet, monsieu de Lepeine.

GIFLOT.

Je vous donne le bonjour, monsieur de Lorme.

LÉPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Eh bian ! qu'est-ce, messieurs ? comment gouvarnez-vous la joie ? Cette petite drôlerie de tantôt était assez drôle ; oui, ça était bian troussé.

LÉPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti ?

DE LORME.

Comment, divarti ? il n'y a pargué rian de plus divartissant que tout ça. Allez, morguenne ! c'est à faire à vous. Que vous entendez bian ça ! Comme vous endormez la Meunière !

GIFLOT.

Comment, comment donc, monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Oh ! ce que j'en dis n'est pas que j'en parle ; et monsieu le Bailli et moi, je serons ravis que vous l'attrapiais.

LÉPINE.

Que nous l'attrapions ?

DE LORME.

Alle le mérite bian, voyez-vous; et si c'est une masque, une folle, de vouloir que n'an la cajole, et de ne voir pas que n'an cajole ses filles.

GIFLOT.

On les cajole! Hé! qui, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Hé, pargué! vous-mêmes; et vous faites bian, dà; il n'y a pas de mal à ça; les filles valont toujours mieux à cajoler que non pas les mères.

LÉPINE.

Il est vrai; mais...

DE LORME.

Ça est naturel; et je serais itou un fou, moi, si je prétendais que n'an m'en contit plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou, monsieu Giflot, et monsieu de Lepeine itou, et mes nièces itou ne sont pas des sottes; il n'y a que la Meunière qui est une bête.

LÉPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle!

DE LORME.

C'est que je n'aime, morgué! pas que des veuves songiaint à se remarier quand alles avont des filles à pourvoir; ça est impartinent, voyez-vous.

GIFLOT.

Vous avez raison; mais parlez-vous de bonne foi, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je parle de bonne foi! Je sis tout de bonne foi, moi. Hé, pargué! demandez-ly à alle-même; je vians de ly faire la houte, et ly ai, morgué, dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le panniau, que vous vous moquiais d'elle, et que c'était ses filles à qui vous en vouliais; mais tout ça sans l'avartir de rian, voyez-vous; car monsieu le Bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le sache.

LÉPINE.

Hé ! voilà justement, monsieur Giflot, pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliant ?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh ! bian, bian, je sis leur oncle, et je veux qu'alles vous parlioni, moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes geus, qui vous gobargez de ma belle-sœur, et qui êtes amoureux de mes nièces. Ces bonnes magnières-là m'avont gagné l'âme ; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desseins ?

DE LORME.

Oh, morgué ! je vous le promets, et monsieu le Bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monsieur le Bailli ?

DE LORME.

Il prétend, morgué ! que vous les épousiais tout à fait, et il tournera ça d'une certaine magnière... Enfin, je viens de le quitter ; c'est un bian honnête homme.

LÉPINE.

Mais ne savez-vous point à peu près quelles mesures...

DE LORME.

Paix ! chut ! Il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous surprendre en conversation avec ces jeunes filles queuque part là aux environs, quand vous ne songerais à rien ; et pis monsieu le Bailli, qui sait la justice, dit qu'il faudra que vous les épousiais, ou que vous soyais pendus ; et velà pourquoi il est bon qu'alles vous parliant, voyez-vous.

GIFLOT.

La justice ne se mêlera point de cette affaire, et il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non ?

LÉPINE.

Non, je vous assure.

DE LORME.

Tatigué! que j'ai d'esprit! Je l'ai dit comme ça à monsieu le Bailli, et il dit comme ça que, pour ce qui est en cas de ça, il sera le tant mieux; que moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parents et d'amis; et comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux; l'un vaut bian l'autre; et pour les parents, alles n'avont d'autre parenté que moi; je sis toute la famille : ça sera bientôt bâti, comme vous voyez. Oh! ce monsieu le Bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du Bailli pour parvenir à ce bonheur.

DE LORME.

Motus, au moins. Le velà, je pense; ne lui témoignez rian; il m'a, morgué! bian recommandé de ne vous en rian dire.

SCÈNE XV.

LE BAILLI, DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

LE BAILLI.

Ah! ah! messieurs, tous deux ensemble? Voilà des rivaux en bonne intelligence! Et le prétendu beau-frère, pour qui se déclare-t-il? Il faut faire la cour au beau-frère.

DE LORME.

Tatigué! queu malin! comme il les cajole!

LÉPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, monsieur, et nous savons que madame la Meunière défère beaucoup à vos sentiments.

LE BAILLI.

Si elle prenait de mes conseils, tout le monde serait content, et elle aussi peut-être; mais c'est le choix qui l'embarrasse, et vous la régalez si bien tour à tour! Comment! je viens de rencontrer une troupe de bohémiens et bohémiennes qui, par les ordres de monsieur Giflot, à ce qu'on m'a dit, doivent ici venir dire la bonne aventure à tout le village, et donner à leur manière une petite fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant, messieurs, et l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, monsieur...

LE BAILLI.

Voici madame la meunière qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me voulait parler. Allez, messieurs, faites avancer votre petite mascarade; je ne ferai rien contre les intérêts de l'un ni de l'autre.

LÉPINE.

Nous sommes persuadés de vos bontés, monsieur, et nous y mettons toute notre espérance.

DE LORME.

Morgué! je m'en vois itou avec eux, monsieur le Bailli; vous allez peut-être dire là queuque chose que vous me dirais encore de ne pas dire, et cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, monsieur de Lorme; allez, et avertissez votre fille et vos nièces de venir ici: la partie ne serait pas bonne sans elles.

SCÈNE XVI.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

LE BAILLI.

Je prends soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Çà, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIÈRE.

Ah! monsieu le Bailli, je sis dans de grandes parplexités; mon animal de biau-frère m'a dit des choses qui me mettont bian de mauvaise himeur.

LE BAILLI.

Le sot! Hé! que vous a-t-il dit encore?

LA MEUNIÈRE.

Que vous êtes un fripon, monsieu le Bailli; qu'on se moque de moi, que vous le savez bian, que vous en êtes bian aise, et que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux faisont l'amour: ça serait bian déplaisant, au moins.

LE BAILLI.

C'est un maroufle, qui ne sait ce qu'il dit; je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIÈRE.

Si ça était vrai, voyez-vous, je crois que j'étranglerais ces deux masques-là, et les amoureux itou, et ce serait bian fait : n'est-ce pas, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Cela serait un peu violent; mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à ces extrémités, et je vous donnerai des expédients pour découvrir la vérité de toutes choses.

LA MEUNIÈRE.

Et pour leur faire pièce à tous tant qu'ils sont, en cas que cette vérité-là me soit désagriable; car j'ai de tarribles soupçons dans la çarvelle.

LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement, et à y mettre ordre. Voici ces bohémiens que monsieur Giflot vous amène; ne marquez aucune défiance, entendez-vous? Nous nous tirerons ensemble à l'écart, et nous parlerons à fond de cette affaire.

LA MEUNIÈRE.

Oui, c'est bian dit; mais auparavant je veux me faire dire la bonne aventure : ça ouvre bian l'asprit; et, suivant ce qu'ils me diront, j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à faire.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

Monsieur Giflot amène une troupe de bohémiens et bohémiennes, qui se joignent à plusieurs paysans et paysannes du village, avec qui ils forment une espèce de fête, dont ils régalent la Meunière.

M. TOUVENELLE, *bohémien.*

Nous passons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment
Ne peut après, sans qu'il s'ennuie,
Vivre autrement.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE, *continuant.*

Nous cherchons la bonne fortune,
En la disant;

C'est notre soin le plus pressant,
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque amant.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

MADEMOISELLE HORTENSE, *bohémienne.*
Nous rappelons au souvenir
Tout ce qui peut faire bien aise,
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

ENTRÉE.

Nous promettons amant chéri
A jeune fille, en mariage;
A veuve lasse du veuvage,
Nouveau mari.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure, oh gai!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE HORTENSE.

Longue souffrance en aimant
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux amant
Plaît au premier compliment,
La bonne aventure, oh gai!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE MIMY.

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure;

Mais pour un amant chéri
Tromper tuteur ou mari,
La bonne aventure, oh gai!
La bonne aventure!

M. DE LAVOY, *meunier*.

Si l'Amour, d'un trait malin,
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque bon garde-moulin.
La bonne aventure, oh gai!
La bonne aventure!

Si l'Amour, d'un trait charmant,
Vous a fait blessure,
Prenez pour soulagement
Un gaillard fait comme Armand.
La bonne aventure, oh gai!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur de murmure:
Est-il plus grande douceur
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure, oh gai!
La bonne aventure?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE LORME.

Oh! velà, palsangué! des maximes qui ne valont rian pour de jeunes filles, et ces bohémiens-là sont des dénicheux de marles, sur ma parole. Velà ce que c'est, madame la Meunière, vous aimez la joie, le divartissement; vos filles s'élevont parmi tout ça; alles n'entendont par-ci par-là que des morales d'amour, et vous ne voulez pas qu'alles songiaint au mariage? Ça est morgué impartinent, ça est ridicule. Mais il m'est avis que la velà là-bas qui jase bian d'action avec monsieu le Bailli, notre belle-sœur la Meunière. C'est un rusé manœuvre que ce Bailli; et sans que la Meunière est une obstinée criature, il lui ferait faire tout ce qu'il voudrait.

SCÈNE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

Pargué! vous êtes bian malin, monsieu de Lorme!

DE LORME.

Eh! en quoi donc malin, monsieu Blaise?

BLAISE.

Morgué! vous défendez à Colette de me parler, alle ne me regarde pas tant seulement; et hors deux coups de pied et queuques soufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailler, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du dépis tantôt, voyez-vous.

DE LORME.

Eh! qui vous a dit que je li aie fait cette défense-là, monsieur Blaise?

BLAISE.

Eh! pargué! c'est alle-même, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Ah! ah! alle vous a donc parlé, à ce compte-là?

BLAISE.

Eh ! voirement oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parlerait plus, velà une belle avance. Eh ! morgué ! reparmettez-li qu'alle me parle, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oh ! tatigué ! que je m'en garderai bian !

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vous le promets.

DE LORME

Pargué ! je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en réponds.

DE LORME.

Vous vous contraindrais, qu'est-ce à dire ! Oh ! bian, bian, il vaut mieux que vous vous contraigniais en ne disant mot, et non pas en parlant.

BLAISE.

Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Monsieur Blaise?

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, et des meines parfois disont bian des choses.

DE LORME.

Les meines disont queuques choses? Je li défendrons itou ce parler-là.

BLAISE.

Mais, monsieur de Lorme...

DE LORME.

Mais, monsieur Blaise, il n'en sera morgué rian.

BLAISE.

Eh bian ! soit ! je la varrai tout au moins, alle me varra, vous n'empêcherais pas que je nous regardions, peut-être?

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas?

BLAISE.

Non, voirement; et comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres...

DE LORME.

Si fait, morgué ! je l'empêcherai, et j'enfermerai plutôt Colette que non pas de souffrir que n'an li lise dans l'œil. Oh ! je varrons un peu comme vous vous y prenrais pour être mon gendre, maugré que j'en aie. Je vous baise bian les mains, monsieu Blaise. Ah ! ah ! ah !

SCÈNE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE, à part.

Pargué ! bon ! le velà justement de l'himeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la parsécutera, et ça la hâtera de m'aimer ; c'est ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'alle ne me hait pas, et je voudrais bian par queuque moyen que cette doutance-là devenit une çartitude.

LOUISON.

Bonjour, monsieur Blaise.

BLAISE.

Je vous baise bian les mains, mademoiselle Louison.

MAROTTE.

Votre servante, monsieur Blaise.

BLAISE.

Votre valet, mademoiselle Marotte.

LOUISON.

Je croyais que ma cousine Colette était avec toi.

BLAISE.

Bon ! avec moi ? son père li a défendu qu'alle me parlit.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler ?

BLAISE.

Oui, voirement.

LOUISON.

Je vous le disais bien, ma sœur, qu'elle avait quelque chose.

MAROTTE.

Oui, justement, c'est de ça qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça, vous le croyez ?

MAROTTE.

Si je le crois? Oh! je suis assez dans sa confidence...

LOUISON.

Oh ça! ma sœur, vous tairez-vous? voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous savez? je n'ai jamais vu de fille si babillarde.

BLAISE.

Eh! laissez-la babiller, mademoiselle Louison; dites, dites, mademoiselle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma sœur a raison; Colette ne veut pas que tu le saches.

BLAISE.

Je ferai comme si je n'en savais rian, parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire semblant de n'en rien savoir, il est inutile qu'on te le dise.

BLAISE.

Eh bian! je ferai queu semblant on voudra : morgué! dites promptement, je sis sur des épeines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon! il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous; mais elle ne t'aurait jamais fait cette confidence-là, à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi? N'est-ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites ça?

LOUISON.

Non, nous te disons vrai; mais où cet amour-là vous mènera-t-il?

BLAISE.

Comment, où il nous mènera? Tatigué! qu'il nous mènera loin; alle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'épouses.

BLAISE.

Oh! palsangué! je l'épouserai sans li; je ne sis morgué pas si nigaud que je le parais; et partant que vous me disiais vrai, et que Colette avec queuque douzaine de filles du village et autant de jeunes garçons qui avons fait parti pour aller a un certain pèlerinage...

LOUISON.

Comment! quel pèlerinage?

BLAISE.

Ils appelont ça le pèlerinage d'amour : c'est, disont-ils, queuque part du côté de Paris; les filles y allont pour se marier avec les garçons, les garçons pour se marier avec les filles. Oh! c'est une belle imagination! Il y a tant de pèlerins, tant de pèlerines.

MAROTTE.

Mais vraiment, Blaise, ce sont des enlèvements que ces pèlerinages-là.

BLAISE.

Fi donc, des enlèvements! ce ne sont que des voyages, et des voyages qui faisont morgué bian les parsonnes. Avant qu'on parte, les parents faisont toujours queuques difficultés; drès qu'on est de retour, ils convenont de tout à belles baise-mains pour éviter noise; et comme ça le pèlerinage ne manque point son effet, c'est une petite marveille.

LOUISON.

Si ce pèlerinage-là pouvait faire changer d'humeur à ma mère, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier?

BLAISE.

Acoutez, il ne serait pas mal de la convartir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrais pas à voyager, moi; et si Colette se faisait pèlerine...

BLAISE.

Pargué! pourquoi non? La voici, je vais lui proposer s'il est vrai qu'alle m'aime...

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas, à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oui, je vous en réponds, laissez-nous faire.

BLAISE.

Oh! bian! faites donc! je m'en vais m'aboucher avec queuques pèlerins, et préparer tous les affutiaux et les brimborions du pèlerinage.

SCÈNE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

Comment donc! Blaise s'en va dès qu'il me voit? Ce n'est pas qu'il boude, dites, cousines?

MAROTTE.

Lui, bouder? au contraire, il est de la meilleure humeur du monde, et c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler, à cause de ton père qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui désobéir dans des bagatelles comme cela, dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque bonne occasion qui mène à quelque chose.

COLETTE.

Oui, cela est vrai. A-t-il été bien aise, cousines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en est tout transporté. Monsieur de Lépine était-il de même, quand il a su...

COLETTE.

Je n'ai jamais vu personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi! monsieur Giflot ne l'était pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage? Non, cela ne se peut pas; mais c'était tout de même. Allez, je vous réponds d'eux; répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde ! Mais que nous servira-t-il de les aimer, et d'en être aimées ?

COLETTE.

Dame, je ne sais.

MAROTTE.

Tu disais tantôt que nous ne manquerions pas d'expédients.

COLETTE.

Oui, mais j'ai l'esprit bouché, je ne sais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mère et mon oncle ne consentiront jamais a ces mariages.

COLETTE.

Oh ! je ne crois pas ; il faudrait de fortes raisons pour les y resoudre.

LOUISON.

Si le pèlerinage de Blaise pouvait produire ces fortes raisons-là, ma sœur ?

MAROTTE.

Oui, les pèlerinages sont bons à bien des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce pèlerinage de Blaise ?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne sais combien de filles et de garçons du village.

COLETTE.

Comment ! Blaise s'en va ! il me quitte, ma cousine ?

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point ; au contraire, il dit que le pelerinage en vaudrait beaucoup mieux, si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi ! m'en aller avec un homme !

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil !

MAROTTE.

Comment ! le beau conseil ? Je lui ai répondu que tu le suivrais, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule; et vous me feriez passer...

LOUISON.

Ne te fâche point, cousine; il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel esprit! donner comme ça des paroles, m'engager malgre moi dans des démarches... Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui, peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là, pour vous en moquer. Je suis dans une colère... Oh! je vous le revaudrai, vous me le payerez, et je m'en vengerai.

LOUISON.

Eh bien! là, venge-toi, et ne fais point tant de bruit; tu n'as qu'à en dire autant à monsieur de Lépine, cela est bien difficile.

MAROTTE.

A monsieur de Lépine? et à monsieur Giflot aussi.

COLETTE.

Fort bien! vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerais, je le vois bien.

MAROTTE.

Oh! pour cela oui, j'ai plus de cœur que toi; et si l'on se mêlait pour moi de quelque affaire, on n'en aurait pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, et on a le désagrément, voyez?

COLETTE.

Mais, vraiment, vous n'y songez pas. Aller en pèlerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout : je le croyais d'abord; mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

COLETTE.

Oui, un voyage avec des garçons.

LOUISON.

Eh! non! les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Eh ! vraiment oui, il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voilà un sot voyage, vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un sot voyage ? presque tout le village le fait : est-ce que tout le village voudrait faire une sottise ?

LOUISON.

C'est en tout bien et en tout honneur, à bonne intention, ce qu'on en fait ; et ne serons-nous pas bien aises, au retour, qu'il n'y ait plus de difficultés à nos mariages ?

COLETTE.

Oui, ça serait bien, si ça était comme ça ; mais...

LOUISON.

Blaise dit que ça n'a jamais manqué : laisse-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en, et me laissez ici ; je veux lui parler avant que de me résoudre.

LOUISON.

Ne va pas lui rien dire du pèlerinage, au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, et allez m'attendre au bord de l'eau, sous la grande saussaie.

SCÈNE V.

DE LORME, COLETTE.

DE LORME.

Ah ! ah ! les cousines s'enfuyont ; je crois, Dieu me pardonne, qu'alles avont peur de moi ; c'est que je sais de leurs petites fredaines, voyez-vous. Mais stanpandant je ne leu veux point de mal, et la belle-sœur est une bonne femme, qui mérite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon père ?

DE LORME.

Eh! rian, rian : c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seraient bien aises d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison ; mais leur mère est une goulue qui veut tout pour elle.

COLETTE.

Oh ! elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bourrue, une capricieuse, qui ne veut tant seulement pas que ces pauvres filles jasiant un tantinet avec leus amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas ?

DE LORME.

Eh fi ! morgué ! c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon père, je n'ai pas parlé à Blaise depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'est pas de même; j'ai raison, moi, vois-tu, et ce que j'en fais n'est pas que je veuille épouser Blaise : mais ta tante alle est amoureuse des amoureux qu'avont ses filles, et c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh ! vraiment, vraiment, ces gourmanderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment ?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un pèlerinage, pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un pèlerinage ? alles faisont fort bian.

COLETTE.

Oui ; mais vous ne savez pas qu'elles ne sont pas toutes seules, et qu'il y a des pèlerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon ; tant mieux, c'est bian avisé de prendre compagnie ; alles ne s'ennuieront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh ! vraiment non, c'est monsieur Giflot et monsieur de Lépine qui font aussi ce pèlerinage-là.

DE LORME.

Tatigué ! que ça va bian ! velà ce que je demandions.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font bien ?

DE LORME.

Comment, bian ? alles faisont à marveille, et je n'en vourais pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe. Je leur voulais conseiller, moi, de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t'en bian voirement ; il faut les encourager à ça au contraire.

COLETTE.

Oh ! ce n'est pas le courage qui leur manque ; et elles disent que, quand elles reviendront, il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE LORME.

Oh ! pour ce qui est de ça, non ; monsieu le Bailli et moi, je les ferons faire : ces mariages-là se faisont d'eux-mêmes, il y a des règles pour ça ; ça va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon père ?

DE LORME.

Oui, palsangué ! je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir !

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante : c'est ce qui m'en plait le plus. Alle m'en veut itou ; mais morgué je m'en gausse.

COLETTE.

Elle vous en veut aussi. Je vais porter vos conseils à mes cousines ; (bas) et demander pour moi ceux de ma tante.

SCÈNE VI.

DE LORME.

Avec tout ça, voyez ce que c'est que de bailler aux filles bon

exemple comme j'en baille à Colette, moi. Je ne sis point libartin, je la tiens de court, je vous la sarmone ; aussi ça est-il d'une douceur, d'une simplicité ; ça ne me fera point de frasque. Mais la Meunière... Oh ! palsangué ! monsieu le Bailli, j'avons le bon bout de notre côté, ne vous boutez pas en peine.

SCÈNE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

Quoi ! qu'est-ce ? qu'est-il arrivé depuis peu ?

DE LORME.

Les mariages que je souhaitons sont morgué faits, presque autant vaut...

LE BAILLI.

De quelle manière ?

DE LORME.

Oh ! palsanguenne ! parsonne ne pourra dire non ; pas même la Meunière...

LE BAILLI.

Ce ne sera peut-être pas la plus rétive. Eh bien ?

DE LORME.

Monsieu de Lepeine et monsieu Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLI.

Comment ?

DE LORME.

Ils emmenont les nièces en pèlerinage.

LE BAILLI.

En pèlerinage ! qui vous a dit cela ?

DE LORME.

Pargué ! Colette alle-même, à qui j'ai recommandé qu'alle les faisit partir tout au plus vite. C'est bian fait, n'est-ce pas ?

LE BAILLI.

Il n'y a pas grand danger qu'elles partent ; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh ! je les rattraperons facilement : et puis autant de marié ou de pendu, n'est-ce pas ? Velà morgué bian pourvoir des filles.

LE BAILLI.

Je me suis avisé fort à propos de répandre quelques espions

dans le village, qui me rendront compte de tout ce qui se passera.

DE LORME.

Oh ! palsangué ! je m'en fierai mieux à moi qu'à parsonne, et je m'en vois les espionner moi-même ; oh ! je vous en vianrai biantôt dire des nouvelles.

SCÈNE VIII.

LE BAILLI.

Qu'il y a d'union dans certaines familles ! Voilà un beau-frère qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meunière, et l'autre est bien femme à lui rendre.

SCÈNE IX.

LA MEUNIÈRE, LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

Velà qui est tarminé, monsieu le Bailli ; j'ai pris mon parti, je ne compte plus sur Blaise, c'est un parfide ; et au cas que monsieur de Lépine et monsieu Giflot me manquiont itou...

LE BAILLI.

Je ne vous conseille pas de faire de grand fond sur eux.

LA MEUNIÈRE.

Que le monde est malin ! Ce vilain Blaise que je croyais si nigaud, monsieu le Bailli...

LE BAILLI.

Eh bien ?

LA MEUNIÈRE.

Il a eu l'esprit d'enrôler Colette ; les voilà qui s'en allont ensemble en pèlerinage.

LE BAILLI.

Ils s'en vont ensemble ! En êtes-vous bien sûre ?

LA MEUNIÈRE.

Si j'en sis sûre ? C'est Colette elle-même qui me l'a dit. Elle m'est venue demander mon avis là-dessus ; et vous jugez bian que je li ai conseillé qu'alle s'en allît, et tout ça pour faire plaisir au biau-frère, car je nous aimons tant...

SCÈNE X.

DE LORME, LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

DE LORME.

Eh ! tatigué ! madame la Meunière, à quoi vous amusez-vous donc ? N'allez-vous pas dire adieu à vos filles ?

LA MEUNIÈRE.

Adieu à mes filles ? Allez, monsieu de Lorme, allez-vous-en prendre congé de la vôtre, et ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne sais morguenne pas à queu pèlerinage alles s'en allont ; mais alles sont drôlement équipées pour le voyage.

LA MEUNIÈRE.

Allez, vous êtes fou, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oui, je sis fou, et votre garde-moulin est bian honnête. C'est li qui les conduit par le chemin ; mais alles trouveront queuques autres pèlerins sur la route.

LA MEUNIÈRE.

Hom, l'esprit bouché ! Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit, c'est la vôtre ; il n'en emmène qu'une.

DE LORME.

La mienne ? Il est morgué bon là ! Oh ! je sais bian ce que j'en dis, j'en ai vu deux.

LA MEUNIÈRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient ; vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meunière ?

SCÈNE XI.

MATHURINE, LE BAILLI, LA MEUNIÈRE, DE LORME.

MATHURINE.

Ah ! voirement, monsieu, voici bian du tintamare.

LE BAILLI.

Comment, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a ?

MATHURINE.

Toutes les filles et les garçons se sont baillé le mot pour désar-

ter le village. Ils se sont habillés comme des mascarades, et ils disont comme ça qu'ils s'en allont en pèlerinage, pour à celle fin d'être mariés ensemble.

LE BAILLI.

Mais, vraiment, c'est une gageure, je pense.

MATHURINE.

Monsieu le Curé est survenu, qui dit qu'il les mariera bian tretous, qu'il ne faut point de pèlerinage pour ça, et qu'il ne prétend point qu'ils se marions autre part; mais eux ils voulont toujours partir. Venez-vous-en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué! monsieu le Bailli, c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Eh! voirement oui, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Colette qui emmène deux garçons pour elle toute seule : monsieu Giflot et monsieu de Lepeine.

DE LORME.

Monsieu Giflot et monsieu de Lepeine? queu conte!

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça; et velà, je crois, toute la bande qui viant vars ici; les plus pressés allont devant les autres. Eh bian! est-ce un conte? Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Eh! pargué non, c'est elle-même!

LE BAILLI.

Et les deux pèlerins qui la suivent de près.

LA MEUNIÈRE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire?

SCÈNE XII.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE, DE LORME, COLETTE, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

Eh! parle donc, eh! fille, comme te velà faite! Est-ce que t'es itou une voyageuse?

COLETTE.

Mon père...

DE LORME.

Eh bian! mon père? Tenez, monsieu le Bailli, alle me demande

des conseils pour ses cousines, et la masque les prend pour elle. Queule trahison!

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là dedans. Mes cousines ont profité de vos conseils; et moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Eh! pourquoi donc ces deux messieux que tu dis qui sont amoureux d'elles?

COLETTE.

Eh! oui, justement, c'est pour elle que je les emmène, et elles emmènent Blaise pour moi; nous nous sommes partagés comme cela, pour éviter la médisance.

DE LORME.

Eh! oui: mais... Tatigué! que d'esprit, monsieu le Bailli! velà une jolie petite criature!

LE BAILLI.

Oui, vraiment. Que dites-vous à ça, madame la Meunière?

LA MEUNIÈRE.

Que voulez-vous que je vous dise? je sis tout ébaubie.

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en voulait.

LA MEUNIÈRE.

Eh! voirement oui, je le vois bian, je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est, en cas que ces messieurs veuillent les épouser sans dot, de consentir à ces mariages tout au plus vite.

LÉPINE.

Oh! de tout mon cœur; je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus; c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIÈRE.

A ces conditions-là je le veux bian itou; j'en serai défaite.

COLETTE.

Si mon père voulait aussi, monsieur le Bailli, Blaise me prendrait de même.

DE LORME.

Je ne débourserai rian pour ça? Eh bian! velà qui est fait. Je

veux tout ce qu'alle veut; alle est trop gentille. Vous resterais donc veuve à votre corps défendant, madame la Meunière ?

LA MEUNIÈRE.

Moi ! rester veuve !

LE BAILLI.

Il faudra prendre le concierge; c'est le portrait du défunt.

LA MEUNIÈRE.

Prendre stilà ? je crèverais plutôt; il y a trop de ressemblance.

LE BAILLI.

Eh bien ! je ne lui ressemble point, moi. Vous, vous êtes riche et sans famille. Voulez-vous me prendre?

LA MEUNIÈRE.

Vous prendre, vous ? Vous feriais-vous meunier, monsieu le bailli ?

LE BAILLI.

Pour me faire meunier, non : mais je vous ferai baillive.

LA MEUNIÈRE.

Eh bian ! baillive, soit, vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué ! que ça me plait. Velà tout le monde pourvu. N'y a-t-il point queuque fille ici, biau et bian tourné comme je sis, qui me voulit faire itou queuque chose?

LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Allons, que les pèlerins et pèlerines viennent se réjouir de nos mariages. Il faut qu'ils soyont tretous de nos noces : et morgué vivent les pèlerinages ! sans stici je ne serions pas si bian d'accord que je le sommes.

TROISIÈME INTERMÈDE.

Les garçons et les filles du village, vêtus en pèlerins et en pèlerines, se disposent à faire voyage au temple de l'Amour.

M. TOUVENELLE, *pèlerin.*

Au temple du fils de Vénus
Chacun fait son pèlerinage;
La cour, la ville, et le village,
Y sont également reçus.
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toujours les mieux venus.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

L'Amour, ce petit dieu malin,
Met tout en usage pour plaire;
Il a régalé la Meûnière,
Pour s'asservir tout le moulin.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je fonde d'abord la cuisine;
Et, pour attraper ma voisine,
Je fais grand'chère à mon voisin.

ENTRÉE.

MADEMOISELLE HORTENSE, *pèlerine.*

Venez dans l'île de Cythère
En pèlerinage avec nous;
Jeune fille n'en revient guère
Ou sans amant, ou sans époux;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusements les plus doux.

M. TOUVENELLE.

Pour s'engager dans ce voyage,
Il ne faut point tant de façon;
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour et mon bourdon;

Et, pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette, ou Louison.

MADEMOISELLE HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu ni denier;
Jeune et gentille pèlerine
Porte toujours de quoi payer :
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le sommelier.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Nos pèlerins ont bonne mine :
Que de gentilles pèlerines!
Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

MADEMOISELLE MIMY, *pèlerine.*

Mais, à ce que dit Mathurine,
Que de gentilles pèlerines!
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous sa loi!

MADEMOISELLE HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine:
Que de gentilles pèlerines!
Il ne faut esprit ni doctrine
Pour apprendre à faire un bon choix :
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

M. TOUVENELLE.

Il ne faut esprit ni doctrine :
Que de gentilles pèlerines!
Et souvent telle est la plus fine,
Qui s'y trompe le plus de fois.

Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE MIMY.

Et souvent telle est la plus fine :
Que de gentilles pèlerines !
Si mon premier choix me chagrine,
Quitte à troquer au bout du mois.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles pèlerines !
J'imiterai notre voisine ;
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois !

FIN DES TROIS COUSINES.

LE GALANT JARDINIER,

COMÉDIE.

1704.

ACTEURS.

M. DUBUISSON.
MADAME DUBUISSON.
LUCILE, leur fille.
M. CATON.
M. BAVARDIN.
M. ORGON.
LÉANDRE, fils de M. Orgon, et amant de Lucile.
LUCAS, jardinier.
MATHURINE, sa femme.
LA MONTAGNE, valet de Léandre.
MARTON, suivante de Lucile.
UNE BOHÉMIENNE.
UN GARÇON RÔTISSEUR.
TROUPE DE MASQUES.

La scène est dans la maison de campagne de M. Dubuisson.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON.

MADAME DUBUISSON.

Oh! pour cela, monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal votre temps pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme, je sais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, et il n'y a point de contre-temps pour s'en défaire.

MADAME DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a passé toute sa vie dans un couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours....

M. DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie : cela ne connait

point le monde, cela meurt d'envie de faire connaissance, et il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du couvent pour la marier; elle sera mariée, et tout au plus vite.

MADAME DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frère l'avocat, je m'étais résolu de la donner au fils de monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de collége, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là; nous étions en paroles pour cela, monsieur Orgon et moi: mais, outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait capitaine malgré son père; grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chère, et aimant les femmes.

MADAME DUBUISSON.

Le grand malheur! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes; et si ma famille y avait regardé de si près...

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de monsieur Orgon devait être rendu à Paris il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son père lui avait écrit d'y venir pour cela, et l'on n'en a ni vent ni nouvelle; cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, et cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise? si je me hâte de la marier à ce monsieur Caton qui ne me plaît guère, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairait encore moins, et que je veux me mettre hors d'état d'être persécuté par monsieur Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage; et je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

MADAME DUBUISSON.

Mais savez-vous bien que votre fille hait à la mort ce monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse?

M. DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort; c'est un vilain homme: mais il est fort

riche, et en chemin de le devenir davantage ; cela fera une bonne maison : c'est un homme qui ne dépenserait pas une pistole mal à propos.

MADAME DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin qui a vécu jusqu'ici d'une manière fort serrée, et qui, faute d'expérience, se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour la première guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais s'il était si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendrait de ces bagatelles-là ; nous sommes ici à notre maison de campagne.

M. DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas et la cohue, et pour faire la noce à moins de frais.

MADAME DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre monsieur Caton, que vous trouvez si économe, de régaler tous les jours tout le village ?

M. DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

MADAME DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifice ?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

MADAME DUBUISSON.

De donner des violons et de la musique dans les avenues de notre bois ? L'impertinent ! le sot ! A quoi cela est-il bon ?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je ; il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, et j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

MADAME DUBUISSON.

Bon ! bon ! quelque chose là-dessous ! que pourrait-ce être ?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte ; c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

MADAME DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il, cet animal-là ? Il y a déjà dix ou douze jours qu'il est ici à pot et à rôt dans la maison.

M. DUBUISSON.

C'est le neveu de votre jardinier, un sergent de milice qui vient voir son oncle, en allant à la garnison.

MADAME DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point de si longues visites quand elles se font à mes dépens. Hom! votre jardinier vous en fait bien passer, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON.

A moi?

MADAME DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrais bien savoir de quoi ce maroufle s'avise de prendre encore un garçon jardinier de surcroit, quand il y en a deux ici?

M. DUBUISSON.

Ce sont ses affaires.

MADAME DUBUISSON.

Ce sont les vôtres, et tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, monsieur Dubuisson, vous êtes trop bon, trop facile, et cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage, et le mouvement de ce vilain carrosse de voiture, dont je ne saurais me remettre, j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête...

M. DUBUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre sur votre lit, et ne vous inquiétez de rien; laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du jardinier, avec qui je suis bien aisè d'avoir quelque petite conférence.

MADAME DUBUISSON.

Je vous laisse, monsieur Dubuisson; mais si vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.

SCÈNE II.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

Eh bien! qu'as-tu appris? sais-tu quelque chose? as-tu quelque éclaircissement?

LA MONTAGNE.

Oh! vraiment oui, monsieur; vous avez soupçonné juste. Toutes ces fêtes-là, toute cette musique qui nous fait coucher si tard, et qui nous éveille si matin...

M. DUBUISSON.

Eh bien ?

LA MONTAGNE.

Eh bien, monsieur, c'est quelque joli homme amoureux de mademoiselle votre fille, qui fait toutes ces galanteries-là, assurément.

M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de monsieur Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment, de monsieur Caton, ce vilain monsieur qui est ici depuis quelques jours ? Est-ce que... Mais par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une chose... Oui, justement.. Mais cet animal-là aurait-il l'esprit... Oui-dà, oui-dà, quelque vilain qu'on soit, l'amour donne des manières quelquefois. Allez, monsieur, je me rappelle des choses : il faut que ce soit lui, sur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais sur quoi fonder tes conjectures ?

LA MONTAGNE.

Sur quoi ? Il est fort riche, monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh ! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement fat, à ce qu'il me paraît.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cela... C'est ce que...

LA MONTAGNE.

C'est lui, monsieur. Il n'y a qu'un homme riche et sot qui puisse faire ces dépenses-là.

M. DUBUISSON

Mais qu'as-tu appris dans le village, encore ?

LA MONTAGNE.

Dans le village, monsieur ? Je ne m'en suis pas tenu là, j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris ?

LA MONTAGNE.

Oui, vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici, et il y envoie, lui, deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le village qui ne font autre chose qu'aller et venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant!

LA MONTAGNE.

J'ai fait connaissance avec ces messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Eh bien, eh bien?

LA MONTAGNE.

Eh bien! monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue Saint-Honoré chez des marchands d'étoffes, l'autre chez les marchands joailliers sur le quai des Morfondus; celui-ci chez Crépy, celui-là chez la Morlière.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour monsieur Caton; et ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non, vraiment : ce sont des gens fort discrets; mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des joailliers, des marchands de vin, des rôtisseurs... Il y a bien de la profusion là dedans, bien du dérangement d'esprit; et je ne crois pas, moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étais sûr que ce fût lui! mais je ne vois rien encore qui me persuade...

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déjà beaucoup de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, monsieur.

M. DUBUISSON.

Non, je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE

Vous ne sauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si...

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour ta garnison que ce mystère ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de quitter dans le fort de cette affaire-ci, monsieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnaitrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnaissance; et pour le peu que j'en mériterai de sa part... Mais voici la jardinière.

SCÈNE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

Ah! vous voilà, monsieur de la Montagne? il y a une heure que votre maitre...

LA MONTAGNE.

Hé! paix, paix, madame Mathurine! êtes-vous folle de ne me pas appeler votre neveu?

MATHURINE.

Ah! vous avez raison, et je n'y songeais pas. Votre maitre donc, il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Encore? Ah! tout est perdu. Avez-vous le diable au corps, ma tante Mathurine? Est-ce que j'ai un maitre, moi?

MATHURINE.

Oui, voirement, vous en avez un. Ce jeune monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon jardinier, n'est-ce pas votre maitre? Que voulez-vous dire? Est-ce que je suis une bête?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela oui, très-fort. Votre garçon jardinier est un jardinier, et moi je suis votre neveu, sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

Ça est vrai, j'ai tort, je n'y serai plus attrapée.

LA MONTAGNE.

A la bonne heure; mais, pour éviter les inconvénients, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir, ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre mai... le garçon jardinier vous cherche pour vous parler, mon neveu de la milice.

SCÈNE IV.

MATHURINE.

Ils avont biau faire et biau dire, je ne saurais m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais queule fantaisie à ce monsieur de se faire paysan, et à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas? Le voilà lui-même; il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

SCÈNE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

Bonjour, Mathureine; je sis bian aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule?

MATHURINE.

Eh! parguenne, tu le vois bian.

LUCAS.

N'y a-t-il parsonne qui nous acoute?

MATHURINE.

Non voirement.

LUCAS.

Ce ne sont pas ici des vétilleries, vois-tu.

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas? Je ne t'ai jamais vu si étrange.

LUCAS.

Je le crois margué bian, ma forteune est faite.

MATHURINE.

Ta forteune, dà? et la mienne, Lucas?

LUCAS.

Paix! motus, Mathureine, et la tienne itou. Oh ça, acoute; te sens-tu capable de garder un secret bian secrètement?

MATHURINE.

Oh! pour ça oui. Tians, il m'est arrivé je ne sais combien de choses, que je me serais plutôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon, il faut toujours faire comme ça; c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, et dis-moi tout au plus tôt.

LUCAS.

Aga, tians, Mathureine, je ne sais pas encore trop bian ce que c'est. Morgué! pourquoi faut-il que je ne sachions pas lire ni l'un ni l'autre?

MATHURINE.

Hé! qu'est-ce que ça fait à notre forteune?

LUCAS.

Ce que ça y fait? Tians, velà un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appelons notre neveu.

MATHURINE.

Eh bian?

LUCAS.

Eh bian! c'est le factoton de ce jeune capitaine qui s'est fait garçon jardinier.

MATHURINE.

Je le sais bian.

LUCAS.

Or ces gens-là, tu sais, remuont l'argent à la pelle; ils faisont jouer, tu sais, jour et nuit les ménétriers dans le village; ils tiront, tu sais, des fusées et des artifices sur l'iau; ils m'avont baillé, tu sais, quinze pièces d'or, pour que le capitaine devenit notre garçon, et son homme de chambre notre neveu, tu sais.

MATHURINE.

Eh bian? je sais, je sais. Si je sais tout ça, pourquoi me le dire?

LUCAS.

Ah! marguenne, bellement, Mathureine, tredame! t'es bian prompte. Ce que je te dis là, vois-tu, c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce capitaine-là est un homme riche, vois-tu, queuque fils de maltôtier; que c'est là, vois-tu, queuque bon papier de conséquence, queuque contrat de construction, vois-tu, queuque lettre de change.

MATHURINE.

Ça pourrait bian être.

LUCAS.

J'ai marguenne opignion que ça est. Tatigué! que d'envieux!

que de gens fâchés dans le village, quand ils verront Mathureine et Lucas dans un biau carrosse ! Car, vois-tu, je ne sommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent, crac, je me boute dans les affaires, je me fais partisan, tu seras partisanne ; j'achèterons queuque charge de noblesse ; et pis, et pis on oubliera ce que j'avons été ; et je ne nous en souviendrons morgué peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions nobles, Lucas ? J'aurions carrosse ?

LUCAS.

Pourquoi non ? Je ne sommes pas les premiers paysans qui auriont fait forteune.

MATHURINE.

Mais, acoute, Lucas, n'est-ce pas voler, que de ne pas rendre ce papier à ce monsieur à qui il appartient ?

LUCAS.

Bon, vôler une feuille de papier ! Et pis, après tout, il n'y a pas de mal à ça. Un paysan prendre à un capitaine, et au fils d'un maltôtier encore : ce n'est pas voler que ça, c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas ; donne, Lucas, donne

LUCAS.

Bellement, donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Eh ! Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit des livres, je pense ?

LUCAS.

Eh oui, tant mieux, c'est de la meilleure, stelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage... Eh ! margué, que fais-tu ? t'es maladroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tiant, c'est comme ça. J'ons déjà queuque connaissance, vois-tu. Tians, Mathureine, que je te montre ; tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le papier ; et tout ce qui est noir, c'est les lettres.

MATHURINE.

Tredame, Lucas, tu sais déjà lire.

LUCAS.

Tredame toi-même. N'est-ce pas biaucoup que de savoir faire la différence ? Mais voici nos deux drôles ; ils donnont à plein

collier dans l'ornière ; car je me doute qu'ils parlont de ça. Retourne-t'en à la cuisine, pendant que je m'en vais les acouter, moi, sans faire semblant de rian. Ah ! tatigué, que je sis un rusé marle !

SCÈNE VI.

LÉANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS, écoutant.

LA MONTAGNE.

Il faut finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre, monsieur ; et si monsieur votre père est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou tout au moins fou à lier.

LÉANDRE.

Il est donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je, et le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LÉANDRE.

Maraud....

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, monsieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez ; on vous fait partir d'Allemagne, vous n'arrivez point : tout le monde veut que des chenapans que nous avons, dit-on, trouvés en chemin, nous ont, vous et moi, greffés tous deux sur quelque vieux chêne.

LÉANDRE.

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voilà garçon jardinier, vous qui ne savez pas comment croît une ciboule.

LÉANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris ? Tu t'es informé de tout sans t'exposer....

LA MONTAGNE.

Oh ! pour cela, oui, je vous en réponds ; mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LÉANDRE.

Hé! pourquoi?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu? Tenez, monsieur, voilà les billets que fait courir monsieur votre père. Il y en a même d'affichés aux coins des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet? Il sera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, à part.

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de fortune

LÉANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet? Que veux-tu dire?

LA MONTAGNE.

Je ne sais ce que j'en ai fait; mais je vous en dirai le sens : « Trente pistoles à gagner, pour qui donnera chez M. Orgon des « nouvelles d'un jeune officier perdu sur la route d'Allemagne; le « jeune homme, de taille ni petite ni grande, l'encolure déchar- « gée, la jambe sèche, et qui porte au vent. »

LÉANDRE.

Tu te moques?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, à part.

Trente pistoles à gagner? c'est toujours quelque chose. Achevons d'acouter; c'est le moyen d'apprendre.

LÉANDRE.

Mon père n'y songe pas; le pauvre bonhomme! J'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons, monsieur, que cela vous touche; arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

LÉANDRE.

Eh! le moyen de m'en arracher? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LÉANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je pars de l'armée, dans la résolution d'obéir aux ordres de mon père.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentiments-là ne vous ont pas duré.

LÉANDRE.

Il n'attendait que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LÉANDRE.

On ne peut échapper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grâce à la vôtre.

LÉANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Éloigné des postes.

LÉANDRE.

Je me vois oblige de prendre place dans le carrosse de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hasard fait passer par là tout à propos.

LÉANDRE.

J'y trouve une jeune beauté, toute charmante, tout adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LÉANDRE.

Que sa mère vient de retirer du couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroit de charmes et de mérite.

LÉANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris : qui se serait défié de l'embuscade ? Tous les ennemis ne sont pas au delà de la frontière, monsieur.

LÉANDRE.

Quel ennemi ! il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de céder.

LA MONTAGNE.

Bon ! les plus grands hommes ! Morale d'opéra, monsieur, fades discours. On ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait, s'il vous plait; j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions ; il faut continuer, puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile ?

LÉANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sait rien encore de votre amour ?

LÉANDRE.

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite ?

LÉANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son père.

LA MONTAGNE.

Il a des engagements avec un autre.

LÉANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LÉANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'achèves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LÉANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LÉANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LÉANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, monsieur, vous avez réponse à tout. Malepeste, quel embonpoint de bourse ! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, et ce n'est pas là la bourse uniforme du régiment.

LÉANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crépy ?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien, je ruinerai votre rival dans l'esprit de M. Dubuisson ; je lui mettrai sur le corps toutes les sottises

que vous faites... Présents, bijoux, cadeaux, sérénades, j'ai pris mes mesures pour toutes choses. Voilà de l'argent, laissez-moi faire; les mesures ne manqueront pas, sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile....

SCÈNE VII.

LÉANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

Hé! garre, garre, enfuyez-vous-en! Velà M. Dubuisson qui viant envars ici; il soupçonnera queuque chose, s'il vous trouve ensemble.

LÉANDRE.

Il a raison, je me retire.

SCÈNE VIII.

LA MONTAGNE, LUCAS.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté...

LUCAS.

Hé! là, là, bellement, ne vous enfuyez pas, vous; ce n'est point pour vous qu'il viant, M. Dubuisson, ce n'est que pour ly.

LA MONTAGNE.

Comment donc?

LUCAS.

Avec votre parmission, mon neveu de la milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, à part.

C'est encore de l'argent qu'il demande; je n'ai jamais vu de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons! palsangué, boutez dessus, pisque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner, pour qui baillera de certaines nouvelles, là....?

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

LUCAS.

Parguenne! je vous ai bian entendu, moi; je sais tout le con-

tenu de l'affiche que vous avez pardue : et c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

LUCAS.

Trente pistoles à gagner ! Foin de ma curiosité ; je voudrais, morgué ! pour biaucoup, ne savoir rian de ça, voyez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc ?

LUCAS.

Ces trente pistoles-là me feront pardre l'esprit. Oh ! pour ça oui, elles me renvarseront la çarvelle, monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Eh ! par quelle raison ?

LUCAS.

Il me viant des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules, à toi ?

LUCAS.

Oui, vôirement, des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles ?

LA MONTAGNE.

Eh bien, quinze pistoles ? Voudrais-tu les rendre ?

LUCAS.

Moi, rendre de l'argent ! vous n'y songez pas ; je sis fillot d'un procureu de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules ? Sur ce que, pour servir mon maître, tu trompes le tien ?

LUCAS.

Oh ! palsanguenne, non ; vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Eh bien donc ?

LUCAS.

Ça n'est rian, ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Eh ! mais, vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est votre maître qui est ici.

LA MONTAGNE.

Eh bien ?

LUCAS.

Et son père en promet trente à sti qui ly dira où il est; je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE, bas.

Voilà un maître maroufle avec ses fantômes.

LUCAS.

Je ne saurais sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous; et j'ai dans l'imagination que ce serait blesser ma conscience, si je ne sarvais pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Oui-dà, oui-dà, il y a quelque chose à dire à cela. (Bas.) Le dangereux coquin!

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus, monsieu de la Montagne, vous qui êtes un si honnête homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens, voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigué! que vous êtes de bon conseil, monsieu de la Montagne! Mais attendez un peu. Oui... Tout juste, me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment, tu rêves? Serait-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué! oui, je ne sais plus queu parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté, il faut du poids de plus, monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis, seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous sarvirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui, tu nous es d'un grand secours vraiment.

LUCAS.

Morguenne! vous ne savez pas ce que je risque, si monsieu Du-

buisson ou madame sa femme venont à savoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un jardinier qui n'est pas jardinier ?

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise, gros animal ?

LUCAS.

Et que sais-je, moi ? Mademoiselle Lucile elle-même, peut-être : elle est fille, et jaseuse par conséquent ; elle dégoisera queuque chose ; et sa suivante, mademoiselle Marton, qui est itou une babillarde ; et pis velà tout justement comment les choses se découvront, monsieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre : et mademoiselle Lucile ne sait encore rien de la passion de mon maître ; elle ne le connaît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé fi donc, vous m'en baillez à garder ; queu peste de conte ! si alle ne le connaissait pas, lui aurait-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sache que mon maître a son portrait ; nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment, par surprise ? Expliquez-moi ça, monsieu de la Montagne. Effectivement ça est bian surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue ; un peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon maître porte au bras, et que le hasard t'a fait voir.

LUCAS.

Tatigué, l'habile peintre ! j'ons vu le portrait ; ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais velà bian des secrets à garder, monsieu de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faurait-il point encore queuque petit salaire pour ste peine-là ?

LA MONTAGNE.

On te payera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

LUCAS.

Ils réussiront drès que vous ne serez pas épargnant : car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avartis.

LA MONTAGNE.

J'en suis convaincu. Mais dis-moi un peu une chose : ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec monsieur Dubuisson ?

LUCAS.

Eh, palsanguenne ! oui. Ils sont un tas de bourgeois et de bourgeoises qui avont chacun envoyé leur plat, parce qu'ils savont que notre maitre est un tantinet ladre. Oh, parguenne ! il y a de quoi manger ; j'avons, morgué ! deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros aloyau, quatre gigots, et une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE, bas.

Voilà une petite chère bien délicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent, et nous en ferons honneur à monsieur Caton.

LUCAS.

Hem, plait-il ? que dites-vous ?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t'en voir ici près, à l'Épée royale, s'il n'y est point encore arrivé trois carrossées d'hommes et de femmes, à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Tras carrossées ! velà bian du monde : qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça ?

LA MONTAGNE.

Tu le sauras. Va vite, et viens me rendre réponse.

LUCAS.

Oui, oui, je m'en vas vite, allez. (Bas.) Mais j'irai plus loin que l'Épée royale, et je gagnerons l'argent de l'affiche.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, LA MONTAGNE.

LÉANDRE.

Mon pauvre la Montagne, voici Lucile et Marton qui viennent

de ce côté-ci ; elles parlent ensemble : je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde ; je voudrais bien en savoir davantage : comment faire ?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter ; et, suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher ; mettez-vous sur ce gazon, et faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon jardinier s'endorme sur l'herbe, au lieu de travailler.

LÉANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle, et que je suis amoureux !

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Écoutez, parlez à propos, et me laissez faire le reste.

SCÈNE X.

LÉANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON,

Mort de ma vie, mademoiselle ! vous n'êtes pas de bonne foi : vous ne dites point naturellement ce que vous avez dans l'âme.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marton.

MARTON.

Du chagrin ! Vous voilà fraîchement sortie du couvent, où je sais bien que vous enragiez d'être ; on va vous marier, et vous avez du chagrin ? Je ne comprends pas...

LUCILE.

Hélas, Marton !

MARTON.

Vous soupirez, vous levez les yeux au ciel. Oh ! je comprends à présent. Vous êtes amoureuse, mademoiselle.

LUCILE.

Ah, Marton ! ne va pas t'imaginer...

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste ; et je gage que ce n'est pas du

mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parents ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre, vous, en votre petit particulier, sans prendre leur avis; et vous n'avez pas grand tort. Leur monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié mortel, avec son tic et son bégaiement ; je ne connais que votre cousin, monsieur l'avocat, qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chère Marton, que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là !

MARTON.

Fort bien, je vous entends. Si tous les hommes étaient faits comme eux, votre petit cœur serait moins agité, n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas, ma pauvre Marton.

MARTON.

Eh bien, oui, volontiers ; mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien ?

LUCILE.

Eh bien, Marton ! je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Eh ! non, non, doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas, et ne rien avouer, cela me révolte. Vous rougissez ; c'est une manière de s'expliquer dont je vous sais bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne ; c'est dommage que la mode en passe. Oh ! çà, çà, remettez-vous ; je sais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du couvent, mais cela viendra ; le mot d'amour vous effarouche à présent, mais l'usage adoucira le mot et la chose ; et vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois, que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet, Marton, tu es une personne admirable, et tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution... Mais non, je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé! mort de ma vie, c'en est fait, le voilà tout dit. Avouez que vous voilà bien soulagée; car après l'aveu de la chose, celui des circonstances est compté pour rien. Il ne faut pas demander si le cavalier que vous aimez a beaucoup de mérite?

LUCILE.

Oh! tant, Marton...

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune, galant, bien fait.

LUCILE.

Tout des plus galants, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant! il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours; c'est ce jeune amant, sans doute?

LUCILE.

Hélas! non, Marton, ce n'est point lui; il ignore où je suis; mon nom même ne lui est peut-être pas connu.

MARTON.

Comment donc! vos affaires ne sont pas plus avancées que cela?

LUCILE.

Il n'a pas tenu ni à lui, ni à moi, ma chère Marton; et si j'en crois ses yeux et mon cœur...

MARTON.

Ses yeux et mon cœur! comment diantre, voilà du style le plus tendre, le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du couvent! Ah! nature, nature!

LUCILE.

Mais ma mère, qui, comme tu sais, est venue me chercher à Metz elle-même, nous a si fort observés l'un et l'autre pendant toute la route...

MARTON.

Comment donc, pendant toute la route? c'est donc une aventure de carrosse que celle-ci?

LUCILE.

Hélas! oui, Marton.

MARTON.

La pauvre enfant! Que je la plains!

LUCILE.

Je sais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire; je sens tout le ridicule de ma passion : mais elle est telle, ma chère Marton, que je ne suis plus maîtresse de la vaincre, et que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTON.

Oh! pour le coup, je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne savez-vous point à peu près quel est ce jeune homme?

LUCILE.

Un officier qui revenait d'Allemagne : la chaise de poste rompit en chemin; il prit place dans le carrosse; je fus surprise en le voyant; il me parut embarrassé comme moi; et tant que nous avons pu nous voir, nous n'avons point cessé de nous regarder l'un et l'autre, que quand ma mère nous regardait.

MARTON.

La pauvre enfant!

LUCILE.

Il me donnait la main quand nous descendions du carrosse, et il me la serrait avec tant d'ardeur...

MARTON.

Vous serriez la sienne?

LUCILE.

Non, Marton, je n'osais pas encore.

MARTON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle? glissé quelque petit mot?

LUCILE.

Oui, Marton; mais si adroitement, si spirituellement...

MARTON.

Et comment encore?

LUCILE.

Il y avait dans notre même carrosse une jeune fille qui n'avait point de mère.

MARTON.

Qu'elle était heureuse! Eh bien?

LUCILE.

Eh bien, Marton, il lui disait les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses; et tout cela, Marton, en me regar-

dant toujours. Oh! je voyais bien que c'était à moi que cela s'adressait.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte?

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris; la fin du voyage nous a séparés; il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voilà une passion qui aura de belles suites. Allez, mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, et de ne pas penser que vous l'ayez vu.

LUCILE.

Je ne saurais, Marton; je l'ai trop regardé; je crois le voir à tous moments; je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manières dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouverez rien qui lui ressemble, je gage?

LUCILE.

Si fait, Marton : mais je n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTON.

Qui, Colin?

LUCILE.

Il me paraît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais, vraiment, il n'est pas mal tourné, ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à peu près, les yeux un peu moins vifs à la vérité; mais...

MARTON.

Vous regarde-t-il de même?

LUCILE.

Ah! pas si amoureusement, Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon; taisons-nous.

LUCILE.

Ah ciel! Marton, que je serais fâchée qu'il m'eût entendue!

MARTON.

Il n'y a rien à craindre; ces manants-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah, Marton! si c'était lui, et qu'il sentit ce que je sens, il ne dormirait pas si tranquillement.

MARTON.

Oh! je le crois bien. Mais que vois-je? Quel bijou pend au bras de monsieur Colin?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu?

MARTON.

Oui, vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc, c'est un portrait, je crois?

LUCILE.

Un portrait?

MARTON.

Mademoiselle, c'est le vôtre!

LUCILE.

Mon portrait! Tu n'es pas sage. Et comment mon portrait? Ah, ciel! que vois-je?

MARTON.

Ah! par ma foi, monsieur Colin est un paysan de la façon de l'Amour. C'est lui, mademoiselle, c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah! ma chère Marton, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes? Qui me sera garant...

LÉANDRE, se levant de dessus le gazon.

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah!

MARTON.

Colin ne dormait pas, sur ma parole.

LÉANDRE.

Moi, qui brûlais de me découvrir à vous; moi, qui ne respire et qui ne veux vivre que pour vous; qui n'adore que vous, et qui n'ai point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie!

MARTON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah! ma chère Marton, quelle surprise!

MARTON.

Il n'est point question de faire ici la fière; monsieur Colin a tout entendu.

LÉANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentiments me sont connus : ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTON.

Ah! mademoiselle, voilà votre père et ce vilain monsieur Caton.

LUCILE.

Ah, ciel!

LÉANDRE.

Ne faites semblant de rien; demeurez.

SCÈNE XI.

M. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LÉANDRE, MARTON.

M. DUBUISSON.

Ah! ah! Que veut dire ceci? Un garçon jardinier aux pieds de ma fille!

M. CATON, bégayant.

Monsieur Dubuisson...

LÉANDRE, contrefaisant le langage paysan.

Comprenez-vous bian, mademoiselle? Velà le corps du logis; la terrasse est comme là; le potager envars ici, et partant vous voyez bian... Hé! vous velà, monsieu; je vous demande pardon. C'est que...

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LÉANDRE.

Rian, rian, monsieur; c'est que j'expliquais à ces madames que si vous vouliais, j'aurais dessein de prendre votre potager pour le mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau dessein! Et de quoi te mêles-tu?

LÉANDRE.

De rian, monsieu. C'est que de cette magnière-là il ne manquerait plus rian à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui, mais tout manquerait à ma cuisine.

LÉANDRE.

En ce cas, n'an pourrait d'un autre côté...

M. DUBUISSON, en colère.

D'un autre côté? Va-t'y en toi, d'un autre côté. Et vous, mademoiselle, allez tenir compagnie à votre mère. Mettre mon potager en parterre; le beau projet! Et que mettre dans ma soupe? des tulipes?

SCÈNE XII.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, bégayant.

Il n'a pas tort; c'est une belle chose qu'un beau parterre.

M. DUBUISSON.

Oui, fort bien; vous vous découvrez trop. Écoutez, monsieur Caton, j'avais dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyais un homme réglé, grand ménager, bon économe; et, par vos discours et vos actions, vous me paraissez tout autre.

M. CATON.

Moi?

M. DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque temps dans le village, sont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi.

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCÈNE XIII.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

Hé ! qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieu ? Est-ce drès au jourd'hui que vous faites la noce ?

M. DUBUISSON.

Comment ?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles et de gibier, avec six charges de bouteilles de vin ; quatre grands marmitons, et cinq ou six petits, qui, pour vous accommoder à souper, s'établissont dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étaient chez eux.

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots et les longes de viau que j'avais mis à la broche ; ils avont été charcher du bois et du charbon dans la cave, qui était ouvarte, et ils faisont des feux de reculée ; ils boutont tout par écuelle, et ils disont comme ça qu'il ne vous en coûtera rian ; qu'on les laisse faire.

SCÈNE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Je n'y comprends rien, monsieur Caton.

M. CATON.

Ça est plai plaisant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaisant, fort plaisant. Hé, le vieux fou !

SCÈNE XV.

M. DUBUISSON, M. CATON, UN ROTISSEUR.

UN RÔTISSEUR, à M. Caton.

Monsieur, voilà le mémoire du souper. Votre homme de chambre a dit que, si on ne le trouvait pas ici, qu'on vous le donnât à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme de chambre?

LE RÔTISSEUR.

Oui, monsieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'est lui qui payera.

M. CATON.

Va, va, tu te méprends.

M. DUBUISSON.

Parbleu, voyons; ce mémoire nous éclaircira peut-être. (Il lit.) *Mémoire du souper porté chez M. Dubuisson, par ordre de M. son gendre.* De mon gendre! Oh! par la ventrebleu, il ne l'est pas encore.

M. CATON.

Si je sais ce que c'est, monsieur Dubuisson...

M. DUBUISSON.

Hé! fi, fi; monsieur, c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chère, monsieur Caton.

M. CATON.

C'est une pièce qu'on me fait, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON lit:

Deux potages, huit entrées. Fort bien. *Un marcassin, six perdrix, une douzaine de cailles, quatre gelinottes de bois.* Quel mémoire! Voyons la somme: *Cent quatre-vingt-deux livres dix sous.* Eh bien! voilà un fort bon ordinaire bourgeois: une femme ne mourrait pas de faim avec vous, si cela pouvait continuer.

M. CATON.

Je vous jure que...

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCÈNE XVI.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

Monsieu!

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce encore? le dîner de demain?

MATHURINE.

Non, monsieu, c'est ste madame qui est toujours si claire, si luisante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire?

MATHURINE.

Hé là, je m'entends bian ; cette grande madame sèche, qui se boute du varnis sur le visage.

M. DUBUISSON.

Madame la marquise ? C'est une vieille qui n'a ni enfants, ni héritiers ; allons la recevoir. La peste !

MATHURINE.

Il y a itou votre cousin monsieur l'avocat qui est venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal-là, je me passerais bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici, ce grimacier-là, avec son baragoin ?

MATHURINE.

Il dit qu'il viant voir monsieu Caton votre gendre, qu'il n'a jamais vu. Le voilà.

SCÈNE XVII.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

Ah ! ah ! c'est vous ; j'en suis bien aise ! Bonjour, monsieur Bavardin, bonjour, soyez le bien venu : quand vous en retournez-vous ?

M. BAVARDIN, bégayant.

Je viens... je viens...

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir monsieur Caton. Voyez-le, et lui tenez compagnie, pendant que je vais, moi, recevoir madame la marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCÈNE XVIII.

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, bégayant.

Je mou mourais d'envie de vous saluer.

M. CATON.

Et moi, de vous vous voir. Votre répu putation m'est co connue.

M. BAVARDIN, bas.

Monsieur Ca Caton se moque de moi, je pense : voyons un peu

s'il continuera. (Haut.) Je suis ravi que vous épousiez Lu Lucile. Vous serez cou cousin germain de ma mère.

M. CATON, bas.

Pa pa parbleu, il me contrefait. Voyons jusqu'où cela ira. (Haut.) Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou fou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir, vous qui êtes un fa, un fa, favori de la fortune...

M. CATON.

Vous avez tous les talents et toute la physionomie d'un Cu, d'un Cu Cujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sait bien que vous sortez de la cai de la cai de la caisse moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

M. CATON, bas.

Cet homme-là cher cherche à m'in m'insulter.

M. BAVARDIN, bas.

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monsieur Ba Bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat, plat bou bouffon, monsieur Caton.

M. CATON.

Vous poussez trop là la raillerie, monsieur Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal à propos, monsieur Caton.

SCÈNE XIX.

M. BAVARDIN, M. CATON, MARTON.

MARTON.

Eh ! qu'est-ce donc que ceci, messieurs? A qui en avez-vous? Déjà de la mésintelligence ? On voit bien que vous allez devenir parents.

M. CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire.

M. BAVARDIN.

Morbleu ! vi visage vous-même; cela n'est pas vrai, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah ! la plaisante aventure ! Allez, messieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre; et ce sont de petites manières de parler, des agréments de la nature, que vous possédez en commun.

M. CATON, embrassant monsieur Bavardin.

Ah ! ah ! c'est, c'est, c'est autre chose. Je vous demande pa pardon, monsieur Bavardin. (Ils s'embrassent.)

M. BAVARDIN.

Je suis votre valet, monsieur Caton.

SCÈNE XX.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Mais, parbleu ! monsieur Caton, je ne vous comprends pas; avez-vous absolument perdu l'esprit ? Il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc ?

M. DUBUISSON.

Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes : ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

M. BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre ga galanterie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, si je sais ce que c'est.

SCÈNE XXI.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Venez donc voir, monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez là! Et je donnerais ma fille à un fou comme vous!

M. CATON.

Monsieur Dubuisson...

SCÈNE XXII.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON, MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

Dame, monsieur, venez donc mettre ordre à ça; il n'y a plus moyen d'y tenir, il faudra désarter, si vous ne faites agrandir la maison.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage. Des masques chez moi, qui forcent ma porte?

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. (Il sort.)

SCÈNE XXIII.

M. DUBUISSON, M. CATON, LA MONTAGNE, MATHURINE.

M. DUBUISSON.

Voilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rian, ce sont d'honnêtes gens; ils se renommont tretous de monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oui, justement, voilà l'affaire. Ah! l'extravagant personnage!

M. CATON.

Que la la peste...

M. DUBUISSON, en colère.

Que la peste t'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oui, vous avez raison, c'est un tour de son imagination; et il y a parmi la mascarade une joueuse de gobelets qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci était de l'invention d'un homme qui voulait faire à mademoiselle votre fille des présents de noces d'une manière galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui-même.

SCÈNE XXIV.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON, LUCILE, M. CATON, MARTON, LA MONTAGNE.

MADAME DUBUISSON.

En vérité, monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance. Je vous avais prié de différer vos préparatifs de noce, et vous commencez par donner bal, pendant que je me meurs. Le beau remède contre ma migraine, qu'une cohue de masques et de violons !

M. DUBUISSON.

Tenez, madame, c'est monsieur Caton à qui il faut vous en prendre; c'est lui...

MADAME DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, et je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

M. CATON.

Je ne m'en pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de monsieur Caton qui s'avancent en musique.

M. CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

Marche de plusieurs jardiniers et paysannes, de scaramouches, arlequins, et autres. Les jardiniers portent sur leurs têtes des corbeilles garnies de fleurs.

Après la marche une paysanne chante :

Sous cet agréable feuillage
Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE, à M. Caton.

Lucile ! c'est pour elle que la fête se fait ?

M. CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE recommence.

Sous cet agréable feuillage

Lucile vient souvent rêver.
Quand vous la verrez arriver,
Vous qui dans votre doux ramage
Des charmes de l'amour savez si bien parler,
Petits oiseaux de ce bocage,
Prenez soin de lui révéler
Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.

Entrée de jardiniers qui portent leurs corbeilles à Lucile.

M. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, monsieur Caton.

M. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, monsieur Dubuisson.

MARTON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la musique. Voyez la propreté de ces corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. (En ouvrant une corbeille.) Ah, ciel !

LA MONTAGNE.

Comment? aurais-tu trouvé là quelque serpent caché sous ces fleurs? Tu ne serais pas la première nymphe...

MARTON.

Ah, l'ingénieuse imagination ! ce ne sont vraiment pas des serpents que ces fleurs cachent.

MADAME DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc? qu'as-tu trouvé?

MARTON.

Des étoffes magnifiques, madame, et qui se soutiennent d'or; voyez. Ah ! monsieur Caton, que vous êtes un royal homme !

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, monsieur Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTON.

Ah ! monsieur, avant qu'on les remporte, laissez-nous du moins le plaisir de la vue ! Apparemment cette autre manne renferme la petite oie?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, et ces impertinences-là me mettent dans une colère...

LA MONTAGNE.

Ah! point d'humeur, voyons jusqu'au bout. Où est la joueuse de gobelets? qu'on apporte une table.

LA BOHÉMIENNE chante.

Chacun fait ici-bas des tours de gobelets;
Aux champs, à la cour, à la ville, au palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuse;
Pour se fourber les mortels semblent faits;
Il n'en est point que la feinte n'amuse.
La vérité pour eux a moins d'attraits
Que l'adresse et la ruse :
Pour se fourber les mortels semblent faits;
Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse.
Chacun fait ici-bas des tours de gobelets;
Aux champs, à la cour, à la ville, au palais,
A qui mieux mieux, chacun s'abuse.

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne; mais elle est ennuyeuse. Allons, amusez-nous plus agréablement, et donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Très-volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

Elle chante en jouant des gobelets.

Prenez bien garde à mes manches,
A ma baguette, à ma main;
Disant trois fois prelin pin pin,
Ces trois boulettes blanches
Se vont changer soudain.
Celle-ci, beauté brillante
Qui savez tout charmer,
Est un livre qu'on vous présente :
Le grand art de se faire aimer.

Elle présente à Lucile un livre qu'elle fait trouver sous un de ses gobelets.

LUCILE.

Un livre à moi?

MARTON.

Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. (En l'ouvrant.) Ah, madame, le beau livre! que le style en est riche! qu'il est brillant! Ce ne sont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendants, un carcan, un esclavage. Ah! monsieur Caton, qu'il est doux de porter vos chaînes!

LUCILLE.

Des pierreries! Mon père, il faut renvoyer tout cela.

MARTON.

Oui, mademoiselle. Mais je m'en vais toujours les serrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Eh! attends, attends, ne te presse point; il faut voir la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHÉMIENNE chante.

Celle-là, sans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'est l'art d'adoucir la Marton
La plus fière et la plus farouche.

(Elle lui donne un livre plein de louis d'or.)

MARTON.

On me dédie aussi des livres à moi! *L'art d'adoucir la Marton la plus farouche.* (Elle ouvre le livre.)

LUCILE.

Voyons ce que c'est. Il est plein de louis! garde-toi bien de prendre cela, Marton!

MARTON.

Je vous demande pardon, mademoiselle; des livres ne se refusent point : j'aime la lecture, et celui-là ne sera point rendu, sur ma parole. Ah! monsieur Caton, que vous écrivez noblement! dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second tome ne vaut pourtant pas le premier, mais il ne laisse pas d'avoir son mérite; et j'aimerais assez une bibliothèque toute dans ce goût-là. Voyons le troisième.

LA BOHÉMIENNE chante.

Voici l'art le plus difficile,
Et le plus beau de mon art;
Voyez si j'y suis habile,
Et si le tour est gaillard.
Qu'il ne soit pas inutile,
Chacun y peut prendre part.

La table sur laquelle la bohémienne a joué des gobelets se change en une table garnie de corbeilles de fruits, et de soucoupes garnies de liqueurs.

LUCILE.

Oh! pour ce dernier tour-là, il me fait plaisir; j'en suis, et l'on ne saurait donner une collation d'une manière plus galante.

MARTON.

Oh! par ma foi, l'auteur se dément, son style baisse, et les

premiers tours sont les plus jolis, à ma fantaisie; mais il n'importe, tirons-en parti; tout coup vaille.

SCÈNE XXV.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON, LUCILE, M. ORGON, LÉANDRE, LA MONTAGNE, M. CATON, LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

Laissez faire, monsieur; si je ne le trouvons pas là, je le trouverons... Il est morgué ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment, diantre! que vois-je? Le père de mon maitre!

LUCAS.

Tenez, velà déjà son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Eh! oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuisson, c'est monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monsieur et madame Dubuisson, par quelle aventure vous trouvé-je ici?

M. DUBUISSON.

Eh! vraiment, il n'y a point là d'aventure; nous sommes chez nous, monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je vous demande pardon, je savais bien que vous aviez une maison auprès de Paris; mais je ne savais pas qu'elle fût de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hasard ou quelle raison vous y amène, vous?

LA MONTAGNE.

Monsieur a su qu'il y avait bal ici; il aime la joie, il vient prendre part à la fête. Allons, allons, de la joie.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi; tu es un coquin, qui débauches mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils?

M. ORGON.

Oui, mon cher monsieur Dubuisson : cet honnête paysan est venu m'avertir qu'il était ici déguisé en jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnait tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, à Lucas.

Ah! bourreau! tu as fait là de belles affaires!

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maison, n'est-ce pas?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, monsieur Orgon? Votre fils déguisé ici en jardinier, et amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes! madame Dubuisson?

MADAME DUBUISSON.

Mon fils?

LUCAS.

Eh, morgué! ne faut pas tant rêver, c'est de mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

MADAME DUBUISSON.

De ma fille?

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, monsieur Dubuisson.

M. ORGON.

Mais vraiment, ce serait une chose fort plaisante que le hasard eût ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment vos projets? Entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'était pour le marier avec la fille de monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi! tout de bon?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable! Point de tricherie, au moins.

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, à Léandre.

Oh bien! en ce cas-là, démasquez-vous, monsieur le jardinier; tout est découvert.

LÉANDRE, se mettant à genoux.

Mon père, je vous demande mille pardons...

M. ORGON, en l'embrassant.

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort; je te pardonne tout. Monsieur Dubuisson?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole : mais cependant j'hésitais à donner ma fille à monsieur Caton, à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnais; et c'est notre faux jardinier qui les faisait.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiète point; quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour le soutenir.

MATHURINE.

On a servi, monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table, remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, palsanguenne! j'ai fait un biau coup. Avouez tretous que je sis un habile homme.

FIN DU GALANT JARDINIER.

LES BOURGEOISES

DE QUALITÉ,

COMÉDIE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 13 JUILLET 1700.

PERSONNAGES.

MONSIEUR NAQUART, procureur de la cour.
MONSIEUR BLANDINEAU, procureur au Châtelet.
LE COMTE.
LOLIVE, valet du Comte.
LE MAGISTER.
LE TABELLION.
MADAME BLANDINEAU.
LA GREFFIÈRE.
L'ÉLUE.
MADAME CARMIN.
ANGÉLIQUE, amoureuse du Comte.
LISETTE.
UN LAQUAIS.
Plusieurs paysans et paysannes chantant et dansant.

La scène est dans un village de Brie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

Cela ne reçoit pas la moindre difficulté, monsieur le tabellion; et dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Eh bien! soit; vous le voulez comme ça, je le veux itou : vous êtes procureu de Paris, et je ne sis que tabellion de village; comme votre charge vaut mieux que la mienne, je serais un im-

pertinent de vouloir que ma conscience fût meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de conscience là dedans; et entre personnes du métier....

LE TABELLION.

Ça est vrai, vous avez raison, il ne peut pas s'agir d'une chose qu'on n'a pas; mais, tout coup vaille, il ne m'importe, pourvu que je sois bien payé et que vous accommodiais vous-même toute cette magnigance-là; je ne dirai mot, et je vous lairai faire; il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous réponds de l'événement et des suites.

LE TABELLION.

Eh bien! tope, velà qui est fait. Je m'en vas vous attendre; aussi bien velà monsieur Blandineau, qui, m'est avis, veut vous dire queuque chose.

SCÈNE II.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Vous voilà en grande conférence avec notre tabellion? Ce n'est pas moi qui vous interromps, peut-être?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, et....

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur; mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous savez; et je m'étonne que tous les travers que vous lui connaissez ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable; et plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible : ma femme n'est pas, à beaucoup près, si extrava-

gante que sa sœur, et toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit et ses manières n'ont, jusqu'à présent, servi de rien : je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux ? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfants; votre femme aime le faste, la dépense; c'est là, je crois, sa plus grande folie, laissez-la faire : au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir..

M. BLANDINEAU.

Oui; mais il y aurait un ridicule à un simple procureur du Châtelet comme moi...

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira : quand on gagne du bien, il en faut jouir. Il y aurait un grand ridicule à ne le pas faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, monsieur Naquart....

M. NAQUART.

Autrefois, monsieur Blandineau, on se gouvernait comme autrefois : vivons à présent comme dans le temps présent; et puisque c'est le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien? Ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parce qu'autrefois on se mouchait sur la manche?

M. BLANDINEAU.

Pourquoi non? je suis ennemi des superfluités, je me contente du nécessaire, et je ne sache rien au monde de si beau que la simplicité du temps passé.

M. NAQUART.

Oui; mais si, comme au temps passé, on vous donnait trois sous parisis, ou deux carolus, pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairait-elle, monsieur Blandineau?

M. BLANDINEAU.

Oh! pour cela, non, je vous l'avoue. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, monsieur Blandineau, à

la sotte vanité près. Les manières de votre femme sont très-bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendrez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux, pour vous et pour elle, que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'est là votre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la greffière! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang-froid.

M. NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez; et puisque vous approuvez la chose, j'emploierai, pour la faire réussir, des moyens dont je ne me servirais pas sans votre aveu.

M. BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, proposez-lui l'affaire; selon la réponse qu'elle vous fera, nous réglerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu; je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCÈNE III.

M. BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LA GREFFIÈRE.

Je ne saurais me tranquilliser là-dessus, ma pauvre Lisette; cette journée-ci sera malheureuse pour moi, je t'assure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, et je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, ma sœur! j'allais monter chez vous.

LA GREFFIÈRE.

Chez moi, mon frère! et à quel dessein? Je n'aime point les visites de famille, comme vous savez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous aurait pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIÈRE.

De me marier, mon frère? de me marier? Cela est assez amusant, vraiment : mais qu'est-ce que c'est que le mari? c'est ce qu'il faut savoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche : monsieur Naquart, procureur de la cour.

LA GREFFIÈRE.

Un vieux garçon à moi? Un procureur, Lisette? Monsieur Naquart! Je serais madame Naquart, moi? Le joli nom que madame Naquart! C'est un plaisant visage que monsieur Naquart, de songer à moi.

LISETTE.

Eh fi! madame, il faut faire châtier cet insolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc? Eh! qui êtes-vous, s'il vous plait? fille d'un huissier qui était le père de ma femme, ma belle-sœur à moi, qui ne suis que procureur au Châtelet, veuve d'un greffier à la peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, madame la greffière.

LA GREFFIÈRE.

Greffière, monsieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari est mort, la charge est vendue, je n'ai plus de titre, plus de qualité; je suis une pierre d'attente, et destinée sans vanité à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes destinée à devenir tout à fait folle, si vous n'y prenez garde. Écoutez, madame ma belle-sœur, il se présente une occasion de vous donner un mari fort riche et fort honnête homme : si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIÈRE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai comtesse, et vous procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

M. BLANDINEAU.

Comment, comtesse? Allez, vous êtes folle.

LA GREFFIÈRE.

Je débute par là; c'est assez pour un commencement : mais cela

augmentera dans la suite, et de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en réponds, et le plus brusquement qu'il me sera possible.

M. BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIÈRE.

Holà, ho! laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, cocher; montez, madame; après vous, madame; eh! non, madame, c'est mon carrosse. Donnez-moi la main, chevalier; mettez-vous là, comtin. Touche, cocher. La jolie chose qu'un équipage! la jolie chose qu'un équipage!

SCÈNE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Voilà un équipage qui la mènera aux Petites-Maisons. Elle a tout à fait perdu l'esprit, Lisette. Je vais me hâter, d'une manière ou d'une autre, de la faire au plus tôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, monsieur; madame votre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément; et vous devez lui en savoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre: elle a tous les talents qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Oh! vraiment, je sais bien qu'elle les a, de par tous les diables, et s'en sert souvent; c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous; la voilà, monsieur, ne la chagrinez point.

SCÈNE V.

MADAME BLANDINEAU, M. BLANDINEAU, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

A quoi vous amusez-vous donc, mademoiselle Lisette? il y a

une heure que je vous fais chercher. Allons vite, mes coiffes et mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, madame? celle à réseau, ou celle à frange?

MADAME BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, mademoiselle Lisette; les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne saurait porter. Ah! vous voilà, monsieur Blandineau; je suis bien aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, madame? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

MADAME BLANDINEAU.

Cela est vrai, monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer, il m'en faut d'autres en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme...

MADAME BLANDINEAU.

Eh! fi donc, monsieur Blandineau, que de façons! au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU.

Vous remercier?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, vraiment; c'est un bien mal acquis, qui ne fait point de profit; je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Et pourquoi jouer, madame Blandineau?

MADAME BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, monsieur? pourquoi jouer? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne, surtout? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumière bourgeoise, avec votre ennuyeuse famille : il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, des jeunes gens polis; il se forme une agréable société de plaisir et de bonne chère; c'est le jeu qui est l'âme de toutes ces parties; et je ne jouerai pas? Non, monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît, ou j'en emprunterai, mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien ! madame, voilà encore dix louis d'or ; mais, si vous les perdez....

MADAME BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenserai, ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village, nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir ; je crois que vous en êtes bien et dûment averti ?

M. BLANDINEAU.

Quoi ! votre dessein ridicule continue, et malgré tout ce que je vous en ai dit ?

MADAME BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, monsieur, vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités....

MADAME BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses....

M. BLANDINEAU.

Je vous défie, madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

MADAME BLANDINEAU.

Comment donc, monsieur ! suis-je une libertine, une coquette ?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien !

MADAME BLANDINEAU.

Que vous avez l'âme crasse, monsieur Blandineau ! que vous avez l'âme crasse, et que vous savez peu vous faire valoir ! J'aime à paraître, moi, c'est là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable....

MADAME BLANDINEAU.

Vous voyez, monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper. Oh bien ! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, et une espèce d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah ! quel abandonnement ! quel désordre ! Mais quand vous

seriez la femme d'un traitant, vous ne feriez pas plus d'impertinences.

MADAME BLANDINEAU.

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là ; ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuse !

SCÈNE VI.

M. ET MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre écharpe, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. Appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue.

(Lisette sort.)

M. BLANDINEAU.

Votre queue? madame Blandineau! vous, vous faire porter la queue?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, monsieur Blandineau, moi-même ; puisque j'ai eu la complaisance de prendre une queue tout unie, je me la ferai porter, s'il vous plait, pour ne pas figurer avec la populace.

(Lisette rentre avec Cascaret.)

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme....

MADAME BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et surtout que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Jasmin et Cascaret rinceront les verres, le filleul et le cousin de monsieur verseront à boire, et le maître-clerc mettra sur table.

M. BLANDINEAU.

Mon maître-clerc? Il n'en fera rien.

MADAME BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié : il n'est pas si impoli que vous, il n'oserait me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, madame Blandineau, songez....

MADAME BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plaît pas; nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh! parbleu, j'y serai, je vous en réponds, et vous verrez....

(Madame Blandineau sort; Cascaret lui porte la queue.)

SCÈNE VII.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voilà une maîtresse femme, monsieur, et qui met votre maison sur un bon pied. Faire une espèce de maître d'hôtel d'un maître clerc! Cela est délicatement imaginé, au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, monsieur; madame et lui sont fort bons amis, il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE.

Non, monsieur, je la trouve de fort bon esprit, au contraire : elle prend ses commodités et ses plaisirs, et vous avez la peine et les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

M. BLANDINEAU.

Oh! c'est moi, sans contredit : mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte; et je voudrais bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme : c'est pour cela que je la voudrais marier à monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit mariée? Tenez, monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentiments, j'aurai soin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Eh bien! fais, Lisette : mais dépêche-toi. Je vais trouver mon-

sieur Naquart, et nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, monsieur, vous ne tarderez pas à en avoir, laissez-moi faire. Ce monsieur Blandineau, il est à plaindre. Mais voici une petite personne qui l'est encore plus que lui, quoique son malheur soit d'une autre nature.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! te voilà seule, Lisette, et tu ne viens pas me trouver? Que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, et de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible!

LISETTE.

Je ne puis pas suffire à toute la famille, c'est à qui m'aura; madame Blandineau, pour pester contre son mari; le mari, pour se plaindre de sa femme; madame la greffière, pour m'entretenir de son ajustement et de ses charmes : et vous, pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGÉLIQUE.

Que mes tantes sont folles, Lisette, et que je suis malheureuse de me trouver sans bien, sans autres parents qu'elles seules, avec autant de faiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide!

LISETTE.

Oh! pour moi, je ne comprends pas comment, depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles : il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGÉLIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume, il y demeura beaucoup moins; il était chagrin, inquiet, interdit, embarrassé; il commençait à ne me plus aimer, Lisette, et l'absence l'a fait m'oublier tout à fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGÉLIQUE.

Que je les hais, Lisette!

LISETTE.

L'une avait assez de penchant pour lui, à la vérité : mais elle ne voulait pas qu'il en eût pour vous.

ANGÉLIQUE.

Oui, cela est vrai : ma tante la greffière, n'est-ce pas? Je crois qu'elle était amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, et c'en est assez pour faire déserter un joli homme; outre que madame Blandineau, de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pu pour l'éloigner à force de brusqueries : c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Quelle injustice! et que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimait! Plus on me défendait de le voir et de lui parler, plus sa présence et sa conversation me causaient de joie et de ravissement, ma pauvre Lisette!

LISETTE.

Il y a là dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGÉLIQUE.

Non, je t'assure.

LISETTE.

Oh! si fait, si fait : vous êtes fille, et le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions, à nous autres.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère Lisette, voici Lolive : son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse!

LISETTE.

Le ciel en soit loué! j'en suis ravie.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

Je suis bien heureux, mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne....

ANGÉLIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner? Qui t'amène donc ici? que fait ton maître?

LOLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un traître, un chien qui ne mérite pas de vivre, un homme à pendre, mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge!

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu donc dire?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela?

LOLIVE.

Non; mais il y va venir, lui, pour le justifier.

ANGÉLIQUE.

Il va venir ici? quoi faire?

LOLIVE.

Une très-haute sottise : épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Épouser ma tante, Lisette!

LISETTE.

Épouser votre tante! cela ne se peut pas.

LOLIVE.

Si fait, vraiment : ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, madame la greffière; et j'ai ici une lettre pour elle, que je m'en vais lui rendre au plus vite.

ANGÉLIQUE.

Une lettre pour elle! Je la verrai, donne.

LOLIVE.

Non, mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déjà eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'aperçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ma tante est-elle devenue folle, de vouloir épouser monsieur le comte?

LISETTE.

Non, c'est monsieur le comte qui est devenu fou, de vouloir pouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Cela ne sera point, Lisette, c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à se flatter; cela tournera tout autrement que tu ne te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGÉLIQUE.

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chère Lisette; je vais attendre monsieur le comte à l'entrée du village; je veux lui parler la première, je saurai ses sentiments par lui-même, et je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve une fois.

ANGÉLIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non; prenez quelque petite fille du village, et me laissez parler à votre tante; j'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GREFFIÈRE, LE MAGISTER.

LA GREFFIÈRE.

Que cela soit bien tourné, monsieur le magister; que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine : partant que les garçons ne manquiont pas de vin et les filles de tartes, et que vous nous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les ménétriers et pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci par-là, nan ragaillardira votre soirée de la belle façon, je vous en réponds.

LA GREFFIÈRE.

Voilà trois louis d'or, monsieur le magister; c'est plus que vous ne m'avez demandé.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux; je vous baillerons queuque petit par-dessus pour ça; et comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra... votre épitra....

LA GREFFIÈRE.

Mon épitaphe?

LE MAGISTER.

Eh! morgué, nenni, c'est tout le contraire; votre épitralame, je pense; je ne sais pas bian comme ça s'appelle; mais ce seront des vars à votre louange, toujours.

LA GREFFIÈRE.

Ne manquez pas, surtout, d'y bien marquer les agréments de la fin du siècle; il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnaissance en soit publique.

LE MAGISTER.

Oh! tatigué, laissez-moi faire, j'en sis du moins aussi content que vous. J'ai pardu ma femme, et puis j'avons cette année bon

vin, bonne récolte; je sommes tretous si aises! Allez, je chanterons à plein gosier, et je remuerons le jarret de la belle magnière.

LA GREFFIÈRE.

Oui; mais c'est pour ce soir, monsieur le magister; et ces vers à ma louange....

LE MAGISTER.

Oh! que ça sera biantôt bâti. Il n'est pas malaisié de vous louer: vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIÈRE.

Je suis jeune aussi, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça? eh bien! volontiers, tout coup vaille. Mais vous baillerez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIÈRE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison: je daterons la chanson, et cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, madame, je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, monsieur le magister; votre très-humble servante.

SCÈNE II.

LA GREFFIÈRE, seule.

Ah! que je suis ravie! que j'envisage un charmant avenir! quels heureux moments! quels heureux moments! je ne me sens pas de joie.

SCÈNE III.

LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Comment donc, madame, on dit que vous mettez en joie tout le village? Est-ce à cause de la fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir?

LA GREFFIÈRE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette; j'ai reçu les plus agréables nouvelles....

LISETTE.

Il y aurait de l'indiscrétion, peut-être, de vous demander ce que c'est, madame.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la Duverger, pour moi.

LISETTE.

Comment donc, madame?

LA GREFFIÈRE.

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette; nous y touchons du bout du doigt, ma chère enfant.

LISETTE.

Et à quoi, madame?

LA GREFFIÈRE.

A cet heureux temps que la Duverger m'a tant promis à la fin du siècle, et à mon bonheur.

LISETTE.

Eh! qu'a de commun la fin du siècle avec votre bonheur, madame?

LA GREFFIÈRE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci: mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets!

LA GREFFIÈRE.

Je suis déjà veuve, premièrement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Et je ne le serai pas longtemps encore.

LISETTE.

Comment donc, madame?

LA GREFFIÈRE.

C'est la saison des révolutions, que la fin des siècles, et tu vas voir d'assez jolis changements dans ma destinée.

LISETTE.

Eh! quels changements encore?

LA GREFFIÈRE.

Je serai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition! Cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, et vous en avez toutes les manières.

LA GREFFIÈRE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Eh! quel heureux petit seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition?

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte, ma chère Lisette, le petit comte.

LISETTE.

Qui, le petit comte? celui qui était amoureux de votre nièce?

LA GREFFIÈRE.

Dis qu'il feignait de l'être, pour s'approcher de moi.

LISETTE.

Eh! le petit fourbe!

LA GREFFIÈRE.

Nous avons bien conduit cela, n'est-ce pas?

LISETTE.

Eh! qu'était-il besoin de conduite là dedans? vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIÈRE.

L'agrément du mystère, mon enfant, l'agrément du mystère: j'avais même dessein qu'il m'enlevât. Oh! je crois que c'est un grand plaisir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a son mérite, assurément.

LA GREFFIÈRE.

Nous nous serions mariés en cachette, *incognito*, sous seing privé, pour éviter les manières bourgeoises.

LISETTE.

Cela était noblement pensé.

LA GREFFIÈRE.

Mais le plaisir de faire enrager de près mon beau-frère le procureur, qui est un fort impertinent personnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur et de ma nièce, et de jouir, par mes propres yeux, du désespoir de toutes les femmes de ma connaissance, nous a fait prendre la résolution de faire ce mariage à leur barbe. Oh! cela est bien satisfaisant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte va arriver, et en poste, même; son valet de chambre est déjà ici; cette affaire-là sera bientôt publique.

LISETTE.

Ne le serait-elle point déjà, madame? Voilà votre sœur et votre cousine qui me paraissent bien échauffées.

SCÈNE IV.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, L'ÉLUE, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? il se répand un bruit, dans le village, qui me paraît des plus surprenants.

L'ÉLUE.

Et à moi, des plus ridicules.

LA GREFFIÈRE.

En quoi donc, ridicule? et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, mesdames?

MADAME BLANDINEAU.

Que vous allez épouser monsieur le comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve point cela vraisemblable.

LA GREFFIÈRE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voilà comtesse; et, grâce au ciel, nous ne figurerons plus ensemble..

MADAME BLANDINEAU.

Comtesse, vous? vous, comtesse, ma sœur?

LA GREFFIÈRE.

Dites madame, madame Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

MADAME BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Ma sœur comtesse, et moi procureuse! Un siége, et tôt; dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, madame! holà donc! madame!

L'ÉLUE.

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la greffière?

LA GREFFIÈRE.

Ah! plus de cousinage, madame l'élue, plus de cousinage.

L'ÉLUE.

Un fauteuil aussi : tôt, du secours; à moi, Lisette!

LISETTE.

Oh! par ma foi, donnez-vous patience.

L'ÉLUE.

Je m'affaiblis, je suffoque, j'agonise, et je m'en vais mourir de mort subite.

MADAME BLANDINEAU.

Écoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve : vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon aînée, ç'a toujours été votre fureur : mais je me séparerais d'avec mon mari, s'il me laissait avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

L'ÉLUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci; il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIÈRE.

Oh! remuez-vous, remuez-vous, je me remuerai aussi, moi, je vous en réponds.

LISETTE.

Mort de ma vie, que de mouvement! Voilà une famille bien sémillante!

LA GREFFIÈRE.

Mais, vraiment, je les trouve admirables; elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune : ces bourgillonnes-là sont si ridicules....

MADAME BLANDINEAU.

Bourgillonnes, madame l'élue! bourgillonnes!

L'ÉLUE.

Ah, ciel! bourgillonne, moi qui suis, par la grâce de Dieu, fille, sœur et nièce de notaire, et femme d'un élu, ma cousine.

MADAME BLANDINEAU.

Et moi, ma cousine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant qu'en nippes et bijoux. Je suis dans une colère....

L'ÉLUE.

Et moi dans une rage....

LA GREFFIÈRE.

Oh ! je deviendrai furieuse, moi, je vous en avertis ; prenez-y garde.

LISETTE.

Eh ! là, là, mesdames, un peu de modération ; voulez-vous donner à rire à tout le village ? Voilà cette grosse marchande de laine de la rue des Lombards, qui, comme vous savez, n'est pas une bonne langue.

SCÈNE V.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, L'ÉLUE, MADAME CARMIN, LISETTE.

MADAME CARMIN.

Bonjour, ma chère madame Blandineau.

MADAME BLANDINEAU.

Madame Carmin, votre très-humble servante.

MADAME CARMIN.

Je ne puis pas être de votre souper, je m'en retourne à Paris ; je viens prendre congé de vous, mes chères enfants.

LA GREFFIÈRE.

Ah ! ne partez que demain, je vous prie ; vous ne me refuserez pas d'être témoin....

MADAME CARMIN.

Je ne puis différer mon départ : je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendais la conclusion avec impatience ; elle est finie, il faut que je parte.

L'ÉLUE.

Eh ! quelle affaire, madame Carmin ? Sont-ce des laines de Hollande, d'Angleterre, qui vous arrivent ?

MADAME CARMIN.

Ah ! fi donc : rien moins que cela, mesdames. Je quitte le négoce, je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est : j'achète une charge à mon mari, je me fais présidente.

MADAME BLANDINEAU.

Vous, présidente, madame Carmin ?

MADAME CARMIN.

Moi-même.

L'ÉLUE.

Madame Carmin présidente !

MADAME CARMIN.

Oui, madame.

LA GREFFIÈRE.

Et moi comtesse, madame Carmin.

MADAME CARMIN.

Vous, comtesse, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

J'en suis ravie, madame la comtesse.

MADAME BLANDINEAU.

Et moi je suffoque, je n'en puis plus.

L'ÉLUE.

Il y a pour en mourir; je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes. Eh! madame Carmin remplira bien cette place-là.

MADAME CARMIN.

Oh! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari; mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIÈRE.

Il sera bon d'être de vos amies.

MADAME CARMIN.

Ce n'est qu'une charge de campagne, à la vérité, et dans une élection d'une très-petite ville du côté d'Étampes; mais il y a de grands agréments, de grandes prérogatives.

L'ÉLUE.

Eh! quelles prérogatives, madame?

MADAME CARMIN.

On est maître absolu dans le pays, premièrement. Il n'y a, je crois, dans toute la juridiction, ni procureurs, ni avocats, ni conseillers même; et monsieur le président peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice : cela est fort beau, mesdames.

MADAME BLANDINEAU.

Oui, cela sera fort beau de voir monsieur Carmin juger tout seul, lui qui ne sait ni latin, ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

MADAME CARMIN.

Oh! je vous demande pardon, madame Blandineau; il signera

son nom fort librement, et avec un paraphe encore, à cause de sa charge.

L'ÉLUE.

Mais ce n'est pas assez de savoir signer, il faut juger auparavant.

MADAME CARMIN.

Belle bagatelle ! Il y a dans la ville un tabellion qui règle tout, moyennant trente ou quarante francs par année ; et puis, quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre ; c'en est assez pour des gens de province.

LISETTE.

Assurément, et les juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

MADAME CARMIN.

Au bout du compte, ce n'est pas mon affaire : je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un bon homme qui aime la retraite, la campagne ; il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, et moi à Paris, comme une présidente.

LA GREFFIÈRE.

Et moi, comme une comtesse. Nous nous retrouverons, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

Adieu, ma chère madame Blandineau ; à mon retour, nous ferons ensemble quelque partie de plaisir.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, madame Carmin, bon voyage.

MADAME CARMIN.

Votre très-humble servante, madame.

L'ÉLUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

On vous les changera, madame l'élue. Adieu, mon agréable comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, ma chère présidente.

LISETTE.

Quelle politesse il y a parmi les femmes de qualité ! Au bout du

compte, voilà de belles fortunes! une femme placée, une femme en charge.

MADAME BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je suis au désespoir; monsieur Blandineau en achètera une qui m'anoblisse, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ÉLUE.

Monsieur l'élu cessera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus sa femme.

SCENE VI.

LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Courage, madame, voilà le champ de bataille qui vous demeure, et il faut qu'il crève une douzaine de bourgeoises de cette affaire-ci.

LA GREFFIÈRE.

C'est mon beau-frère à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle, quand je lui parlais de devenir comtesse; je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amène monsieur Naquart.

LA GREFFIÈRE.

Ah! tu vas voir comme je le recevrai.

SCÈNE VII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Eh bien! ma sœur, avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite? Quel est le fruit de vos réflexions?

LA GREFFIÈRE.

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frère, monsieur Blandineau!

M. NAQUART.

C'est sous les auspices de monsieur, madame, que je prends la liberté....

LA GREFFIÈRE.

Bonjour, monsieur Naquart, bonjour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur....

LA GREFFIÈRE.

Mais, mon beau-frère, ne m'en parlez pas davantage : c'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais; demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! pour cela non; c'est une des plus grandes perfections de madame.

M. NAQUART.

J'avais cru, madame....

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes un mal-créant, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Que, vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages....

LA GREFFIÈRE.

Les temps sont changés, monsieur Naquart; j'étais une sotte, une enfant, une imbécile : il est vrai, je m'en souviens, j'avais pour vous une heureuse faiblesse; et si j'en avais été crue, je serais veuve de vous à l'heure qu'il est.

M. NAQUART.

Veuve de moi, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vraiment; il était de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue, et je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé; laissez courir à monsieur Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIÈRE.

Oh! pour cela, non; qu'il ne s'y joue pas, je ne lui conseille pas d'insister là-dessus, mon étoile est terrible pour les maris; et, selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, en très-peu de temps, et de qualité même : voyez combien durerait un pauvre diable de procureur!

LISETTE.

Quoi! madame, vous aimez monsieur le comte, et vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence?

LA GREFFIÈRE.

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette : c'est un jeune homme qui lui résistera davantage.

LISETTE.

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posséder, madame, de vous être quelque chose?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, monsieur Naquart.

LISETTE.

Voilà un bonhomme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIÈRE.

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite! Mais si vous avez tant d'envie de m'appartenir, monsieur Naquart, épousez ma nièce Angélique; c'est une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

Ah! ah! en voici bien d'une autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui sans doute, et vous me ferez plaisir même. La pauvre enfant! il faut bien faire quelque chose pour elle; je lui enlève monsieur le comte, qui était son amant; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité : car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom, c'est ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui était amoureux d'Angélique?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant : monsieur Naquart est le mien, je le renvoie à elle, ce ne sera qu'une espèce de troc; et tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vite, pour lui apprendre cette bonne nouvelle : que je vais la réjouir!

SCÈNE VIII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIÈRE.

M. NAQUART.

Songez bien à quoi vous vous engagez, madame.

LA GREFFIÈRE.

A vous donner ma nièce, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIÈRE.

Me dédire, moi, monsieur Naquart, moi me dédire ! une comtesse manquer de parole ! ah ! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plus tôt dresser votre contrat et le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici monsieur le comte.

M. BLANDINEAU.

Mais ce monsieur le comte....

LA GREFFIÈRE.

Écoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, monsieur Blandineau. Adieu, messieurs les procureurs ; madame la comtesse est votre très-humble servante.

SCÈNE IX.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Son extravagance est au plus haut point, et je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné, qui n'a pas le sou.

M. NAQUART.

Je sais mieux ses affaires que personne ; je suis son procureur et son curateur tout ensemble, et il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCÈNE X.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh ! venez vite, monsieur, parler à madame ; la voilà qui étouffe et qui va mourir, parce que madame la greffière va être comtesse.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'élue est avec elle, qui fait tout comme elle ; elles s'asseyent, elles se lèvent, elles se tourmentent, elles se lamentent ; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvais m'empêcher de rire.

M. BLANDINEAU.

Oh ! quel embarras, monsieur Naquart ! on ne voit que des folles, de quelque côté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages ; et si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, monsieur Blandineau, et nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule et à leurs faiblesses, que nous corrigerons tout à fait dans la suite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, LE COMTE.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le comte, vous me désespérez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez me le persuader, en devenant le mari de ma tante?

LE COMTE.

Mais que voulez-vous que je fasse? vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi ni revenu; un procès que je viens de perdre achève de me ruiner absolument; ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerais-je à moi-même de vous associer à mon malheur?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aime mieux être malheureuse avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le serai point du tout, je vous assure : ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point, monsieur; je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! soyez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous; je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et vous ne m'épouserez point? Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! Laissez-moi céder, pour un temps, à notre mauvaise fortune, pour nous en assurer une meilleure : nous

sommes jeunes l'un et l'autre, votre tante n'a que très-peu de temps à vivre.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez que, pour vous avoir, j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plaît, je veux que vous m'épousiez la première; ma tante a déjà été mariée, c'est à elle d'attendre.

LE COMTE

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous aimerons, monsieur le comte, et je serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angélique! adorable personne!

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, et aimez-moi davantage, monsieur le comte. (Apercevant Lisette.) Ah! te voilà, ma chère Lisette! viens m'aider à le rendre raisonnable : il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Eh bien! mort de ma vie, laissez-le faire, et épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouserait monsieur Naquart, mon procureur?

LISETTE.

Pourquoi non? Ce procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse. La tante et lui sont déjà d'accord, cela ne dépend plus que de mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oui? Oh bien! monsieur, épousez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, monsieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union?

ANGÉLIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune ? Nous sommes jeunes l'un et l'autre, et je serai veuve aussitôt que vous, pour le moins.

LISETTE.

Oh ! pour cela oui, j'en réponds.

LE COMTE.

Je vous verrais entre les bras d'un autre ?

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons, monsieur; je vous donne rendez-vous, quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGÉLIQUE.

C'est vous, monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grâce.

ANGÉLIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurais pas le même privilége que lui ! cela est admirable.

LISETTE.

Il faut que cela soit égal de part et d'autre, il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

Eh bien ! je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGÉLIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi, j'épouserai monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir.....

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette !

SCÈNE III.

M. NAQUART, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. NAQUART.

Ah ! c'est vous que je cherche, monsieur le comte : on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous rencontrer aussi, monsieur, pour vous dire....

M. NAQUART.

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde, je suis bien aise de vous entretenir quelques moments avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la proposez, monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela est violent.

ANGÉLIQUE.

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, monsieur?

M. NAQUART.

Oui, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oh bien! monsieur, ce ne sera pas de mon aveu qu'elle se fera; et à moins que monsieur le comte n'ait l'impertinence d'épouser ma tante, je ne ferai jamais la sottise de vous épouser, moi : vous pouvez compter là-dessus.

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

M. NAQUART.

Elle devrait me rebuter; mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, et je veux que ce soit monsieur le comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, je suivrai son exemple; qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laissez-moi lui parler, et allez nous attendre, avec Lisette, chez le tabellion du village : vous y trouverez presque toute votre famille. Si les contrats que je fais dresser vous conviennent, on les signera; sinon....

ANGÉLIQUE.

Ils ne me conviendront point, monsieur, je vous en réponds.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGÉLIQUE.

Plus je les ouvrirai, monsieur, et moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence, ayez seulement la complaisance de passer chez le tabellion.

ANGÉLIQUE.

Je n'y veux point aller sans monsieur le comte.

LISETTE.

Eh! pourquoi non? Allons, venez, on ne vous fera pas signer par force.

ANGÉLIQUE.

Au moins, monsieur le comte, ne vous laissez pas persuader d'épouser ma tante; j'épouserais monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCÈNE IV.

M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

Oh! çà, monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincèrement; que venez-vous faire ici?

LE COMTE.

Chercher un asile contre la misère où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet asile est la maison de madame la greffière, que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'est mon dessein. Elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître; je me mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires?

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achètent nos terres, ils usurpent nos titres et nos noms même : quel inconvénient de faire

leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons et dans nos charges?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre manière, si vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE.

Hélas! monsieur Naquart, ce sont vos conseils qui m'ont perdu : on me proposait un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix : mais il ne se trouve que de jeunes juges à une audience, et nous plaidons contre une jolie femme; le moyen d'avoir raison!

LE COMTE.

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles, il n'y a point de retour : la seule chose qui me reste à faire, est de chercher les moyens de ne pas vivre misérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jeter sans réflexion.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement?

LE COMTE.

Hélas! monsieur, je mourrai de douleur, peut-être, de ne pouvoir la rendre heureuse.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici madame la greffière, entretenez-la dans les sentiments où elle est pour vous, et venez me joindre chez le tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, monsieur, le plus tôt qu'il me sera possible.

SCÈNE V.

LE COMTE, LA GREFFIÈRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, madame; il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIÈRE.

Mais quel chemin aura-t-il pris? je l'attendais du côté de la

petite ruelle : outre que c'est le plus court et le plus commode, la sympathie l'y devait attirer, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

La sympathie se sera trouvée en défaut, madame.

LA GREFFIÈRE.

Eh ! le voilà.

LE COMTE.

Madame.

LA GREFFIÈRE.

C'est donc vous que je vois, mon cher comtin ? Vous me cherchiez, je vous cherchais, nous nous cherchions tous deux ; l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir : quelle félicité ! La sentez-vous bien, mon cher petit comte, et m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire ?

LE COMTE.

Vous ne pouvez sans me faire tort, madame, douter de la continuation de mes sentiments ; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIÈRE.

Autant que mes charmes ? Ah ! comtin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le seront, je vous le promets, madame.

LOLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, monsieur renouvellera d'amour, madame.

LA GREFFIÈRE.

Mais veillé-je ? n'est-ce point un songe ? suis-je bien moi-même ? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là ?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, madame ; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIÈRE.

Mon cher comtin ! oh ! il y a de l'étoile dans mon fait, et la Duverger me l'a toujours dit.

LE COMTE.

Lolive ?

LOLIVE.

Monsieur ?

LE COMTE.

Voilà une maîtresse folle, dont je suis déjà bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Que dites-vous, aimable comtin?

LE COMTE.

Je dis, madame....

LOLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Cela est vrai, le voilà tout je ne sais comment; il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh! cela se remettra, madame, cela se remettra.

LA GREFFIÈRE.

Oh! que oui: je m'en vais lui faire prendre de bons consommés, de bons potages, et j'ai déjà dit qu'on lui fît de la tisane; de la tisane, comtin.

LE COMTE.

De la tisane, à moi, madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi gouverner votre santé, vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, madame. Maugrebleu de l'extravagante, avec sa tisane!

LOLIVE.

Pour moi, madame, comme ma santé ne vous est pas si chère, il me faudra du vin, s'il vous plaît, et en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIÈRE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCÈNE VI.

LA GREFFIÈRE, LE COMTE, LE MAGISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER.

Madame, velà les filles et les garçons du village, avec les ménétriers, qui s'assemblont sous l'orme, et qui s'en allont faire un petit essayement de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire. Eh! parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIÈRE.

Non ; qu'ils viennent ici, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

Ici, soit. Je m'en vas vous les amener. Ça ne sera peut-être pas biau drès l'abord ; mais je tâcherons de mieux faire dans la suite.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on nous apporte ici des siéges. Allons, mon cher comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, madame ? qu'est-ce que c'est que ceci ?

LA GREFFIÈRE.

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée; un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siècle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle âme, assurément ; et pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiète, et qui ne me laisse pas l'esprit dans une entière liberté.

LA GREFFIÈRE.

Allez donc, comtin ; mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, comtin.

LOLIVE.

Adieu, comtine.

SCÈNE VII.

LA GREFFIÈRE, seule.

Le joli petit homme! il est fait pour moi, je suis faite pour lui : c'est l'amour, assurément, qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCÈNE VIII.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE.

MADAME BLANDINEAU.

Ma chère sœur, que je vous embrasse; je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse, félicitez-moi d'être baronne.

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes baronne, ma chère sœur?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, ma chère comtesse, c'est une affaire faite : monsieur Blandineau vend sa charge, et il donne quarante mille francs de la baronnie de Boistortu; le marché est conclu, je ne suis plus madame Blandineau, je suis la baronne de Boistortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIÈRE.

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur. Ma sœur la baronne, votre sœur la comtesse en est ravie, et voilà notre famille fort illustrée, au moins.

MADAME BLANDINEAU.

Notre cousine l'élue mourra de chagrin, madame la substitute s'en pendra; nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIÈRE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, madame la baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là, je vous le demande en grâce.

MADAME BLANDINEAU

Oh! voilà qui est fini, je vous l'accorde, madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart épouse Angélique; si nous pouvions aussi le faire quitter! c'est un fort bon homme, et qui mérite assez de devenir de qualité.

MADAME BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIÈRE.

D'un marquisat, ma sœur! d'un marquisat? Monsieur Naquart marquis! monsieur le marquis Naquart! cela serait fort plaisant!

mais ce nom-là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre.

(On entend une symphonie.)

SCÈNE IX.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Tout notre monde est là, madame; mais comme velà monsieu le tabellion qui viant avec une grosse compagnie vous apporter à signer queuque chose, afin de n'être pas interrompus et de ne pas interrompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE.

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

SCÈNE X.

M. ET Mme BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIÈRE, ANGÉLIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIÈRE.

Cela est-il comme il faut, monsieur Naquart?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, madame. Vous n'avez qu'à lire, monsieur le tabellion.

LE TABELLION lit.

Par-devant Bastien Trigaudinet.....

LISETTE.

Eh! fi donc, lire, voilà du temps bien employé, vraiment! Que vous avez peu d'impatience, madame! vous serez comtesse une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, madame, l'empressement que j'ai d'être votre neveu...

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIÈRE.

Ce cher mouton! Oh! il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher comtin, je vous en réponds. Donnez, don-

nez, monsieur le tabellion. Allons, à vous comtin : siguez, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Je n'y entends pas plus de finesse que vous ; je signe aveuglément, madame.

LA GREFFIÈRE.

Vous risquez beaucoup, vraiment. Dépêchez, ma nièce.

ANGÉLIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIÈRE.

Vous prenez le bon parti. Çà, ne signez-vous pas aussi, monsieur le baron de Boistortu ?

M. BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût ; et il y avait longtemps que je souhaitais de vous voir la femme de monsieur Naquart, et de donner Angélique à monsieur le comte.

LA GREFFIÈRE.

Oh bien! monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas, je vous en avertis ; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angélique qui est madame Naquart, et c'est moi qui suis madame la comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, madame, ça n'est pas comme ça : quoique je ne soyons que notaire de village, je ne faisons point de si grosse bévue.

LA GREFFIÈRE.

Comment, cela n'est pas comme cela? Vous êtes un sot, monsieur le tabellion ; cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Eh! non, madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIÈRE.

Ouais! voici qui est admirable, Lisette?

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, madame, il le sait mieux que vous ; c'est lui qui a fait les contrats, une fois.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart?

M. NAQUART.

C'est un quiproquo, madame, une méprise; et cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIÈRE.

Difficile tant qu'il vous plaira; monsieur le comte, ni moi, nous ne serons point les dupes d'un quiproquo, sur ma parole : n'est-ce pas, comtin?

LE COMTE.

Non, madame, je n'en serai point la dupe; mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIÈRE.

Comment! vous en profiterez, petit perfide? Est-ce en profiter que de me perdre?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela, moi, madame; et je ferai tout mon bonheur de vous posséder.

LA GREFFIÈRE.

Oh! vous ne me posséderez point, monsieur Naquart; vous avez beau faire, vous ne me posséderez point, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que monsieur le tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, madame?

LE TABELLION.

Ce serait bien de la peine, au moins. Madame Naquart, ce serait bien de la peine.

LA GREFFIÈRE.

Madame Naquart! on m'appellerait madame Naquart? J'aimerais mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous appellera madame la comtesse, si vous voulez. La terre de monsieur le comte est à moi, je la lui rends après ma mort; je lui assure tout mon bien; vous avez assuré tout le vôtre à votre nièce : ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très-volontiers; monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIÈRE.

C'est un accommodement qui change la chose ; et pourvu que j'aie un équipage et que vous ne soyez plus procureur....

M. NAQUART.

Vous serez contente, madame.

LA GREFFIÈRE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE.

Nous logerons ensemble, madame la baronne.

MADAME BLANDINEAU.

Et nous prendrons un suisse à frais communs, madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Oh ! pour cela, oui, très-volontiers. Je le savais bien que je serais de qualité, et que je ferais figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez ; mais je serai bientôt veuve. Allons, monsieur le magister, voyons votre petite bagatelle, en attendant le souper ; et quand on aura servi, que le maître d'hôtel de ma sœur la baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT

Plusieurs paysans et paysannes, conduits par le magister, viennent répéter la fête que madame la greffière a commandée.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Célébrons l'heureuse greffière,
Qui, lorsque le siècle prend fin,
Se fait, pour le siècle prochain,
Comtesse de la Naquardière.
Le beau destin!
Que de noblesse!
Que de jeunesse!
De quelle vitesse
Greffière comtesse
Fera son chemin!

Entrée de quatre paysannes.

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siècle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, maîtresse fidèle,
Et des pistoles à foison!

Entrée de paysans et de paysannes.

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,
Ne croyez pas
Être moins brillantes
En simple damas.
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

Entrée de paysans.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Que sur notre simplicité

Chacun se forme et se modèle;
Toute notre félicité
Vient de cette simplicité:
Parure, attraits, gloire et beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle.

LE PAYSAN.

Que les maris seraient contents
De voir leurs femmes en grisettes!
Le bon exemple! oh! l'heureux temps!
Que les maris seraient contents!
Moins les habits sont éclatants,
Plus les fredaines sont secrettes.
Que les maris seraient contents
De voir leurs femmes en grisettes!

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs et de leurs manières,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie;
Chacun ressent la vérité
Du ridicule ici traité:
Tout est orgueil et vanité
Dans la plus simple bourgeoisie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

FIN DES BOURGEOISES DE QUALITE.

DUFRESNY.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

27 août 1700.

NOTICE SUR DUFRESNY.

Charles Rivière Dufresny naquit à Paris en 1648, et y mourut en 1724. Arrière-petit-fils d'une paysanne d'Anet, connue sous le nom de *la Belle Jardinière*, et qui sut inspirer de l'amour à Henri IV, peut-être dut-il à cette origine la bienveillance particulière dont Louis XIV l'honora toute sa vie. Valet de chambre de ce prince et contrôleur de ses jardins, il avait l'art de le divertir, et d'en obtenir beaucoup de grâces; mais deux passions dévoraient tout, l'amour de la table, et celui des femmes. Aussi le roi disait-il qu'il n'était pas en son pouvoir de l'enrichir.

Le goût universel que Dufresny avait pour les beaux-arts, et ses talents pour les cultiver avec succès, doivent le faire regarder comme un de ces génies heureux, propres à faire admirer les richesses de la nature. La musique, le dessin, la peinture, l'architecture, la poésie, ont exercé tour à tour son activité; mais le théâtre paraît cependant avoir eu la préférence. La plupart de ses comédies offrent des sujets originaux, et des caractères peints avec finesse et parfaitement soutenus; son dialogue est vif et brillant, ses personnages sont pleins de verve et d'esprit; mais cet esprit semble trop être celui de l'auteur. Enfin, quoique son comique soit constamment tiré de la situation, quoique ses ouvrages brillent de qualités rares, il n'eut pas toujours du succès.

Dufresny était intimement lié avec Regnard, qui lui vola le sujet du *Joueur*. La comédie de Regnard parut la première, et ce fut la meilleure. *L'Esprit de contradiction*, *le Mariage fait et rompu*, *la Coquette de village*, *le Double veuvage*, *et la Réconciliation normande*, sont longtemps restés au répertoire. Dans cette dernière pièce, le rôle de Falaise est un de ceux qui portent bonheur à l'acteur qui les joue.

Voltaire emprunta au *Faux honnête homme* le personnage de Freeport de *l'Écossaise;* et Collé réduisit en trois actes *le Jaloux honteux de l'être*. Ces ouvrages, avec le *Faux instinct*, *la Noce interrompue*, *la Dot supposée*, et *le Dédit*, forment le théâtre complet de Dufresny.

Le Sage raconte, dans *le Diable boiteux*, le second mariage de Dufresny: « Je veux envoyer aux Petites-Maisons un vieux garçon de bonne famille, « lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se « passer d'espèces, est capable de tout pour en avoir. Il y a quinze jours « que sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui deman- « der, en lui disant qu'elle en avait besoin pour se marier... — Qui voudra « devenir ton mari pour trente pistoles? — Hé mais! répondit-elle, j'ai encore, « outre ça, deux cents ducats. — Deux cents ducats! répliqua-t-il avec émo- « tion; malepeste! tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous « voilà quitte à quitte. Et la blanchisseuse est devenue sa femme. »

On raconte que Dufresny ayant un jour reproché à l'abbé Pellegrin qu'il portait du linge sale: *Tout le monde*, lui répondit l'abbé, *n'est pas assez heureux pour pouvoir épouser sa blanchisseuse.*

Dufresny eut le *Mercure de France* après la mort de Visé. Les volumes qui sont de lui fourmillent de traits d'esprit et d'enjouement. Dans la pièce des *Amusements sérieux et comiques*, il fait une critique piquante des usages et des mœurs de l'époque. Il est assez vraisemblable que cette production ingénieuse a fourni à Montesquieu l'idée des *Lettres persanes*.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

COMÉDIE.

ACTEURS.

M. ORONTE.
MADAME ORONTE.
ANGÉLIQUE, leur fille.
VALÈRE, amant d'Angélique.
LUCAS, jardinier.
M. THIBAUDOIS.
UN NOTAIRE.
UN LAQUAIS.

La scène est à la maison de campagne de M. Oronte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS, en colère.

Morgué de la contrediseuse, et de sa contredition!

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non, monsieur; je ne peu pu duré avec l'esprit de madame votre femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'à vou contredise tout son sou, vous qui êtes son mari, ça est naturel ça : mais y n'est pas naturel qu'a vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tout franc, je n'aime point à être jardinier là où l'y a des femmes; car eune femme dan un jardin fait pu de dégât qu'un milier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, et ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté; a replante ce que j'ai arraché. Quand je greffe du bon crequin, a di que c'est de la bargamotte; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vlait, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je crois, Gueu me pardonne, qu'a me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable : mais laissons cela, Lucas; parlons de marier ma fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pu de conseil dan ma tête, drès que j'ai disputé avec Madame : ça me met en friche, moi et mon jardin. Et pi, c'est qu'a me vient de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne sortiras point; va, je te soutiendrai.

LUCAS.

Comment me soutiendriais-vou contre elle, qu'ou ne pouvé pas vou y soutenir vou-même? Hé, vou dis-je pas toujou qu'ous êtes trop docile? drès qu'a veut queuque chose, vous dite oui; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non; et vou le dite itou, et pi a redi oui par controvarse, et vou voulez bian.

ORONTE.

Que veux-tu, Lucas? j'aime ma femme; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction-là.

LUCAS.

Vou l'y laisserais donc itou la petite satisfaction de... si c'était son plaisir da; mais gnia rien à craindre, son humeur est trop revêche pour ça. Tant y a, monsieu, qu'en cas de votre fille, si je n'étais pu cian, comment feriais-vous? car gu'y a que moi qui a assé d'entendement pour faire revirer l'esprit de vote femme; vous n'y entendez rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, et plus de bon sens que bien des philosophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, monsieu, l'y a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent : ma philosophie à moi, c'est de gouvarner la vie du monde par mon méquié de jardinier. Vous vlé marier vote fille, par parentese; vou ne savé ce qui en sera; mais moi j'ai vu tout ça dans mon jardinage; car j'ai di : Quand Madame vient dans mon jardin, et qu'al voit qu'eun arbre est d'himeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. Or, si al voit que sa fille est d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit : si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus : Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là? Je n'en sais rian, madame. Mais ma fille par-ci; néant. Mais mon mari par-là; motus. Et parce qu'al a vu que je ne l'y baillais pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'al m'a chassé : mais ce ne sera rien; car a me chasse comme ça tou les jours, et j'ai des fiuesses pour qu'a me reflatte par contredition. La vla qui viant dans st' allée-ci; laissez-moi me raccommoder tout seul.

ORONTE.

Je vais t'attendre sous ce berceau.

LUCAS, seul.

Je serais morgué bien fâché de quitter ce bourgeois-ci; sa bourgeoiserie est pu argenteuse que ben des gentilhommeries que l'y a.

SCÈNE II.

MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Venez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari? il peut m'ordonner de vous garder céans; mais à coup sûr je ne lui obéirai pas. Allons vite, venez me rendre les clefs, et que je vous paye vos gages.

LUCAS, d'un ton pleureur.

Je suis bien fâché de vous quitter (il se retourne pour rire.) Ha, ha, ha, ha.

MADAME ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS, il pleure.

Cela m'afflige. (Il rit en se retournant.) Ha, ha, ha!

MADAME ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc?

LUCAS.

Rien, rien. (Il rit.) Ha, ha, ha...! (Tristement.) Çà, madame, je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE.

Je veux savoir de quoi vous riez.

LUCAS, ne se cachant plus pour rire.

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir; aussi ben me vla tout chassé, je ne vous crain pu. Ha, ha! je riais d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha! tou franc, c'est que comme l'y a longtemps que je sis las de votre himeur acariâtre, et que je veux vous planter là, j'ai di à par moi : Si Madame voit que je veux mon congé, a ne sera pas de st' avis : si je veux être payé de mes gages, a me les requinra, pour n'être pas de mon opinion : oh! faut mieux que je la fâche, afin qu'à me chasse par elle-même.

MADAME ORONTE.

Quoi! afin que je vous chasse?

LUCAS.

Je vous ai fai une querelle; ha, ha... mais je vas vous bailler vos clefs.

MADAME ORONTE.

Oui, pour me faire pièce vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans jardinier?

LUCAS.

C'est pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce sera drès tout à l'heure.

MADAME ORONTE.

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne seriais pu en train de me chasser, je veux vous quitter.

MADAME ORONTE.

Oh! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter, et moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS.

On ne requint point les gens malgré eux; et vous êtes d'une himeur...

MADAME ORONTE.

Ouais! mon humeur est donc bien terrible?

LUCAS.

Tanquia que j'en souffre tro.

MADAME ORONTE.

Suis-je si méchante dans le fond?

LUCAS.

Morgué nenni; je sai bian que ce n'est pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde : mais c'est que vote volonté est du naturel des hiboux; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE.

C'est une étrange chose que la prévention! car il n'y a guère de femme qui contredise moins que moi.

LUCAS.

Gn'en a guère, c'est vrai.

MADAME ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir? Ne sais-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari? Il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angélique?

LUCAS.

Hé! il m'en a dit queuque petite chose.

MADAME ORONTE.

Ah! voilà parler cela!

LUCAS.

Je me doute bien itou de la pensée de mademoiselle Angélique.

MADAME ORONTE.

Oui?

LUCAS.

Je sai ben encore mon avis à moi, su tou ça.

MADAME ORONTE.

Hé bien, Lucas?

LUCAS.

Mais, ni de ma pensée, ni de celle de Monsieu, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE.

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS.

Vous n'en saurais rien, vous dis-je; car je vous vois venu. Vous êtes tantô sur le oui, tantô sur le non. Je la marirai, je ne la marirai pas; qu'en dit-il? qu'en dit-elle? et tou ça, jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun tout de-guingouois qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

MADAME ORONTE.

Au contraire, je suis toujours dans le bon chemin, et chacun se détourne de moi par malice. En un mot, je sais qu'on a céans quelque dessein contraire au mien. Mais j'aperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Holà, Angélique, holà; venez un peu ici.

LUCAS, à part.

Allons retrouvé Monsieu sous le barciau.

SCÈNE III.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que souhaitez-vous de moi, ma mère?

MADAME ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée : mais je suis bonne, raisonnable; et, avant que de disposer de vous de manière ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie : voulez-vous être mariée, ou non?

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit, ma mère, que je ne dois pas avoir de volonté.

MADAME ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi. Je n'ai en vue que votre

satisfaction, ouvrez-moi votre cœur; là, parlez naturellement : vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse?

ANGÉLIQUE.

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

MADAME ORONTE.

Ah! je commence à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE.

Je ne vous entends plus. Dites-moi un peu; vous avez vu cette nouvelle mariée qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait : écoutez-vous ses discours avec plaisir?

ANGÉLIQUE.

Oui vraiment, ma mère.

MADAME ORONTE.

Vous souhaitez donc d'être mariée?

ANGÉLIQUE.

Point du tout; car cette femme vint hier affliger, par ses plaintes, la même assemblée qu'elle avait fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE.

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari?

ANGÉLIQUE.

Je ne dis point cela, ma mère.

MADAME ORONTE.

Que dites-vous donc? Car enfin vous envisagez le mariage ou comme un bien ou comme un mal; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

ANGÉLIQUE.

Je ne le souhaite ni ne le crains; je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions, sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour et contre me paraissent à peu près égales; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

MADAME ORONTE.

Oh! cette suspension commence à m'impatienter, et vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGÉLIQUE.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mere puisse la déterminer sans peine.

MADAME ORONTE.

Mais si je vous déterminais au mariage?

ANGÉLIQUE.

Mes raisons pour le mariage deviendraient les plus fortes; car la raison du devoir me ferait oublier toutes les raisons contraires.

MADAME ORONTE.

Et si je vous détermine à rester fille?

ANGÉLIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me paraîtront les meilleures.

MADAME ORONTE.

Quels discours! quel travers d'esprit! je n'y puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGÉLIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non.

ANGÉLIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

MADAME ORONTE.

Quelle obstination! quel acharnement!

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredirez sans cesse?

ANGÉLIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire?

MADAME ORONTE.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, et vous n'en voulez point avoir.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma mère...

MADAME ORONTE.

Vous me poussez à bout, taisez-vous. On dira encore que j'ai

tort! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeler vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous : une fille comme cela est un vrai fléau domestique; je veux m'en défaire absolument. Oui, mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent : Valère d'un coté, monsieur Thibaudois de l'autre. Je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix : vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre père : si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains; si elles ne le sont pas, hon!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE.

Quelle violence il faut que je me fasse, sincère comme je le suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde! Cependant je n'ose me confier à personne, dans la situation où je vois les choses.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Me voici encore, mademoiselle, et j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manières ont mis ma patience à bout : je suis outré; non, je ne me possède plus quand je pense que, depuis le temps que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prières, ni mes reproches, n'ont encore pu vous arracher une seule parole sur quoi je puisse tabler... Quand je vous parle de la plus violente passion qui fut jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible : car enfin on témoigne aux gens, ou de la reconnaissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colère. Juste ciel! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné?

ANGÉLIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, et rien de plus.

VALÈRE.

Mais enfin approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien.

VALÈRE.

Quoi ! toujours sur le même ton ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas ?

VALÈRE.

C'est ce qui me désole.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aie eu de l'aversion...?

VALÈRE.

Non, vraiment ; mais cela ne suffit pas.

ANGÉLIQUE.

Cela suffit pour moi ; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déjà que j'ai formé certain projet pour mon établissement, et que, suivant ce projet, il ne faut pas que ma mère sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre ? Il faut que mon père l'ignore aussi, et par conséquent que vous l'ignoriez vous-même : car si vous le saviez, mon père, ma mère, et tous ceux qui vous voient, en seraient bientôt instruits.

VALÈRE.

Vous me croyez donc bien indiscret ?

ANGÉLIQUE.

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALÈRE.

Je sais modérer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possède plus que vous ne pensez, et je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGÉLIQUE.

Mais si ce mot était que je n'ai nul dessein de vous épouser ?

VALÈRE.

Ah ! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entends-je, juste ciel ?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille ; le seriez-vous davantage si je vous promettais de n'être jamais à d'autre qu'à vous ?

VALÈRE.

Si vous me le promettiez, ah ! j'en mourrais de plaisir : oui, mon bonheur serait si grand...

ANGÉLIQUE.

Que vous iriez le publier aussitôt. Voilà comment vos transports de joie, ou vos désespoirs outrés, pourraient divulguer mon secret; et dès que ma mère saurait le choix que je veux faire, elle en ferait un contraire, à coup sûr : ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALÈRE.

Je ne les ignore plus, ingrate : et puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui monsieur Thibaudois.

ANGÉLIQUE.

Cela pourrait être.

VALÈRE.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas...

ANGÉLIQUE.

Hé bien, retournez-vous-en.

VALÈRE.

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'a présent, parce que je suis ami de votre mère. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage.

ANGÉLIQUE.

Empêcher ce mariage! Je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALÈRE.

Non, cruelle, non, ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGÉLIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins ; mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon père ni ma mère ; je vous ai défendu de paraître ici; retirez-vous, je vous prie.

VALÈRE.

J'obéis aveuglément : mais si vous me trompez...

ANGÉLIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALÈRE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus...

ANGÉLIQUE.

Oh! pour me dire des injures, attendez que je les aie méritées. Je les mériterai peut-être bientôt, ne vous impatientez point.

VALÈRE.

Quoi! vous pourriez...

ANGÉLIQUE.

Voilà mon père, partez vite.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ORONTE.

ORONTE.

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi; tu seras mariée selon mes désirs. Je triomphe, et je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, je crains bien...

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, et je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGÉLIQUE.

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la vérité, monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier; mais il est franc.

ANGÉLIQUE.

Je pardonne la grossièreté en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit; je trouve, moi, qu'il en aurait beaucoup, s'il pouvait seulement se désaccoutumer de dire à tort et à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutoyer tout le monde; il tutoie jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vues.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, ORONTE, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS, étalant une grande veste dorée, parements larges, gros ventre, et les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.

Hé ben, voisin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que..... mais que dit-elle donc, cette femme? Ah! te voilà, toi, fille! hé ben, hé ben, quand épouserons-nous?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait, c'est fait; oui, oui, va, Angélique, je te baille ma foi. Quin, vla des bagues à mes doigts; prends la plus grosse.

ANGÉLIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous délibérions.

THIBAUDOIS.

Délibérons, délibérons.

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS, prenant les mains d'Angélique.

Prenons, prenons.

ANGÉLIQUE.

Pendant que vous délibérerez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mère.

ORONTE.

Va vite, nous n'avons point de temps à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela presse, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaye; parlons de chose et d'autre; conte-moi un peu...

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte?

THIBAUDOIS.

Mais conte-moi, conte.... tu es bien gentille dea, conte-moi un peu ça....

ANGÉLIQUE.

Il est temps que j'aille...

THIBAUDOIS, la tenant toujours par le bras.

Oh, je veux que tu me contes... Hé ben, je t'aime de tout mon cœur dea, conte-moi un peu ça.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez? je vous en suis obligée, voila le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini : Hé ben, comment fais-tu ce conte-là? conte-moi donc...

ORONTE, ôtant la main de Thibaudois de celle d'Angélique.

Oh, laissez-la aller; il ne faut pas que sa mère la voie avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va, ma fille, dépêche-toi d'être ma femme.

SCÈNE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

Çà, raisonnons un peu sur la manière dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse?

ORONTE.

Non, vraiment; car...

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarrasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expédient pour faire que...

THIBAUDOIS.

Oui, oui, va, je ferai cela : dis-moi, comment vas-tu faire?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie; il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin..... comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi non plus ; car c'est une terrible femme que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais, par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde ; c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi ; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

SCÈNE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE.

Hé bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire ? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit ?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monsieu que vla veut ben de mademoiselle Angélique, al veut ben de li, Madame le veut ben, vou le voulé ben, et moi itou ; vla qu'est don fait.

THIBAUDOIS.

Vla qu'est donc fait.

LUCAS.

Je di que ça n'est pas fait ; car drès qu'a verra que nous le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THIBAUDOIS

Voilà le mal.

LUCAS.

Oh! je vous demande, si...

ORONTE.

Assurément.

THIBAUDOIS

Belle demande!

LUCAS.

Je vous demande don si ne faurait pas que je fissions là... comme si...

THIBAUDOIS.

C'est bien penser cela.

ORONTE.

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS.

C'est mon avis.

LUCAS.

Vla de biaux avis qu'ous avé là! Fau vous faire conseillé de village, vous opinerais par écho. Je dis don, moi, que la volonte de votre fame est comme eune giroite, qui voudrait toujou se torner à l'encontre du vent. Fau don faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh! l'y a deux vents qui soufflont su mademoiselle Angélique, monsieu d'un côté, et ce Valère de l'autre; gna don qu'à dire à vote fame que c'est Valère que nou voulons, et a nou baillera sti-ci par opposite; vla ma sentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Fau faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie pour mettre Madame ben en humeur de s'ostiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment, notre notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

LUCAS.

Oui, mais pour qu'a le sine ben vite, fau qu'a le sine de rage; et j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin; je fais semblant de ne dire mot, je ratice

ma bêche : a s'ostine su ma contenance; je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, et a dispute contre : le feu s'y boute, et quand sa contredition est allumée, si vou l'y allias soutenir qu'al est honnête fame, a vou dirait qu'ous en avez menti. Mais la vla. Je vas l'ostiner, et pis vou vienrais tout d'un coup l'y demander Valère.

SCÈNE X.

MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Tu étais là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valère, ou de monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

LUCAS, tournant son chapeau.

Hom!

MADAME ORONTE.

Tu tournes ton chapeau : c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS, secouant la tête.

Prr.

MADAME ORONTE.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, et il aimerait mieux Valère?

LUCAS.

Hé, hé, hé!

MADAME ORONTE.

Parce qu'il est plus jeune? N'est-ce pas qu'il plairait davantage à ma fille?

LUCAS.

Hé! mais...

MADAME ORONTE.

Quoi! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de monsieur Thibaudois ne sont pas préférables?

LUCAS.

Baon!

MADAME ORONTE.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS.

Mais, mais, mais...

MADAME ORONTE.

Faux raisonnements que tout cela.

LUCAS, frappant du pied.

Morgué!

MADAME ORONTE.

Et tout ce que tu me dis là, c'est mon mari qui te le fait dire.

LUCAS.

Palsangoi.

MADAME ORONTE.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot tous ses discours? Oh bien, je lui déclare que malgré lui...

LUCAS.

Han...

MADAME ORONTE.

Oui, malgré lui, à sa barbe...

LUCAS.

Pao!

MADAME ORONTE.

Oui... Il le prend sur ce ton-là! je lui ferai bien voir...

LUCAS.

Pa ta ta!

MADAME ORONTE.

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS.

Prrr...

MADAME ORONTE.

Oh! c'en est trop, mon mari : vous me contrecarrez, vous m'insultez, vous m'outragez.

(Lucas fait signe à Oronte d'avancer, et il le met à sa place à côté de madame Oronte, pendant qu'elle parle seule.)

SCÈNE XI.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE, à Oronte qu'elle voit à la place où était Lucas.

Continuez, monsieur, continuez. Je voudrais bien savoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE.

Je n'ai encore rien dit.

MADAME ORONTE.

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir...

ORONTE.

Il est vrai que je venais pour vous parler.

MADAME ORONTE.

Me soutenir sans raison, sans jugement, que monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille!

ORONTE.

Valère, pourtant...

MADAME ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valère; et...

MADAME ORONTE.

Non, monsieur; Valère n'a que faire de se présenter à moi.

ORONTE.

Eh! je vous prie, par complaisance pour moi.

MADAME ORONTE.

Dès demain, je donne ma fille à monsieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raison?

MADAME ORONTE.

La raison est pour moi; et pour preuve que j'ai raison, c'est que cela sera comme je le veux, et dès aujourd'hui... Monsieur Thibaudois est ici, tenez-vous prêt pour signer.

SCÈNE XII.

LUCAS, ORONTE.

ORONTE.

Hé bien! n'ai-je pas tenu bon?

LUCAS.

Oh parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté, et ça sera la première fois de sa vie.

ORONTE.

Çà, le notaire est-il arrivé?

LUCAS.

Je m'en vas voir; et pi je revienrons encore crier que ie voulons Valère, afin qu'a sine vitement pour l'autre.

SCÈNE XIII.

ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE.

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGÉLIQUE.

J'ai tout entendu, j'étais là sous le berceau avec le notaire; il vient d'arriver, il est temps qu'il paraisse.

ORONTE.

Je vais lui parler, va vite rejoindre ta mère.

ANGÉLIQUE, seule.

Voilà les choses au point où je les souhaitais, et les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCÈNE XIV.

MADAME ORONTE, LE LAQUAIS.

MADAME ORONTE.

Dis-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? A qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela; et, afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vite. (Il s'en va.)

MADAME ORONTE.

Que veut dire ce mystère? (Elle lit bas.) hon, hon, hon... « Je « vous donne avis que votre fille est d'intelligence avec monsieur « Thibaudois, qu'elle veut épouser; et, pour vous faire signer leur « contrat, ils ont un notaire en main, qui se doit trouver chez vous « comme par hasard. » Justement, c'est ce notaire que j'ai vu là avec Angélique; l'avis est bon. « En un mot, votre mari doit « feindre de ne vouloir point de monsieur Thibaubois, afin que « vous vous déterminiez pour lui. » Oui! monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari.

SCÈNE XV.

MADAME ORONTE, ORONTE, LUCAS.

LUCAS, bas à Oronte.

Courage, monsieur, crions bien fort que je ne voulons point de monsieur Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vite.

ORONTE.

Écoutez, ma femme...

LUCAS.

Je vous disons don que...

ORONTE.

Je veux que vous sachiez que...

LUCAS.

Que je sommes, vote mari...

ORONTE.

Vous dites que vous voulez monsieur Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas ? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Elle en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne, qui doit décider; c'est la vôtre, mon mari; et là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maitre.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que...

MADAME ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas; j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé monsieur Thibaudois, et moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix et l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

MADAME ORONTE.

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime et que je respecte.

ORONTE.

Vous plaisantez, et je vous dis très-sérieusement que monsieur Thibaudois n'est point de mon goût.

MADAME ORONTE.

Votre goût détermine le mien, et je ne pense plus à monsieur Thibaudois.

ORONTE, bas à Lucas.

Lucas.

LUCAS, bas à Oronte.

Poussons farme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, madame, est-ce que vous vous moquez de moi?

MADAME ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole?

LUCAS.

Bon! vote parole, a va et vient comme l'air du temps.

MADAME ORONTE.

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE.

Pour vous prouver ma sincérité et ma soumission, je vais de ce pas défendre à monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCÈNE XVI.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

Je crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui?

LUCAS.

Ouais! l'y a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

LUCAS.

Al vous obéit, ça n'est pas naturel.

ORONTE.

Je vais voir si c'est tout de bon; je ne saurais le croire.

LUCAS, seul.

Hon! faut que l'y ait là queuque chose; je me doute quasiment...

SCÈNE XVII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

Hé ben, hé ben, Lucas; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé votre congé, à vous; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS, seul.

J'aime pourtant bien cette petite Angélique; mais je me moque de cela : si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCÈNE XVIII.

THIBAUDOIS, ANGÉLIQUE; VALÈRE, qui suit Angélique pour examiner ses démarches.

THIBAUDOIS.

Hé ben, hé ben, pauvre fille, te voilà mal; tu ne seras point mariée.

ANGÉLIQUE.

Voilà un fâcheux contre-temps.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc, j'en suis bien aise; c'est que tu m'aimes, et c'est bien fait; ne pleure point, va, ne pleure point, tu m'auras.

ANGÉLIQUE.

Allez donc vous joindre à mon père, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mère; priez-la, pressez-la.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes là, Valère?

VALÈRE

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, vo-

tre affectation à me renvoyer, le notaire que j'ai vu, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne méritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris et du silence. (Il élève tout d'un coup sa voix.) N'attendez pas de moi, ni des emportements ni des reproches : non, perfide : non, traitresse...

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs?

VALÈRE.

Juste ciel!

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout, monsieur Thibaudois. Je voudrais bien savoir, monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos espérances? Premièrement, mon père peut-il balancer entre les richesses de monsieur et le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS, montrant ses bagues.

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je préfère la bonne humeur de monsieur à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi! il est amoureux comme un roman.

ANGÉLIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de désespéré.

THIBAUDOIS.

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALÈRE.

Eh, morbleu, monsieur...

ANGÉLIQUE, prenant Valère par le bras.

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie; je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Eh, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton père. (Bas à Angélique.) Défais-toi de cet homme-là, baille-lui son congé, et viens me retrouver.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Votre procédé me paraît si outré, que je pourrais vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas; mais enfin, s'il était vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en présence de monsieur Thibaudois... Le voilà parti, justifiez-vous.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE, à part.

Ma fille seule avec Valère!

VALÈRE.

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi: parlez, nous sommes seuls.

ANGÉLIQUE, voyant sa mère.

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la présence de monsieur Thibaudois. Mon père veut que je l'épouse; et je vous déclare que j'en suis ravie.

VALÈRE.

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagements, je vais trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Allez, monsieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALÈRE, apercevant madame Oronte.

Madame, avez-vous entendu? Je suis trahi, madame; car enfin, il n'est plus temps de vous cacher mon amour pour une ingrate... Vous voyez comme elle me traite.

MADAME ORONTE.

Vous me faites compassion, monsieur: voir la fille et le père acharnés contre vous et contre moi! J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentiments des autres.

VALÈRE.

Non, après le procédé d'Angélique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n'avais nulle envie de vous proposer ma fille.

VALÈRE.

Vous me la proposeriez en vain.

MADAME ORONTE.

Mais pour vous prouver, à vous, qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine, il me prendrait envie de vous offrir...

VALÈRE.

Je refuse vos offres, madame; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE.

Que j'aurais de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, monsieur....

VALÈRE.

Il n'en sera rien.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredites aussi! Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGÉLIQUE.

Quoi, ma mère! vous voudriez m'engager malgré moi?

MADAME ORONTE.

Malgré vous, ma fille? Ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté?

ANGÉLIQUE.

Hélas! quand je vous parlais ainsi, je ne parlais pas sincèrement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec monsieur Thibaudois?

MADAME ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma mère, je vous en conjure!

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, je sais toutes vos menées; le notaire m'a tout dit.

Vouloir me trahir ! m'exposer à faire la volonté d'un mari ! Pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi ; je vais le faire remplir du nom de Valère.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Non, madame, non, je ne signerai point ; j'aimerais mieux mourir, que d'épouser votre fille.

ANGÉLIQUE, imitant Valère.

J'aimerais mieux mourir, que d'épouser votre fille ! Vous prononcez cela bien naturellement.

VALÈRE.

Comme je le sens, ingrate.

ANGÉLIQUE.

Et comme je le souhaitais. Car, pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mère, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avais trompé vous-même.

VALÈRE.

Expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pour faire consentir ma mère à ce que je souhaitais, il a fallu aussi laisser mon père dans l'erreur. Il a agi naturellement ; et quand j'ai vu qu'ils étaient tous pour monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mère, afin qu'elle fût contre ; un billet inconnu l'a instruite du complot, et c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, et veut vous contredire aussi.

VALÈRE.

Ce que j'entends est-il bien vrai ? Mon malheur m'accablait, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGÉLIQUE.

Je voudrais que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrète ; non, Valère, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALÈRE, avec transport.

Ah ! trop aimable Angélique !

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS.

ANGÉLIQUE.

Non, Valère, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne serait pas malgré vous, car ce serait de bon cœur qu'ou l'épouseriais. Mais ça ne sera pas pourtant; car je me sis douté qu'ou manigancias l'amour ensemble, et que vous faisiais semblant. Vote mère allait baillé là-dedan, oui; mais je l'ai avertie qu'ou la trompiais.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

VALÈRE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car Madame va revouloir ce qu'a voulait devan qu'a sçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir: tanquia que je ly ai dit tout ça, moi; car monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALÈRE.

Eh! maraud, que ne m'en demandais-tu deux cents?

LUCAS.

Il n'est pu temps, Madame sait tout. Stanpendant, si je vous voyais là vote argent, il ne serait pu vrai que Madame sait tout, car, morgué! elle ne sait rian.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre Lucas...

VALÈRE.

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS.

Et vla Madame qui reviant; je vais vous épauler.

SCÈNE XXIII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS, THIBAUDOIS, MADAME ORONTE.

LUCAS.

Vené don vite, madame, vla des jeunes gens qui se querellont;

vené vite les séparer : je les ai trouvés qui se disiont rage ; ils se disputaient tant, que j'ai cru qu'ils étaient déjà mariés ensemble.

MADAME ORONTE.

Révolter ma fille contre moi ! il faut être bien insolent ! Vous voilà encore céans, monsieur ? sortez tout à l'heure.

THIBAUDOIS.

Va, va, je suis plus complaisant que toi : tu me chasses, je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

MADAME ORONTE.

Un benêt, un sot.

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit personne.

SCÈNE XXIV.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE, LE NOTAIRE.

ORONTE.

En vérité, ma femme...

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, mon mari.

ORONTE.

Si j'osais, madame, vous représenter....

MADAME ORONTE.

Je suis ravie que vous soyez aussi contre Valère ! il ne manquait plus que vous. Donnez ce contrat, et que je commence par signer. (Elle signe.) Allons, Angélique, signez après moi, obéissez.

ANGÉLIQUE, en signant.

Je ne serai pas mariée pour cela ; car mon père ne veut pas signer.

MADAME ORONTE.

Signez, monsieur mon mari ; signez, ou bien....

ORONTE.

Quand je signerai, cela ne fera rien ; car vous ne ferez pas signer Valère de force.

MADAME ORONTE.

Pour vous y obliger, monsieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALÈRE se jette tout d'un coup sur le contrat, et le signe.

Eh! je n'ai que faire de votre donation. (Au notaire.) Fuyez, monsieur, emportez vite la minute, de peur que madame ne se dédise.

LE NOTAIRE, s'en allant.

L'affaire est consommée.

SCÈNE XXV.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE.

Que veut dire cela?

LUCAS.

Je vous avais ben dit, madame, qui s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulais que la marier, n'importe auquel.

MADAME ORONTE.

Ah! je suis trahie.

ANGÉLIQUE.

Je me jette à vos pieds, ma mère.

VALÈRE.

Mille pardons, madame.

MADAME ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE.

Vous avez signé.

MADAME ORONTE.

Oui, mais je déshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sépare d'avec mon mari; je ferai pendre le notaire et Lucas... Je suis désespérée.

(Elle s'enfuit.)

VALÈRE.

Nous la ferons revenir à force de soumissions.

ORONTE.

Voilà ce qui s'appelle l'Esprit de Contradiction.

FIN DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

LE DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

9 mars 1701.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.

PROLOGUE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, courant embrasser le Marquis.

Eh! bonjour, mon cher Marquis. (Autre embrassade.) Mon cher ami, je me suis bien affligé pour toi; on m'a dit que tu as perdu un procès qui te ruine, que ton fils unique est mort, que tu as encore des affaires affligeantes; tu sais comme je partage tes chagrins, et avec quelle tendresse... (Il l'embrasse encore.) Peut-on te rendre quelque service? Conte-moi tes malheurs.

LE MARQUIS.

Je n'aime point à fatiguer un ami de mes chagrins; n'en parlons point.

LE CHEVALIER.

Ah! je t'en conjure; pour me satisfaire, dis-moi quelques particularités.

LE MARQUIS.

Pour contenter ton amitié, puisque tu l'exiges de moi, je te dirai mon affliction...

LE CHEVALIER.

Dis-moi un peu, Marquis, qu'est-ce que c'est que cette comédie nouvelle que l'on va jouer?

LE MARQUIS.

Puisque ce n'est qu'à la comédie que tu t'intéresses, je te dirai premièrement qu'elle a pour titre *le Double Veuvage*.

LE CHEVALIER.

Le Double Veuvage! quel titre est-ce là? Je n'y comprends rien. Il faut que la pièce ne vaille pas le diable.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas condamner une pièce sur le titre; mais tu pourras condamner le titre quand tu auras vu la pièce entière.

LE CHEVALIER.

Moi! me donner la patience d'écouter toute une pièce! Eh! que sais-je si elle en vaut la peine?

LE MARQUIS.

C'est pour le savoir qu'il faut l'écouter: le silence qui règne à présent dans le parterre t'apprend que les gens de bon esprit écoutent avant que de juger.

LE CHEVALIER.

Ce silence sera bientôt troublé.

LE MARQUIS.

Si le trouble est universel, cela prouvera que la pièce est mauvaise: car les mouvements passionnés du particulier ne déterminent point le général; et le public conserve toujours certaine équité dominante, qui sait maintenir une attention proportionnée au mérite des pièces.

LE CHEVALIER.

Tu me fatigues avec tes idées d'attention. Je soutiens, moi, qu'une pièce ne vaut rien quand il faut de l'attention pour la trouver bonne: je veux pouvoir causer, badiner, prendre du tabac à droite et à gauche, sortir au milieu d'une scène, rentrer à la fin d'une autre; et toutes les fois que je rentre, je prétends trouver quelque pointe d'esprit qui me réjouisse.

LE MARQUIS.

Un homme sensé ne se réjouit que des plaisanteries qui naissent du sujet.

LE CHEVALIER.

Que me fait le sujet, à moi? il n'y a que cela qui m'ennuie.

LE MARQUIS.

Le sujet n'ennuie point quand il est intéressant. On aime à voir des caractères soutenus, une intrigue nette et suivie, des situations qui surprennent, quoiqu'elles soient bien préparées, et de temps en temps quelque plaisanterie sans grossièreté.

LE CHEVALIER.

Oh ! je veux un peu de gros sel, là... de ces équivoques claires.

LE MARQUIS.

Tu n'en trouveras point dans cette piece-ci.

LE CHEVALIER.

Est-ce que tu l'as lue ?

LE MARQUIS.

Oui ; l'auteur est de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est de tes amis ? Ah ! parbleu, je protégerai sa pièce ; j'y viendrai tous les jours. Est-elle longue ?

LE MARQUIS.

Elle est longue comme une pièce en cinq actes, quoiqu'elle n'en ait que trois.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que trois actes, dis-tu ?

LE MARQUIS.

Non ; et quelques accompagnements qui font la longueur d'un spectacle ordinaire.

LE CHEVALIER.

Ordinaire tant qu'il te plaira ; mais enfin ce ne sont que trois actes, et il m'en faut cinq ; je ne suis pas dupe. L'auteur se moque-t-il de moi, de rogner ainsi mes plaisirs ?

LE MARQUIS.

C'est la même longueur, te dis-je.

LE CHEVALIER.

N'importe, ces trois actes me blessent l'imagination : je vais ressortir. Adieu, marquis, adieu ; je pars pour Versailles. Mais à Versailles on me va demander mon sentiment sur la pièce nouvelle ; je veux avoir le mérite de la décrier le premier. Dis-moi les défauts que tu y as trouvés. Tu me regardes : est-ce qu'il n'y a point de défauts à cette comédie ?

LE MARQUIS.

Il y en a mille ; mais ce n'est point aux défauts que je m'attache d'abord.

LE CHEVALIER.

Tu n'es donc pas connaisseur ?

LE MARQUIS.

Je ne m'en pique point : mais toi qui t'en piques, crois-tu être capable de... ?

LE CHEVALIER.

Qu'appelles-tu capable? Sais-tu que quand je veux me donner la peine de m'appliquer au solide, j'en suis plus capable que toi ?

LE MARQUIS.

Je le crois.

LE CHEVALIER.

Et pour examiner à fond une comédie, et pour en faire ce que l'on appelle l'analyse... l'analyse; tu vois que j'ai de l'érudition; car enfin nous savons poëme épique, dramatique.

LE MARQUIS.

Je crois que tu sais, comme Aristote, la protase, l'épitase, et la péripétie.

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il dans ce poëme ?

LE MARQUIS.

Je vais te le dire : premièrement la scène est dans le château d'une dame de grande qualité, d'une comtesse.

LE CHEVALIER, à part, sans écouter le Marquis.

La protase!

LE MARQUIS.

Cette comtesse s'ennuie fort à la campagne.

LE CHEVALIER.

L'épitase ! cet Aristote avait de plaisants mots.

LE MARQUIS.

Pour se désennuyer, et pour faire un mariage où elle s'intéresse...

LE CHEVALIER.

La péripétie !

LE MARQUIS.

Cette comtesse, entends-tu? cette comtesse....

LE CHEVALIER.

La comtesse... j'entends bien.

LE MARQUIS.

Veut avoir le consentement d'une tante.

LE CHEVALIER.

Péripétie, la comtesse...

LE MARQUIS.

A qui l'on fait croire qu'elle est veuve.

LE CHEVALIER.

Peripétie, la comtesse, péripétie.... péripétie... adieu, marquis, je vais expliquer tout cela à la cour.

LE MARQUIS.

Et moi, je vais demander au musicien des chansons.

LE CHEVALIER.

Des chansons! est-ce qu'il y a des chansons dans la pièce?

LE MARQUIS.

Oui.

LE CHEVALIER.

Je la verrai donc; je ne pars plus. Que ne me disais-tu cela d'abord?

LE MARQUIS.

J'ai commencé par l'essentiel.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-tu donc par l'essentiel? Quoi! un verbiage qui ne fait que passer par les oreilles? Des chansons demeurent dans la tête, on emporte cela. En sais-tu quelqu'une? chante-la-moi.

LE MARQUIS.

Tu es fou; moi, chanter sur un théâtre!

LE CHEVALIER.

Pourquoi non? j'y danse bien, moi, derrière les acteurs.

LE MARQUIS.

J'entends les violons; on commencera dans peu : où vas-tu te placer? sur le théâtre?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Dans les loges?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Dans le parterre?

LE CHEVALIER.

Non, parbleu!

LE MARQUIS.

Où donc te placer pour bien entendre?

LE CHEVALIER.

Où je me place d'ordinaire, dans les foyers.

LE MARQUIS.

Dans les foyers pour bien entendre!

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas pour cela; mais on y est à son aise et on s'avance

quand on entend rire : je m'y en vais, tu m'appelleras aux chansons.

LE MARQUIS.

On ne laisse pas d'avoir souvent, dans les foyers, des scènes aussi comiques que sur le théâtre.

LE DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.
L'INTENDANT de la Comtesse.
LA VEUVE, qui croit l'être de l'Intendant.
GUSMAND, maître d'hôtel de la Comtesse.
DORANTE, neveu de l'Intendant.
THÉRÈSE, nièce de l'Intendant.
UNE SUIVANTE de la Comtesse.
FROSINE, servante de la Veuve.
LE SUISSE de la Comtesse.
LA SUISSESSE, femme du Suisse.
DEUX LAQUAIS.

La scène est dans un château de campagne qui est à la Comtesse.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, FROSINE.

FROSINE.

Je suis ravie de vous voir de retour, monsieur; il y a une heure que je vous cherche dans le château, dans les jardins, partout enfin.

DORANTE

Bonjour, Frosine, bonjour.

FROSINE.

Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la Comtesse, toute la maison, et moi, monsieur, nous vous attendons avec impatience; mais dites-moi vite des nouvelles de votre oncle : est-il mort ou en vie?

DORANTE.

Je n'en sais rien.

FROSINE.

Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma maîtresse

qui en soit certaine; nous lui avons confirmé cette mort pour la faire tomber dans le panneau que nous lui tendons; elle se croit veuve; c'est là-dessus que nous fondons le projet de votre mariage... M'entendez-vous, monsieur?

DORANTE.

Eh! plaît-il?

FROSINE.

Je vous dis que, pour faciliter votre mariage avec Thérèse, madame la Comtesse, qui vous protége tous deux, a fait jouer mille ressorts pour certifier à ma maîtresse que votre oncle est mort; elle est si sûre d'être veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier.... monsieur.

DORANTE.

Que me contes-tu donc là?

FROSINE.

Je vous conte vos affaires et les miennes; car les trente louis d'or que vous m'avez promis ont autant d'appas pour moi que Thérèse en a pour vous. Écoutez-moi donc: pour nous seconder, vous devez cacher à la veuve l'amour que vous avez pour sa nièce; car si...

DORANTE.

Eh! je sais tout cela, je viens d'entretenir madame la Comtesse.

FROSINE.

Pardon, monsieur, de mes discours inutiles; je devais m'étendre d'abord sur les appas de cette jeune beauté, qui...

DORANTE.

Qu'elle a de charmes, Frosine! qu'elle a de charmes!

FROSINE.

Ce sont les plus jolis petits charmes, ils n'ont que quinze ans, ces charmes-là: il lui en vient de nouveaux tous les jours, et vous épouserez bientôt tout cela.

DORANTE.

C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver.

FROSINE.

Un malheur de posséder ce que vous aimez tant? Voici quelques-unes de vos délicatesses bizarres. Vous êtes le gentilhomme de France le plus raisonnable; mais votre amour n'a pas le sens commun. Parlez-moi raisonnablement, souhaitez-vous d'épouser...?

DORANTE.

Si je le souhaite!

FROSINE.

Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert; et j'espère que Thérèse sera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE.

Hélas! c'est ce que je crains.

FROSINE.

Encore? oh! vous extravaguez! De grâce, monsieur, est-ce folie amoureuse, ou folie folle?

DORANTE.

Non, Frosine, non; ce n'est ni caprice ni extravagance; je crains avec raison ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Thérèse, mais je prévois que nous serons malheureux ensemble; en un mot, nous ne nous convenons point.

FROSINE.

Est-ce qu'il faut se convenir pour s'épouser?

DORANTE.

Si tu savais la réception qu'elle vient de me faire!

FROSINE.

Elle a tort.

DORANTE.

Elle m'a reçu d'un air...

FROSINE.

Est-il possible?

DORANTE.

Après huit jours d'absence...

FROSINE.

Elle vous reçoit froidement?

DORANTE.

Elle me reçoit en sautant, dansant; je la vois accourir d'une gaieté...

FROSINE.

Par ma foi, vous n'êtes pas sage. Quoi! vous vous désespérez de ce qu'elle est ravie de vous voir?

DORANTE.

Ravie de me voir! Ah! je ne confonds point cette gaieté dissipée, avec le plaisir sensible et passionné que doit causer la vue de ce qu'on aime. Moi, par exemple, que son abord a pénétré, je suis resté immobile; un saisissement.... une langueur.... mon cœur palpite.... ma vue se trouble.... Ah! c'est ainsi que devrait s'ex-

primer sa passion; mais elle est incapable de cet amour solide et sensible qui peut seul contenter le mien.

FROSINE.

Si j'étais homme, je choisirais pour mon repos une femme qui fût toujours gaie et jamais sensible.

DORANTE.

Je veux de la sensibilité.

FROSINE.

J'en voudrais dans une maîtresse; mais dans une épouse... hon!

DORANTE.

C'en est tout l'agrément.

FROSINE.

C'est un agrément bien dangereux pour le mari.

DORANTE.

On peut être sensible et avoir de la vertu.

FROSINE.

La vertu ne rend pas toujours une épouse vertueuse. Et j'aimerais mieux une femme qui n'eût pas de passions, qu'une femme qui les sût vaincre.

SCÈNE II.

DORANTE, FROSINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE derrière le théâtre chante.

Là, là, là. Là, là. Là, là, là, là, là.

DORANTE.

Entends-tu, Frosine, entends-tu?

FROSINE.

Elle a la voix jolie, n'est-ce pas?

DORANTE.

Après m'avoir vu contre elle dans un chagrin...

THÉRÈSE chante.

La fille la plus sage,
Dans le printemps,
Pense à mettre en usage
La danse et les chants;
On dit aussi que, dans le printemps,
La fille la plus sage,
Là, là, là, là, là, là, là,

FROSINE.

Eh bien! la fille la plus sage....

THÉRÈSE chante.

On dit aussi que, dans le printemps,
La fille la plus sage
Pense au beau temps.

DORANTE se tient à côté du théâtre.

Je suis outré d'entendre cela.

THÉRÈSE.

Eh! vous voilà aussi, vous; on ne vous voit quasi pas là; vous êtes enveloppé dans votre humeur sombre.

DORANTE.

Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THÉRÈSE.

Vous êtes fâché de me voir rire, et moi, je ris de vous voir fâché.

DORANTE.

Est-ce ainsi que parle l'amour ?

THÉRÈSE.

A propos d'amour, le vôtre sera-t-il toujours affligé?

DORANTE.

Si j'avais moins de délicatesse...

THÉRÈSE.

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE.

Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes?

THÉRÈSE.

Oh! vos extravagances sont toujours pleines de raison, mais elles ne sont pas réjouissantes.

DORANTE.

Quel discours, hélas! Que votre caractère est éloigné du mien!

THÉRÈSE.

Mon caractère n'est pas plus éloigné du vôtre, que le vôtre est éloigné du mien.

FROSINE.

Le mariage rapprochera tout cela.

DORANTE.

Çà, Frosine, je te fais juge.

FROSINE.

Je n'ai pas le loisir de juger ; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma maîtresse.

THÉRÈSE.

Presse-la de s'habiller, car madame la Comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE.

Votre tante n'est encore qu'éveillée ; et, entre le réveil et la sortie d'une demi-vieille, il y a bien des cérémonies de toilette.

SCÈNE III.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Il faut tirer de l'argent de ma tante, c'est l'essentiel.

DORANTE.

L'essentiel est de savoir si nous nous convenons l'un à l'autre.

THÉRÈSE.

Belle demande ! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, et je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE.

Je ne suis point bizarre, lorsqu'après des raisonnements solides, je conclus que votre gaieté...

THÉRÈSE.

Oh ! ma gaieté, ma gaieté ; je conclus moi, moi, que ma gaieté vous doit prouver ma tendresse ; et voici comme je raisonne, car vous m'avez appris à faire des raisonnements : Vous savez avec quelle frayeur j'ai toujours envisagé le mariage, parce qu'il est triste ; je crains donc le mariage naturellement ; je vois qu'on me veut marier avec vous, et je n'en suis pas plus chagrine. Eh bien ! être gaie en cette occasion-là, n'est-ce pas vous aimer ?

DORANTE.

C'est ne me pas haïr.

THÉRÈSE.

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là, il me semble que c'est vous aimer assez passablement !

DORANTE.

Passablement est une expression bien touchante... passablement !

THÉRÈSE.

Oh! je veux que vous me teniez compte de la joie que j'ai.

DORANTE.

Cette joie serait à sa place, si vous étiez sûre que votre mariage réussît; mais, dans la situation où nous sommes, vous devriez trembler; et si vous aimiez, on vous verrait comme moi inquiète, agitée; et, dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gémir...

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, DORANTE, LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Eh bien, Thérèse, je travaille à vous marier; n'êtes-vous pas ravie?

THÉRÈSE, contrefaisant Dorante.

Au contraire, madame, je suis inquiète, agitée; et, dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire. (A Dorante.) Est-ce comme cela qu'on aime, monsieur?

LA COMTESSE.

Fort bien, Thérèse, fort bien; c'est moi, Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup, l'intérêt que je prends à votre mariage vous le prouve assez; mais j'ai résolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont ici autour de moi; je n'ai plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma campagne, je veux me désennuyer de tout ce qui se présentera: notre Veuve sera le principal sujet de mon divertissement; et la manière dont je m'y prends pour tirer de l'argent d'elle est une espèce de comédie que je veux me donner.

THÉRÈSE.

Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma tante, et ne vous guère moquer d'elle! il faut avoir pitié des affligées.

LA COMTESSE.

Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'aperçus que cette mort n'affligeait que son visage.

DORANTE.

Quoi qu'il en soit, je vous prie de l'épargner; car enfin si son affliction est fausse, la mort de mon oncle est peut-être véritable, et mon oncle avait l'honneur d'être votre intendant.

LA COMTESSE.

Oh! il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa veuve. Après tout, c'est une extravagante; elle veut déshériter sa nièce, qui est ma filleule; en un mot, elle hait celle que vous aimez : pourquoi la ménager? serait-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous?

DORANTE.

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE.

Un ridicule moins excusable, c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deuil. Mademoiselle, dites-moi un peu comment elle a pu trouver ici à la campagne tout le crêpe dont elle s'est chargée?

LA SUIVANTE.

J'ai su ce matin de Frosine qu'elle gardait dans sa cassette un habit de deuil, tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme régulière doit en user ainsi, pour pouvoir célébrer sa douleur dès le premier moment du veuvage.

LA COMTESSE.

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision? Çà, Dorante, allez prendre le deuil aussi, pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de votre oncle.

THÉRÈSE.

Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'opéra que Gusmand me prépare. Il est juste que mon domestique contribue aujourd'hui à me réjouir.

LA SUIVANTE.

Je voudrais que votre Suisse fût ici, car il chante plaisamment: sa femme est d'assez bonne humeur, et danse assez bien pour une Suissesse.

LA COMTESSE.

La voici : que vient-elle m'annoncer?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, LA SUISSESSE.

LA SUISSESSE.

Réjouissez-vous, madame, mon mari vient d'arriver des eaux.

LA COMTESSE.

J'en suis ravie; il va nous apprendre si mon intendant est mort ou en vie : ne te l'a-t-il point déjà dit?

LA SUISSESSE.

Mon mari ne me dit jamais ses secrets; il a raison, car je suis trop babillarde, et je n'aime point non plus qu'il me conte rien; car il est si lendore, il a la parole si longue, si longue, que j'aurais plus tôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en aurait dit une.

LA COMTESSE.

Que ne paraît-il donc?

LA SUISSESSE.

Madame, pour paraître devant vous en courrier poli, il est allé se friser, se poudrer.

LA SUIVANTE.

Il se fardera aussi; car il était allé aux eaux pour s'éclaircir le teint.

LA SUISSESSE.

Ne vous moquez point de lui, madame, il était allé aux eaux pour se bien porter, et pour me plaire; car comme il m'aime beaucoup, j'aime sa santé.

LA COMTESSE.

Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE.

J'y suis, parce que mon mari est revenu, et aussi parce que vous avez commandé à votre officier de nous faire boire tous à discrétion; les femmes de mon pays sont nées pour le vin, comme les Françaises pour l'amour; chacune a son usage, et souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE.

Voici votre Suisse, madame. Il vous va faire un beau discours; car il a de l'érudition, votre Suisse.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE SUISSE, LA SUIVANTE.

LE SUISSE, frisé, poudré, paré, fait plusieurs révérences.

Mondeme, mondeme.

LA COMTESSE.

Ne perdons point de temps en révérences; dites-moi si mon intendant est mort.

LE SUISSE.

Je savoir tous ces chouse-là dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE.

Toutes ces choses-là consistent en un mot : Est-il mort, ou ne l'est-il pas?

LE SUISSE.

Fau que moi conte ça par ordonnance; car quand je vous quitta... vous m'ordonnites... que je vous apporta toutes les circonvenances de notre voyage en arrangement par écriture.

LA COMTESSE, riant.

Fort bien, ce que je veux savoir est écrit sur votre journal.

LE SUISSE.

Ma jornale, c'est de la parole sans papier, car je l'écriva dans mon jugement par trois petites chapitres : ce que nous partâmes, ce que nous séjournîmes, et ce que nous revenâmes.

LA COMTESSE.

Voilà une relation dans un bel ordre!

LE SUISSE.

A l'égard de premièrement, monsieur notre intendant, l'être fort ridicule, fort ridicule; il dit qu'il y a dix ans que sa femme a du mariage, et qu'elle n'a point de génération; et que c'est pour cela qu'il allait querir des enfants aux eaux. Vla de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE.

Si ce récit ne me réjouissait pas, il m'impatienterait beaucoup.

LE SUISSE.

A l'égard de secondement, monsieur l'intendant est encore pu ridicule; car j'aime le bon vin, moi, et lui fut aux eaux pour boire de l'eau; et dans cette eau-là, au lieu d'enfants, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en était mort quand il ressuscitit.

LA COMTESSE.

Nous voilà au fait. Il a pensé mourir, et n'en est pas mort. Écoutez, Suisse, il faut dire à la Veuve que quand son mari fut mort, il en mourut tout à fait.

LE SUISSE.

Ha, ha, ha, quand a ne se trouvera veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE.

Quand arrivera mon intendant? où l'avez-vous laissé?

LE SUISSE.

Je passimes hier par trente lieues d'ici, et tou contre là son petit calèche romput. Va-t'en donc devant, me dit-il, car j'ai envie d'être malade ici tant qui sera dimanche, pour qu'on refasse mon calèche lundi, et je m'en vas mardi tout bellement.

LA COMTESSE.

A ce compte-là il n'arrivera que demain, et ne viendra point troubler aujourd'hui notre projet. Çà, mademoiselle, que celles de mes femmes qui savent danser se préparent pour la noce que je prétends faire.

LA SUIVANTE.

Nous ferons de notre mieux pour vous plaire; et moi qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelques airs sur le veuvage.

LA COMTESSE

C'est mon maître d'hôtel qui les a faits : il se pique d'être maître de musique, mon maître d'hôtel.

LA SUIVANTE.

C'est encore un autre original. Le voici : je crois qu'il compose, car il marche de mesure. Tenez, tenez, madame, de la force dont il se tourmente, il est possédé du démon de la musique.

LA COMTESSE.

Chut, il ne nous voit pas, je veux m'en donner le plaisir.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, GUSMAND.

GUSMAND, composant et ne voyant pas la Comtesse, entre en marchant en mesure, et la bat avec ses mains.

La, la, la, la; cela ne vaut rien, morbleu! Ne trouverai-je point

quelque idée toute neuve... (Lentement:) La, la, la, la... non, ce début-là est dans Lulli... La, la, la, la, la, la. Lulli encore... La, la, la, la... encore Lulli: quoi! Lulli partout, de quelque côté que je me tourne... Je suis bien malheureux de n'être venu qu'après lui; car, parce que j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille... La, la, la, la, la. Fort bien cela. La, la, la, la, la, la. Admirable. La, la, la. Merveilleux. (Il chante ces derniers mots.) Et le second dessus. La, la, et la basse... ton, ton... quelle fécondité! (L'octave du haut en bas très-vite.) La, la, la, la, la, la, la, la, quel reflux de génie! (L'octave de bas en haut.) La, la, la, la, la, la, la, la. (Sur le même ton.) Les notes me gagnent, notons vite. (Il tire des lignes et ne dit plus rien, mais note sur son genou, un genou en terre; il jette les yeux du côté de la Comtesse, et, l'apercevant, met son chapeau par terre, et continue toujours. Il chante.) Pardon, madame, pardon... hon, hon, hon. (Il note toujours.) Je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon... dont vous serez enchantée. Hon, hon, hon... Je note le dernier ton. (Il se relève, et salue la Comtesse.) C'est un duo pour un air de veuvage que vous m'avez commandé. (Il donne à la suivante le papier sur lequel il a écrit.) Tenez, mademoiselle, vous savez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE.

J'aperçois la Veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAND.

Chantons toujours, cela nous servira de répétition.

SCÈNE IX.

GUSMAND, LA SUIVANTE.

GUSMAND.

C'est vous qui représentez la Veuve; imitez bien l'affliction des veuves; pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE chante le rôle de la Veuve.

Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.
Sur un lugubre habit, un crêpe à triple étage
Effarouchera les amants:
L'horreur d'un linge uni qui me bat le visage!
Ni pretentailles, ni rubans
Pendant deux ans!
Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.

GUSMAND chante.

Chantons, chantons les douceurs du veuvage.
Une fille craint le courroux
D'une mère un peu trop sage;
Une femme craint son époux :
Mais la veuve hors d'esclavage
Ne craint ni mère, ni jaloux.
Chantons, chantons les douceurs du veuvage.

LA SUIVANTE.

Je perds un cher époux qui m'aima constamment.

GUSMAND.

Jusques au jour charmant
De votre mariage.

LA SUIVANTE.

Il me tenait sans cesse un si tendre langage!
Sa complaisance, sa douceur...

GUSMAND.

Cachait toujours quelque infidèle ardeur
A votre jalouse fureur.

LA SUIVANTE.

Ah! qu'il était d'une agréable humeur!

GUSMAND.

Quand il soupait chez sa voisine.

LA SUIVANTE.

Quelle union fut pareille à la nôtre?
Nous n'avions entre nous que le oui et le non.

GUSMAND.

Mais quand vous disiez l'un, il disait toujours l'autre.

LA SUIVANTE.

Il était bienfaisant.

GUSMAND.

En ville libéral.

LA SUIVANTE.

Et de tous les maris, enfin...

GUSMAND.

Le plus brutal.

LA SUIVANTE.

Que de vertus il avait en partage!

GUSMAND.

Que de défauts il avait en partage!

ENSEMBLE.

Pleurons, pleurons les malheurs
Chantons, chantons les douceurs } du veuvage.

SCÈNE X.

LA SUIVANTE, FROSINE, GUSMAND.

FROSINE, à la Suivante.

Retirez-vous, ma maîtresse s'approche. (A Gusmand.) Elle vient pleurer ici, chemin faisant.

GUSMAND.

On en tirera plutôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE.

Ne plaisante point : je crains bien que tout ceci ne soit périlleux pour elle.

GUSMAND.

Comment donc?

FROSINE.

Elle m'a fait pitié quand madame la Comtesse lui a certifié son veuvage; c'est un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAND.

Quoi! elle a senti le coup?

FROSINE.

Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup; car ce moment qui la détrompera d'un veuvage si doux la fera mourir de douleur.

GUSMAND.

Venons au fait : dis-moi, est-il bien vrai qu'elle soit amoureuse de Dorante; et qu'elle pense à l'épouser aussitôt qu'elle croit son mari mort?

FROSINE.

Elle y pensait bien dès son vivant, et je me suis toujours doutée qu'elle destinait au neveu la survivance de son oncle.

GUSMAND.

Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il destinait aussi à la nièce le poste de la tante; il me dit souvent que Thérèse n'est nièce de sa femme qu'au troisième degré.

FROSINE.

Ma maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas neveu de son oncle.

GUSMAND.

Ces sentiments m'étonnent dans une femme qui se pique d'une régularité de mœurs...

FROSINE.

Elle est régulière dans ses mœurs de parade; mais chez certaines femmes, les mœurs de parade et les mœurs négligées sont aussi différentes que coiffure de jour et coiffure de nuit.

GUSMAND.

Tout bien considéré, je conclus que le mari et la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE.

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils espèrent l'un de l'autre.

GUSMAND.

Oui, l'intérêt lui seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses, que l'amour et l'amitié n'en produisent de sincères dans tout Paris.

FROSINE.

La tendresse affectée de ces époux me réjouit; car, en certains moments, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre caresse la succession qu'il en espère.

GUSMAND.

J'admire la sagesse des lois de notre province, qui permet aux époux de s'entre-donner leurs biens; car l'espérance d'hériter l'un de l'autre est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE.

Retire-toi, voici ma maîtresse. Pour gagner sa confiance, je vais lui aider à contrefaire l'affligée.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE.

Ménagez votre poitrine; madame, ménagez votre poitrine: gémir, soupirer, sangloter, toutes ces démonstrations de douleur vous feraient plus de mal que la douleur même.

LA VEUVE.

Hélas!

LA COMTESSE.

Çà, madame, n'éludez point la proposition que je vous fais; répondez-moi précisément : vous n'aimez point à voir votre nièce; je veux l'éloigner de vous, et la marier en province : ne voulez-vous pas bien lui faire quelque présent?

LA VEUVE.

Voici le quatrième jour de mon veuvage ; le quatrième, n'est-ce pas, Frosine?

FROSINE, sur le même ton.

Le quatrième, oui.

LA VEUVE, à la Comtesse.

Eh bien! madame, depuis ce temps-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE.

Nous ne nous nourrissons que d'affliction et d'orge mondé.

LA VEUVE.

Tout ce que je mange me reste sur l'estomac comme un plomb.

FROSINE.

Nous ne mangeons point, et ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE.

Répondez-moi donc, madame, consentez-vous... ?

LA VEUVE, pleurant.

Non, je ne serai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE.

Vivez, et ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bientôt, et pleurer longtemps, c'est notre dernière résolution.

LA VEUVE.

Je ne sais ce que je dis, Frosine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ai l'esprit troublé, madame, je ne suis pas en état de parler d'affaires ; je suis si faible!

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Thérèse.

LA COMTESSE.

Tant que votre mari a vécu, vous m'alléguiez pour excuse que vous espériez avoir des enfants; mais vos espérances et vos excuses sont mortes avec votre époux, vous êtes maîtresse de vos volontés; il faut ou marier Thérèse, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE.

Je ne puis me résoudre à marier ma nièce. Hélas! je ne lui veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE.

A vous entendre parler ainsi du mariage, on croirait que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE.

Au contraire, c'est parce que mon bonheur était parfait que je ne veux pas marier ma nièce.

LA COMTESSE

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE.

J'ai eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE.

Elle serait trop affligée de le perdre; la marier, ce serait l'exposer à être veuve et malheureuse comme moi. Ah! madame, dans l'abîme d'affliction où je me vois, la retraite et la solitude... c'est le parti que ma nièce doit prendre.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à votre nièce que la retraite convient.

LA VEUVE.

Ne m'en parlez plus, je suis trop affligée.

LA COMTESSE.

En un mot, votre nièce...

LA VEUVE.

Non, non, je suis trop affligée; je veux qu'elle passe sa vie dans un couvent.

LA COMTESSE.

Par les mauvaises raisons que vous me dites, je comprends les

bonnes que vous ne me dites pas. Vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE.

Moi ! me remarier ?

LA COMTESSE.

Écoutez, pour parvenir à un second mariage, vous avez besoin des grands biens que votre époux vous laisse ; et ces grands biens ayant été gagnés d'une certaine façon dans mes affaires... je pourrais... (car je n'avais pas encore signé les comptes de votre mari) ; c'est pourquoi je vous prie de ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans votre cassette ; je vous en prie, je vous en prie.

SCÈNE XII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE, d'un air acariâtre.

Je vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE.

Elle vous prie d'un air...

LA VEUVE.

Ces gens de qualité...

FROSINE.

Le prennent sur un ton...

LA VEUVE.

Croient que leurs prières...

FROSINE.

Sont des commandements. Un grand seigneur qui prie un bourgeois de lui faire une grâce, c'est comme un sergent qui prie de payer une lettre de change.

LA VEUVE.

Elle parle comme si on la craignait beaucoup.

FROSINE.

Vous la craindriez moins si votre mari vivait ; car il était aussi habile à défendre sa proie qu'il était fin pour l'attraper.

LA VEUVE.

Hélas ! j'ai bien perdu.

FROSINE.

Madame la Comtesse pourrait bien vous chicaner, oui. Vous me

direz qu'elle ne peut faire que de mauvaises chicanes à la veuve d'un honnête intendant, qui s'est enrichi comme les autres à embrouiller des affaires; mais enfin, si elle allait vous faire rendre par injustice ce que votre mari a gagné équitablement!

LA VEUVE.

C'est ce que je crains, Frosine.

FROSINE.

On opprime les veuves parce qu'elles ont perdu leur appui.

LA VEUVE.

Leur appui, c'est bien dit. Hélas! je suis sans appui.

FROSINE.

Sans appui! c'est pourquoi vous devez contenter madame la Comtesse, afin que, possédant paisiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui soit votre appui.

LA VEUVE.

Ah! Frosine, si je pense à m'accommoder avec madame la Comtesse, ce n'est que pour avoir du repos : mais avant que de lui rien donner, je veux consulter quelque homme d'esprit.

FROSINE, bas.

Comme Dorante. (Haut.) Quelque homme d'esprit : oui...

LA VEUVE.

Quelque homme de bon conseil.

FROSINE.

Fort bien.

LA VEUVE.

Quelque homme de tête.

FROSINE.

A propos, madame, Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE.

Dorante est arrivé?

FROSINE.

Oui, madame; il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE.

Assurément.

FROSINE.

Homme de bon conseil.

LA VEUVE.

Sans doute.

FROSINE.

Homme de tête. Si vous lui communiquiez vos petites inquiétudes...

LA VEUVE.

Il savait les affaires de mon mari.

FROSINE.

Les vôtres seront bien entre ses mains.

LA VEUVE.

Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE.

Tout à l'heure, madame.

LA VEUVE.

Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE.

Vous suivrez celui de Dorante. Quelle sagesse! quelle sagesse!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Dites-moi donc vite ce qu'a produit votre conversation avec ma tante.

DORANTE.

J'ai tourné son esprit de façon qu'elle me laisse arbitre entre elle et madame la Comtesse.

THÉRÈSE.

La plaisante chose !

DORANTE.

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos ; en un mot, elle facilitera notre union sans le savoir.

THÉRÈSE.

Sans le savoir ! c'est ce qui me réjouit.

DORANTE.

Comprenez-vous quel est notre bonheur ?

THÉRÈSE.

Vous prendre pour juge contre elle-même ! rien n'est plus plaisant, cela me charme.

DORANTE.

Vous êtes charmée du plaisant, c'est le plaisant seul qui vous touche d'abord. Eh ! votre premier mouvement ne devrait-il pas être un sentiment vif et passionné du bonheur...

THÉRÈSE.

Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE.

Aussi ! aussi ! Non, elle a des expressions...

THÉRÈSE.

Oh ! ne me chicanez point. Je vais bien faire rire madame la Comtesse.

DORANTE.

Quoi ! me quitter sans me témoigner...

THÉRÈSE.

Je vous témoignerai des merveilles.

SCÈNE II.

THÉRÈSE, DORANTE, FROSINE.

THÉRÈSE.

Ah! Frosine, tout va le mieux du monde; tu me vois dans une joie... Mais, en récompense, Dorante est bien chagrin; je crois qu'il souhaiterait quasi que notre mariage ne se fît point, et qu'il survint quelque obstacle.

FROSINE.

Il peut se réjouir, car l'obstacle est survenu; votre oncle est arrivé, monsieur.

DORANTE.

Mon oncle! ah! ciel! Je suis au désespoir.

THÉRÈSE.

Voilà tous nos projets renversés. Ah! Dorante, pourquoi m'aimez-vous tant? Que vous allez être malheureux! Hélas! j'aurai autant de chagrin que vous : plus d'espérance, je suis désolée.

DORANTE.

Désolée, dites-vous?

THÉRÈSE.

Désolée, désespérée.

DORANTE.

Quoi! vous ressentez...?

THÉRÈSE.

Que je suis malheureuse!

DORANTE.

Ah! quelle joie pour moi! Vous êtes sensible, je suis aimé; je ne souhaite plus rien au monde, je ne voulais que votre cœur.

FROSINE.

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE.

Mais, Frosine, est-il bien vrai que mon oncle soit ici? Quoi! dans le moment que je suis convaincu que je serais heureux! Ah ciel! est-il un malheur égal au mien?

SCÈNE III.

DORANTE, THÉRÈSE, GUSMAND, FROSINE.

GUSMAND.

L'Intendant de retour! quel contre-temps! prendre la poste pour venir nous désoler! la rage de sa femme va retomber sur nous. Fût-elle déjà où elle croit son mari!

FROSINE.

Pour moi, je leur souhaite à tous deux ce qu'ils désirent : à la femme, la mort du mari; et au mari, la mort de la femme. A moins que leurs désirs ne s'accomplissent subitement, vous ne serez jamais mariés.

DORANTE.

Voici mon oncle.

THÉRÈSE.

Que lui dirons-nous?

GUSMAND.

Je n'en sais rien.

SCÈNE IV.

L'INTENDANT, DORANTE, THÉRÈSE, GUSMAND, FROSINE.

L'INTENDANT.

Ouais! que signifie donc tout ceci? J'ai beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me répondre... Que vois-je! tous trois en deuil : mon neveu, de qui portez-vous ce deuil-là?

DORANTE.

Monsieur... (Il fait une révérence, et s'en va.)

L'INTENDANT.

Autre muet qui me fuit. Et vous, Thérèse, me direz-vous...?

THÉRÈSE, autre révérence.

Je n'en sais rien, monsieur.

L'INTENDANT.

Encore? Eh! je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude : pourquoi ce grand deuil?

FROSINE, s'en allant aussi.

C'est pour courir le bal.

SCÈNE V.

L'INTENDANT, GUSMAND.

L'INTENDANT.

Et vous, Gusmand, m'expliquerez-vous ce que je commence à soupçonner? car enfin ce n'est pas madame la Comtesse qui est morte, tous ses gens seraient aussi en deuil. Mon cher Gusmand, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAND.

Eh! mais... (A part.) Que diantre lui dirai-je?

L'INTENDANT.

Que dois-je penser en voyant cela?

GUSMAND.

En voyant... leurs habits... noirs... vous devez penser... qu'ils sont en deuil.

L'INTENDANT.

Hom, je me doute...

GUSMAND.

Dites-moi de quoi vous vous doutez, je verrai bien si c'est la vérité.

L'INTENDANT.

C'est assurément... mais je n'ose le croire.

GUSMAND.

Ni moi le dire.

L'INTENDANT.

Mon cœur me le dit assez.... (il met ses mains sur ses yeux.) ma femme est morte.

GUSMAND, à part.

Il me vient une idée, faisons-lui croire... il est amoureux de Thérèse, et cela fera que... cela est bon, oui, ma foi. (Haut.) Monsieur, on devine toujours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on souhaite le plus; vous l'avez deviné, votre femme est morte.

L'INTENDANT.

J'ai bien vu que personne n'osait m'apprendre la nouvelle...

GUSMAND,

Cela saute aux yeux; je n'osais vous le dire non plus, moi. Mais je me suis ressouvenu que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT.

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAND.

Vous soutenez tout cela comme un César.

L'INTENDANT.

Je gagerais qu'elle est morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAND.

Justement.

L'INTENDANT.

Car je me réveillai en sursaut.

GUSMAND.

Voyez la sympathie, quand on s'aime!

L'INTENDANT.

Je sentis une main froide.

GUSMAND.

Elle vous disait adieu.

L'INTENDANT.

Je vis un fantôme invisible... là... qui disparaissait. Mais comment cette mort est-elle arrivée?

GUSMAND.

Je vais vous le dire, monsieur. Vous saurez que... la nuit du lundi au mardi...

L'INTENDANT.

Oui.

GUSMAND.

Dans le moment qu'elle vous apparut... il lui prit... Mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT.

Mais encore?

GUSMAND.

Il lui prit... je n'aime point à faire des récits douloureux.

L'INTENDANT.

Dites-moi quelque circonstance.

GUSMAND.

Si vous voulez absolument savoir les circonstances de sa maladie, je vous dirai que d'abord elle est morte subitement.

L'INTENDANT.

D'apoplexie.

GUSMAND.

Non, monsieur, de chagrin. On vient lui dire chez elle que vous étiez mort aux eaux; tout d'un coup un saisissement la saisit...

elle tombe évanouie : l'évanouissement prit racine, et vous voilà veuf.

L'INTENDANT, tirant son mouchoir.

S'il est vrai qu'elle soit morte de douleur, je suis bien obligé de la pleurer... hon...

GUSMAND.

Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT.

Hélas! j'ai fait une perte irréparable... hon.

GUSMAND.

Cela se réparera, monsieur; car...

L'INTENDANT.

C'était la meilleure femme... hon, hon.

GUSMAND.

Écoutez-moi, de grâce.

L'INTENDANT.

Une complaisance, une douceur... hon.

GUSMAND.

Écoutez-moi donc.

L'INTENDANT.

Une tendresse... hon... sincère... désintéressée... hon... c'était le meilleur cœur, le meilleur cœur... hon, hon, hon.

GUSMAND, à part.

Il va pleurer ici une heure, cela romprait mes mesures. (Haut, le tirant par le bras.) Monsieur, vous me faites compassion, et je fais conscience de vous laisser pleurer une femme qui n'est point morte de douleur; je vous ai dit cela d'abord pour vous consoler; mais la vérité, c'est que tous les médecins convinrent que... on a vu des femmes mourir de joie.

L'INTENDANT.

Je ne puis croire qu'elle souhaitât ma mort.

GUSMAND.

Pour souhaiter votre mort, non; mais elle craignait que vous vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT.

Oh! pour cela je le croirais bien.

GUSMAND.

Elle voulait hériter de vous.

L'INTENDANT.

Oui... l'intérêt...

GUSMAND.

L'intérêt la rendait caressante; mais dans le fond elle avait une dureté pour vous...

L'INTENDANT.

Ah! c'était un mauvais cœur.

GUSMAND.

Vous souvient-il qu'un jour, enragée contre vous, elle se contraignit tant pour vous aller embrasser, qu'elle en eût crevé? mais elle s'avisa de dire à son petit laquais toutes les injures qu'elle n'osait vous dire, et pensa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT.

C'était une méchante femme.

GUSMAND.

Une malice...

L'INTENDANT.

Cachée.

GUSMAND.

Noire.

INTENDANT.

J'en étais si indigné...

GUSMAND.

Une malignité...

L'INTENDANT.

Si outré...

GUSMAND.

De démon.

L'INTENDANT.

Si excédé...

GUSMAND.

C'était un diable.

L'INTENDANT.

Que si elle n'était morte, j'en serais mort.

GUSMAND.

A présent que vous ne pleurez plus, souvenez-vous de la tendresse que vous aviez pour Thérèse, lorsque vous me fîtes confidence que vous vivriez plus longtemps que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Thérèse, je vous plains, car madame la Comtesse la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT.

Aujourd'hui!

GUSMAND.

C'est de quoi j'ai voulu vous avertir en ami; mais, avant que d'entrer en matière là-dessus, il est essentiel que vous évitiez madame la Comtesse, jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures avec Thérèse; mais cachez-vous vite au fond de cet appartement, pendant que j'irai avertir Thérèse.

L'INTENDANT.

Tu m'inquiètes, et...

GUSMAND.

Entrez vite, et pour cause; je vous amènerai Thérèse à l'instant : entrez vite.

SCENE VI.

GUSMAND.

Mon idée est bonne, il donnera dans le panneau; c'est un petit génie, faible; habile dans les affaires, et sot partout ailleurs. On en voit tant comme cela! Courons avertir... Mais si quelqu'un venait le détromper! (Il va.) Il faut pourtant que j'aille. (Il revient.) Il faut que je reste aussi. Par où commencer? appelons quelqu'un de nos gens.

SCÈNE VII.

GUSMAND, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LA SUISSESSE.

Ah! monsieur le maître, notre Intendant est revenu, quel malheur!

LE SUISSE.

Y revenir en poste, et vlà le malheur.

LA SUISSESSE ET UN LAQUAIS.

Vlà le malheur.

LE SUISSE.

Drès que son femme l'aura vu, a se doutera bien qu'il n'est plus mort.

LA SUISSESSE.

Plus de mariage.

LE SUISSE.

On ne boira point; pu de noce. Nous ne boirons plus.

LA SUISSESSE, ET LE LAQUAIS.

Plus.

GUSMAND.

Écoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSE.

Ho, ho! les vlà donc morts tous deux.

LA SUISSESSE.

Et les voilà tous deux veufs!

GUSMAND.

S'il vous questionne, ne répondez autre chose que: Elle est morte. Mais quand cela? mais comment? mais pourquoi?

LE SUISSE.

Elle est morte.

GUSMAND.

Fort bien, mais ce n'est pas le tout; il faut l'empêcher de sortir de ces deux salles-ci; et pour cela, il faut contrefaire les ivrognes.

LA SUISSESSE.

Je conduirai tout cela; nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAND.

Oui, gardez-le-moi jusqu'à ce que je revienne.

SCÈNE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE.

Faut ly dire pour toute guialogue : Votre femme est morte, et buvons.

LA SUISSESSE.

A propos de sa femme morte, il nous écoute. Chante-lui cette chanson que tu sais.

LE SUISSE.

Ah! ah! ce chanson de consolation à boire : là vlà... hem!...

CHANSON.

Chagrin, chagrin, contre ta noir fisage,
Moi savoir prendre un joyeux trinquement,

Poire un p'tit coup pour un p'tit chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandement.
Mais quand che nous mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout. (Il boit.)
Moi craïndre point sti rage.

Si pour mourir mon fame était partie,
Moi consolir par un p'tit trinquement :
Pour consolir de ce qu'alle est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moi ne voir goutte,
Par tremblement avalir tout,
Sans l'y perdre un p'tit goutte.

SCÈNE IX.

L'INTENDANT, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce à dire donc, se réjouir ainsi de mon affliction?

LE SUISSE, faisant l'ivrogne.

Votre femme est morte, et buvons.

LA SUISSESSE ET UN LAQUAIS.

Et buvons.

L'INTENDANT.

Ces marauds-là sont ivres.

LE SUISSE, l'arrêtant.

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT veut passer.

Qu'est-ce à dire donc?

UN LAQUAIS apporte un banc.

Consolez-vous dans ce fauteuil.

L'INTENDANT.

Morbleu!

LA SUISSESSE, l'arrêtant.

Votre femme est partie; il faut boire jusqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE.

Quand ma fame sera morte, je m'enivrerai sur l'éphitalaphe.

L'INTENDANT.

Je ne gagnerai rien avec ces ivrognes-ci; rentrons pour attendre Gusmand.

LA SUISSESSE.

En attendant que Gusmand vienne, chantons une petite chanson à boire.

Ma voisine est très-jolie;
Mais ce qui me déplaît fort,
Elle est toujours endormie;
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE.

Mon voisin me dit sans cesse
Qu'il me veut fournir du vin;
Je connais bien sa finesse,
Mais moi l'être encor pu fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien,
Pendant qu'il fera le gile,
Je lui boirai tout son bien.

LA SUISSESSE.

Mon mari, je suis trop sage,
Et mon cœur simple et benin
N'aurait jamais le courage
De tromper un bon voisin.
Car s'il faisait la dépense
D'apporter du vin chez nous,
Je croirais en conscience
Devoir le payer pour vous.

SCÈNE X.

L'INTENDANT, GUSMAND, THERÈSE.

GUSMAND, faisant retirer les ivrognes.

Chut, retirez-vous tous. Çà, mademoiselle, entrez là-dedans

THÉRÈSE.

Le voici : je vais jouer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT.

Ah ! les voilà partis; allons joindre Gusmand.

THÉRÈSE.

Je viens implorer votre bonté, monsieur; je suis désolée.

L'INTENDANT.

Consolez-vous, ma chère enfant, j'empêcherai bien que madame la Comtesse ne vous marie.

THÉRÈSE.

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un sou, c'est ce qui me désole.

GUSMAND.

Pas un sou! Monsieur, vous savez qu'elle n'a rien; et quand rien se marie avec rien, cela fait des enfants si tristes.... Madame la Comtesse dit que cet homme-là fera fortune.

THÉRÈSE.

Je ne me connais en fortunes que quand je les vois toutes faites.

GUSMAND.

Elle dit qu'il est jeune.

THÉRÈSE.

Il en sera plus inconstant.

GUSMAND.

Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THÉRÈSE.

J'ai toujours souhaité un mari dont l'humeur fût éprouvée.

GUSMAND.

Qui eût déjà été marié.

THÉRÈSE.

Qui ait toujours eu pour sa femme mille complaisances.

GUSMAND.

Comme vous, par exemple.

THÉRÈSE.

Hélas! je ne serai jamais si heureuse que ma tante l'était.

L'INTENDANT.

J'admire la prudence, la sagesse et le bon goût de cette personne-là.

THÉRÈSE.

C'est mon goût naturel; vous savez, monsieur, que je suis incapable de ces amours de jeunesse; mais, en récompense, je suis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT.

Les beaux sentiments! les beaux sentiments!... J'en suis si

charmé, si transporté, que je vais de ce pas trouver madame la Comtesse. Ah! la voilà dans la galerie; je vais lui parler de bonne sorte.

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, GUSMAND.

THÉRÈSE.

Cela ne va pas mal; mais si ma tante allait rentrer?

GUSMAND.

Ne craignez rien, nos deux défunts ne sauraient se rencontrer sitôt; car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin, et nous tenons ici le mari. Madame la Comtesse a le mot, et elle va le ramener dans son appartement.

THÉRÈSE.

Tâchons donc de faire aussi bien de notre côté que Dorante a fait du sien.

GUSMAND.

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fait consigner sa vieille veuve.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, L'INTENDANT, THÉRÈSE, GUSMAND, FROSINE.

LA COMTESSE.

L'amour ne se cache point, monsieur; et vous m'avez abordé d'une manière à me persuader que vous en avez beaucoup pour Thérèse.

L'INTENDANT.

Point du tout, madame; mais enfin....

LA COMTESSE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire là-dessus. Si vous voulez que je ne marie point Thérèse, et que je vous la garde pour vous consoler de votre veuvage dans quelque temps d'ici, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu. Vous savez que je l'estime; je vous ai parlé cent fois inutilement pour lui; je me sers de l'occasion: le notaire est là-dedans; je vais marier Thérèse à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT.

Je suis raisonnable, madame.

LA COMTESSE.

Nous allons voir : mais, pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement; suivez-nous, Thérèse, votre présence facilitera cet accommodement-ci.

SCÈNE XIII.

FROSINE, DORANTE.

DORANTE.

Eh bien, Frosine!

FROSINE.

Ils sont après à taxer votre oncle. Qu'avez-vous fait pour hâter la libéralité de la veuve?

DORANTE.

Je la presse vivement; mais elle me presse vivement aussi.

FROSINE.

C'est que son amour la presse de même.

DORANTE.

Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnés; mais moins je lui parais intelligent, plus elle se rend intelligible. Je n'y pouvais plus tenir; je l'ai laissée seule dans le jardin, où elle est restée pour cacher son trouble : elle soupire, elle s'agite.

FROSINE.

C'est la déclaration qui opère, cela veut sortir, elle en aura le cœur net... La voici : voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident. Elle médite quelque déclaration qui soit obscure et intelligible.

SCÈNE XIV.

FROSINE, LA VEUVE; DORANTE, un peu éloigné.

LA VEUVE.

Ah! Frosine, que j'ai de honte de t'avoir avoué là-bas les vues éloignées que j'ai pour Dorante.

FROSINE.

Pourvu que ces vues éloignées ne s'approchent point trop, je les approuve.

LA VEUVE.

Serai-je donc moins vertueuse que ces femmes anciennes, qui n'envisageaient d'autre consolation que d'avaler les cendres de leurs époux?

FROSINE.

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de son oncle. Une prise de ces cendres-là vous guérira de vos scrupules.

LA VEUVE.

Frosine, dis-moi, Dorante ne se douterait-il point de mes sentiments?

FROSINE.

Non, vraiment : mais soyez discrète, car un homme entend les veuves à demi-mot.

LA VEUVE.

Je viens de l'entretenir avec une indifférence, une froideur...

FROSINE.

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE.

J'ai éloigné toutes les idées de tendresse avec une circonspection; mais finement, délicatement. Hélas! avec toutes ces précautions, je ne laisse pas d'avoir des remords continuels; je m'imagine sans cesse que l'âme du défunt me reproche... oui, dans ce moment même j'entends ses plaintes, le son de sa voix est maintenant dans mes oreilles.

DORANTE, à qui Frosine fait signe de s'approcher.

Madame.

LA VEUVE, ayant peur.

Ah! ciel! ah! c'est vous, Dorante? vous m'avez fait une peur... j'ai cru entendre la voix de mon mari.

DORANTE.

J'ai en effet le son de la voix tout semblable à celui qu'avait mon oncle; tout le monde s'y méprenait.

LA VEUVE.

Il avait le son de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE.

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE.

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manières de votre oncle; et ses manières me charmaient.

DORANTE.

Suivant les conseils que je vous ai donnés...

LA VEUVE.

Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage; j'aimais tant votre air de visage...

DORANTE.

Pensons à terminer.

LA VEUVE.

Ce qui me charmait encore dans mon époux, c'est votre douceur, votre esprit, toute votre personne enfin.

DORANTE.

Madame, je vous ai dit de quelle conséquence il est pour vous de contenter au plus vite madame la Comtesse. Vous ne m'honorez point de votre attention.

LA VEUVE.

De l'attention? c'est vous qui n'en avez guère. Vous me pressez de donner tout mon bien : vous ne savez pas que plus j'en aurai... mieux ce sera pour vous... n'est-ce pas, Frosine...? car, dans la suite... vous entendez bien, monsieur... je pourrais bien vous... n'est-ce pas, Frosine...? Je ne m'explique point... vous entendez bien, monsieur....? car la bienséance me défend de vous dire...

FROSINE.

Tout ce que vous lui avez déjà dit.

LA VEUVE.

Je vous dirai seulement qu'ayant fait réflexion sur ce que madame la Comtesse ne veut point me dire quel est le mari qu'elle destine à ma nièce, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE.

Moi, madame?

FROSINE.

Monsieur est trop sage pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE.

Je le crois; mais, de peur que madame la Comtesse ne vous donne malgré vous à ma nièce, j'ai résolu de ne donner mon argent qu'en signant le contrat de ma nièce avec un autre mari que vous, avec un autre... et j'ai mille bonnes raisons à vous communiquer là-dessus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE.

Frosine.

FROSINE.

Monsieur,

SCÈNE XV.

FROSINE, DORANTE, GUSMAND.

FROSINE.

Ah ! Gusmand, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAND.

Ah ! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE.

Elle veut bien donner, à la vérité.

GUSMAND.

A la vérité, il veut bien donner aussi.

FROSINE.

Mais, Gusmand.

GUSMAND.

Mais, Frosine.

FROSINE.

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAND.

Il veut être nanti de Thérèse; il donnera en signant le contrat, dit-il.

FROSINE.

En signant le contrat, dit-elle.

DORANTE.

C'est-à-dire que mon malheur est sans ressource.

GUSMAND.

Je n'y en vois nulle.

FROSINE.

Mon génie est épuisé.

GUSMAND.

Notre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE.

Juste ciel ! que deviendrai-je ?

SCÈNE XVI.

GUSMAND, FROSINE.

GUSMAND.

Frosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double veuvage.

FROSINE.

Que veux-tu que je voie ? nous n'en pouvons tirer nulle utilité, et je n'ai pas le courage d'en rire.

SCÈNE XVII.

GUSMAND.

Moi, j'ai toujours le courage de me réjouir. Voyons ce que deviendra tout ceci : le mari est resté seul dans cet appartement-là; sa femme est seule dans celui-ci; ils ont tous deux la bride sur le cou. Voyons qui sortira le premier. Bon, voici le mari; j'aperçois aussi la femme : éteignons les lumières, pour faire durer plus longtemps le double veuvage.

SCÈNE XVIII.

GUSMAND, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Madame la Comtesse croyait avoir trouvé sa dupe, et tirer de l'argent de moi, sans me donner Thérèse : elle veut la marier de force à un autre; mais Thérèse serait au désespoir de ne me pas épouser : elle m'a promis qu'elle ne serait jamais à d'autre qu'à moi; je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des mesures; elle y viendra : attendons-la ici.

SCÈNE XIX.

GUSMAND, caché; L'INTENDANT, LA VEUVE.

LA VEUVE, bas à part.

Dorante ne m'a point suivie, il est resté ici, et on a éteint les lumières : ne serait-ce point un rendez-vous qu'il aurait donné à Thérèse?

L'INTENDANT, bas à part.

Si Thérèse y consent, je l'épouserai malgré la Comtesse.... Je n'ai qu'à l'emmener secrètement : qu'en arrivera-t-il?

LA VEUVE, bas à part.

J'entends quelqu'un, c'est Dorante qui attend Thérèse.

L'INTENDANT, bas à part.

Oui, Thérèse me suivra, car elle m'a promis de m'épouser : que je serai aise! Ah! (Il élève sa voix.)

LA VEUVE, bas.

Comme il soupire... (élevant aussi sa voix.) le petit traître!

L'INTENDANT, bas à part.

C'est Thérèse qui me cherche. (Haut.) Me voici.

LA VEUVE, bas à part.

Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT.

Est-ce moi que vous venez chercher ici?

LA VEUVE, bas.

Ce son de voix me fait frémir... mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son-là. Pour découvrir ses sentiments, contrefaisons la voix de Thérèse... (Haut.) Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT, bas.

Dorante... (Haut.) Quoi! c'est Dorante que vous cherchez, après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi!

LA VEUVE, bas à part.

Ah! c'est la vraie voix de feu mon mari.

L'INTENDANT.

Ingrate! perfide!

LA VEUVE, bas à part.

Son âme... me reproche...

L'INTENDANT.

Me trahir ainsi!

LA VEUVE, bas à part.

C'est son âme qui revient; fuyons... (Elle tombe dans un fauteuil.) Les jambes me manquent, crions... Ma voix s'éteint.

L'INTENDANT.

Vouloir épouser Dorante!

LA VEUVE.

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT.

Quoi? j'ai mal entendu? ce n'est pas Dorante?

LA VEUVE.

Eh non... je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT.

Jamais à d'autre qu'à moi?

LA VEUVE.

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appelant son mari; elle craint madame la Comtesse. Il n'y a que moi ici, ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE.

Ha... a, a, a.

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc? (Il rencontre sa main, qu'il prend.)

LA VEUVE.

Ah!.. (Elle s'évanouit.)

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens. Oui, puisque vous m'appelez votre mari, vous serez ma femme. Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas? Hé! plait-il? La pudeur vous rend muette... Hon... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme! la sienne était rude, celle-ci est douce... Mais ne perdons point de temps, venez avec moi. (Il tire.) Qu'est-ce donc? vous trouvez-vous mal? Hé! (Il la tire.)

LA VEUVE.

Ah! Dorante!

L'INTENDANT.

Qu'entends-je!

GUSMAND accourt avec une bougie.

Que faites-vous donc là tête à tête?

L'INTENDANT, fuyant.

Ah!

LA VEUVE, fuyant.

Ah!

GUSMAND.

Je tourne la chose en raillerie, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Frosine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FROSINE, THÉRÈSE.

FROSINE.

Notre intendant est outré de n'être plus veuf : il peste contre madame la Comtesse, qui lui a donné cette fausse joie ; mais il n'ose rompre avec Gusmand, il craint qu'il n'apprenne à sa chère épouse son infidélité. Il vous aime, mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme : enfin, Gusmand fera de son mieux pour ramener cet esprit-là.

THÉRÈSE.

Hélas ! que pourra produire tout ceci ?

FROSINE.

Cela pourrait peut-être... par hasard... supposé que... mais, franchement, je crois que cela ne produira pas grand'chose. Ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état est ma maîtresse.

SCÈNE II.

GUSMAND, L'INTENDANT.

GUSMAND.

Oui, monsieur, c'est la dissimulation qui maintient parmi les hommes la société civile et matrimoniale.

L'INTENDANT.

Ouf !

GUSMAND.

A l'abri de la dissimulation, les courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent, et les auteurs se saluent de loin ; la dissimulation farde les amitiés nouvelles, et récrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT.

Ouf !

GUSMAND.

Sans la dissimulation, que de séparations secrètes s'érigeraient

en divorces publics. Mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, de bonté aux maris; c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à présent.

L'INTENDANT.

Ah! mon cher Gusmand!

GUSMAND.

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez, de peur que je ne dise à votre femme... Ne craignez rien, je suis discret, et elle ne peut pas s'être aperçue que vous la preniez pour Thérèse; car vous parliez bas, et elle était évanouie.

L'INTENDANT.

Je suis outré quand je pense...

GUSMAND.

Qu'elle n'était qu'évanouie.

L'INTENDANT.

La perfide!

GUSMAND.

C'est avec cette perfide que vous avez intérêt de dissimuler.

L'INTENDANT.

Quoi! toutes les caresses qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'était que pour avoir mon bien?

GUSMAND.

C'est ce qui nous autorisait à la caresser aussi, pour avoir le sien.

L'INTENDANT.

Une femme espérer vivre plus longtemps que son mari! cela est bien dénaturé.

GUSMAND.

Qu'un mari souhaite vivre plus que sa femme, cela est dans la nature, cela.

L'INTENDANT.

Avoir pour mon neveu un amour criminel!

GUSMAND.

Vous n'avez pour sa nièce qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT.

Le ciel la punira; et ceux qui souhaitent la mort des autres meurent toujours les premiers.

GUSMAND.

Sur ce pied-là, vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fourré.

L'INTENDANT.

Enfin, je dissimulerai, pour conserver la paix chez moi, et mon honneur dans le monde.

GUSMAND.

Fort bien; mais souvenez-vous de l'essentiel, c'est d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT.

Aux Indes; oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAND.

Çà, commencez votre dissimulation par madame la Comtesse : allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, et plaisantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT.

C'est le parti que je vais prendre.

SCÈNE III.

GUSMAND, FROSINE.

FROSINE.

Eh bien, Gusmand?

GUSMAND.

Je l'ai amené à notre but... Il dissimulera... J'ai bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE.

Les transports de ma maîtresse sont encore plus violents : pour les adoucir, elle s'est évanouie deux fois.

GUSMAND.

C'est la force du sexe, que d'avoir ces faiblesses à commandement; car, dans les grands accidents, quand l'attaque est trop forte, une femme se sauve dans l'évanouissement.

FROSINE.

Elle se retranche là contre les réflexions, et quand la force lui revient, ce sont des tirades d'injures contre son mari; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAND.

Finissons. Est-il temps de ménager l'entrevue?

FROSINE.

Oui. Voici la femme, fais venir le mari.

GUSMAND.

Je vais te l'amener.

SCÈNE IV.

FROSINE, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Où es-tu donc, Frosine? Tu m'abandonnes dans ma colère; je suis outrée... contre madame la Comtesse.

FROSINE.

C'est-à-dire votre mari.

LA VEUVE.

Me tromper, me trahir! Il souhaite ma mort, le cruel, le traître!

FROSINE.

Oui, c'est un traître que cette madame la Comtesse; mais votre mari mérite aussi votre colère; premièrement, parce qu'il est en vie, et, de plus, parce qu'il est infidèle. Mais, de peur qu'il ne s'aperçoive que vous l'êtes aussi, feignez, comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE.

Je tremble de peur qu'il ne me soupçonne; j'aurai peut-être, dans mon trouble, nommé Dorante innocemment.

FROSINE.

Innocemment, d'accord; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin d'œil votre amour en estime; et dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez, en un autre clin d'œil, votre estime en amour.

LA VEUVE.

Tes conseils sont si sages... Je suivrai celui que tu m'as donné, d'envoyer ma nièce à cent lieues d'ici.

FROSINE.

Çà, allez embrasser votre époux, comme si de rien n'était.

LA VEUVE.

J'aurai bien de la peine à cacher mon ressentiment.

SCÈNE V.

L'INTENDANT, LA VEUVE, GUSMAND, FROSINE.

FROSINE.

Le voici, rappelez-vous toute la tendresse que vous aviez le jour de vos noces.

LA VEUVE.

Je frissonne... mon sang se glace.

FROSINE.

C'est la tendresse conjugale qui rentre.

L'INTENDANT, à Gusmand.

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAND, à l'Intendant.

Contraignez-vous. Point de rancune sur votre visage.

FROSINE, à la Veuve.

Courage, madame.

GUSMAND, à l'Intendant.

Faites un effort, monsieur.

FROSINE.

Ferme.

GUSMAND.

Allons donc. (Ils s'aperçoivent l'un l'autre, et courent s'embrasser avec une grimace de joie outrée.)

L'INTENDANT.

Je revois ma chère femme.

LA VEUVE.

Voilà mon cher mari. (Ils s'embrassent plusieurs fois, et se retournent tous deux de l'autre côté, pour reprendre haleine.)

L'INTENDANT.

Aye.

LA VEUVE.

Ouf.

L'INTENDANT se retourne vers sa femme avec une seconde grimace de joie.

Ma joie est si grande, que... aye.

LA VEUVE.

Je suis si ravie, que... ouf.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc? votre joie paraît troublée.

LA VEUVE.

Cela est vrai, il me vient des mouvements de colère... contre madame la Comtesse... Car enfin, en vous faisant croire que j'étais morte, elle vous exposait à quelque saisissement...

L'INTENDANT.

Elle se jouait à me faire mourir.

LA VEUVE.

Dieu merci, vous avez bon visage, vous paraissez avoir une santé... Je suis outrée... contre madame la Comtesse.

L'INTENDANT.

Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendresse.

LA VEUVE.

Je sens aussi que mon amour... Hon, que je hais madame la Comtesse!

L'INTENDANT.

Enfin ceci est un renouvellement d'union.

LA VEUVE.

Oui, une espèce de second mariage.

GUSMAND.

Un mariage posthume.

L'INTENDANT.

En renouvelant mon amour, je veux renouveler aussi les petites précautions qui vous assurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE.

Je souhaite que vous me surviviez, pour jouir du mien.

L'INTENDANT.

Afin de n'avoir plus autour de moi personne qui puisse espérer ma succession à votre préjudice, j'ai résolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE, avec surprise et aigreur.

Et moi, je marie ma nièce à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT.

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur; c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE.

Moi, je n'entends pas finesse en éloignant Thérèse.

SCÈNE VI.

L'INTENDANT, LA VEUVE, GUSMAND, FROSINE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Voici madame la Comtesse qui vient se réjouir; nous allons chanter et danser toute la nuit, et ce n'est pas trop pour trois mariages que je vois sur le tapis. Provisions de noces, comme vous voyez.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages?

LA SUIVANTE.

Le vôtre, premièrement : car madame la Comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE.

Elle a raison.

L'INTENDANT.

Et les deux autres?

LA SUIVANTE.

Ne les savez-vous pas? la plaisanterie qu'on vous a faite, n'était-ce pas pour tirer de votre bourse de quoi marier votre neveu en Gascogne? Et vous, madame, vous avez bien compris que l'argent qu'on vous demandait, c'était pour marier votre nièce en basse Normandie. Comme vous n'avez rien voulu donner, madame la Comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE, bas à Frosine.

Dorante en Gascogne!

FROSINE.

Faites bonne contenance! la vertu...

L'INTENDANT, à Gusmand.

Thérèse en basse Normandie?

GUSMAND.

Taisez-vous, monsieur! la dissimulation....

SCÈNE VII.

L'INTENDANT, LA VEUVE, LA COMTESSE, DORANTE, THÉRÈSE, FROSINE, LA SUIVANTE, LA SUISSESSE.

LA COMTESSE.

Je viens prendre part à la joie que vous avez de vous revoir; prenez part aussi aux deux mariages que je fais. Allons, réjouissons-nous.

(On danse.)

LA SUISSESSE.

Rien n'est si gai que la tristesse
Ou d'une fille ou d'une nièce
Qui pour suivre un mari va quitter ses parents;
Son cœur sensible à la tendresse
La fait pleurer et rire en même temps.

LA SUIVANTE, à Thérèse.

C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage;
Car fille sage apparemment
Sera fidèle en mariage,
Et femme si fidèle avec mari normand,
C'est grand dommage.

LA COMTESSE.

Suspendez vos chansons pour un moment. Je crois m'apercevoir qu'au lieu de vous réjouir, ceci vous attriste; il y a quelque chose là que je ne comprends point. Quand je marie à mes dépens un neveu qui vous déplaît, afin de l'éloigner de vous...

L'INTENDANT.

Eloignez-le, madame, c'est ce que je souhaite.

LA COMTESSE.

Et quand je vous débarrasse d'une nièce...

LA VEUVE.

Vous me faites plaisir, madame.

LA COMTESSE.

Votre nièce partira demain pour la basse Normandie.

LA VEUVE.

J'y consens; mais...

LA COMTESSE.

Et votre neveu pour la Gascogne.

L'INTENDANT.

C'est ce que je souhaite; mais...

LA COMTESSE.

Pourquoi donc êtes-vous fâchés tous deux de ce que je vous contente tous deux?

FROSINE.

Madame voudrait bien qu'on n'éloignât point sa nièce unique.

GUSMAND.

Monsieur voudrait bien voir toujours auprès de lui... son cher neveu.

LA COMTESSE.

Je ne croyais pas que vous les aimassiez tant; votre tendresse pour eux me ferait venir une idée : ce serait de les garder dans ma maison, et de les marier ensemble, si vous y consentez.

GUSMAND, bas à l'Intendant.

Ce mariage fera enrager votre femme, et Thérèse restera auprès de vous.

FROSINE, bas à la Veuve.

Ce mariage punira votre mari, et vous verrez toujours Dorante.

LA COMTESSE.

Vous hésitez encore à cette seconde proposition ? Cela me ferait soupçonner que...

LA VEUVE.

Point du tout, madame.

L'INTENDANT.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Qui peut donc vous arrêter?

LA VEUVE.

Madame, c'est qu'ayant destiné mon bien à un époux que j'aime...

L'INTENDANT.

Oui, madame, et je veux garder aussi tout le mien à mon épouse.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis ravie de m'être trompée dans mes soupçons ! Puisque je vois le seul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous hériterez l'un de l'autre; mais ils hériteront du dernier vivant, et vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE.

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THÉRÈSE.

Monsieur, souffrirez-vous qu'on me marie en province?

L'INTENDANT.

Ce qui me détermine, c'est la peur... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE.

La crainte que j'ai de... de fâcher mon mari...

LA COMTESSE.

C'est donc un mariage fait; donnez-vous la main.

GUSMAND.

Un si joli mariage mériterait un divertissement complet; mais nous n'avons dans ce château ni musiciens, ni danseurs, et il nous est défendu d'en prendre en ville : contentez-vous donc d'une pe-

tite danse que je vous donnerai tantôt. Nous allons la répéter en votre présence.

(On danse.)

LA SUIVANTE, à Thérèse.

L'excès de votre enjouement
Chagrine votre amant;
L'excès de sa tendresse
Vous blesse.
L'hymen va vous guérir; l'hymen, en moins d'un jour,
Sait corriger l'excès d'enjouement et d'amour.

LA SUISSESSE.

Quand un galant bien fait, de bonne mine,
Me conte fleurette, croit-on
Que j'en sois chagrine?
Non, non, non; ma foi, non :
Je voudrais même en quelque sorte
Récompenser son joli jargon;
Mais ma vertu n'entend non plus raison
Qu'un Suisse qui garde sa porte.

GUSMAND.

Puisque nous manquons de musiciens, je vais chanter moi seul une espèce d'opéra en raccourci.

La la la la : je vais chanter, la la la la,
Mon opéra, la la la.
Donnez-moi le ton. Je n'y suis pas.
Trop haut, trop bas.
Ha! ha!
M'y voilà.
D'abord une ouverture,
La, la, la, d'une beauté,
D'une gravité.
Chant naturel, d'après nature.
La reprise est d'un goût
Fantasque et bizarre, ta ri ta ri ta tou;
Voici la pièce, écoutez jusqu'au bout.
Une ritournelle tendre
Vous prépare au récit que vous allez entendre.
La lire
La, la ri ta ri ta tire,
La li ta ra,

Et cætera.
J'admire
La science
De mes chœurs,
Et la magnificence
De mes clameurs.
Quelles horreurs!
Des fureurs.
Ce qui m'étonne,
C'est ma chaconne:
Où puis-je prendre un feu si beau?
Ma passacaille est encore un morceau :
Hon, je m'égare
En bécare;
Rentrons vite en bémol, pour chanter mon rondeau.
Duo, trio, sourdine, écho,
Écho, écho, écho.
Pour ma gigue, elle n'est pas si belle,
Mais elle est nouvelle.
Voici le beau;
Mais il n'est pas nouveau,
C'est un tombeau.
Je descends aux enfers,
De là je monte aux cieux, et, parcourant les airs,
Je dors; et mon sommeil est un enchantement.
Je fais le tout en badinant;
Mais la saillie,
Et l'effort d'un grand génie,
C'est mon petit menuet, et ma loure,
Et mon rigaudon,
Diguedon.
Dans mes chansonnettes,
De tendres sornettes
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes si belles,
De nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ai mis partout des Coulez, murmurez,
Des Régnez,
Courez, volez,

Des Triomphes, victoire, et gloires immortelles.
Que vous dirai-je enfin ? tous les traits les plus beaux
Des opéras nouveaux.

FIN DU DOUBLE VEUVAGE.

LA
COQUETTE DE VILLAGE,

COMÉDIE. 1715.

PERSONNAGES.

LE BARON, seigneur du château.
LA VEUVE, voisine du Baron.
ARGAN, voisin du Baron.
GIRARD, receveur du village.
LUCAS, fermier du Baron.
LISETTE, fille du fermier.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD tient deux lettres, et lit le dessus d'une des deux.

De Paris. A monsieur le Baron du hameau.
Gardons-lui cette lettre ; il n'est pas au château.
(Il met dans sa poche la lettre du Baron, et ouvre l'autre.)
Et l'autre à moi Girard. J'ose bien me promettre
Que la liste des lots me vient dans cette lettre.
Justement : mon cousin, imprimeur à Paris,
Favorise par là le parti que j'ai pris.
L'amour, qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera, qu'à la faveur de cette loterie,
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE.

J'attends monsieur Argan, pourquoi ne vient-il pas ?

GIRARD lit la lettre.

« De Paris. — Mon cher cousin, avant que d'avoir distribué les listes « que j'imprime pour la grande loterie, je vous envoie deux listes « fausses et faites exprès, où j'ai mis en gros caractère : *Le gros lot « pour Lucas, cent mille francs :* avec la devise et le numéro ; c'est « ce que vous m'avez demandé pour plaisanter dans votre village, en

« faisant croire à votre émule le fermier Lucas qu'il a le gros lot de « cent mille francs. »

Avec ceci, j'espère obtenir ma Lisette.
Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cédera les baux :
Il est homme à donner dans de pareils panneaux.
Au fond, c'est pour son bien ; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire son gendre,
Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver?

LA VEUVE.

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD.

Bientôt dans ce château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh ! devez-vous en prendre?
Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement ;
C'est un vieux épouseur qu'on attend froidement.

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais-toi ; tu sais que je l'estime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand crime :
Je l'honore de plus, étant son receveur ;
La recette est petite ; et pour vous, de bon cœur,
Je voudrais lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce serait trop pour moi, demoiselle suivante,
Car c'était mon état quand j'étais à Paris,
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari doyen de ce bailliage.
C'est ainsi que je vins m'ennoblir au village ;
Bonne noblesse au fond, et qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD.

Reparlons de Lisette et reprenons querelle :
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,
Par droit de voisinage et droit de parenté,
Au lieu de l'assagir par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette?

LA VEUVE.

Langage de Paris, c'est la rendre parfaite.

GIRARD.

Belle perfection ! hélas ! bien mal lui prit
Quand vous vintes ici lui raffiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux et plus superbe.

LA VEUVE.

A neuf ans elle était déjà coquette en herbe;
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien;
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage.
Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ses talents tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD.

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE.

Eh ! c'est tant mieux, te dis-je.
C'est ce qui fait valoir l'esprit et la beauté;
Nous avons là-dessus tant de fois disputé !
Par coquette, j'entends une fille très-sage,
Qui du faible d'autrui sait tirer avantage,
Qui, toujours de-sang froid, au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a su ménager,
Et sauve sa raison où nous perdons la nôtre;
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.
On ne le peut nier : la plus forte vertu,
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude :
Le beau droit que celui de faire des heureux !
Une prude en sa vie épouse un homme ou deux :
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne;
Et laissant à chacun l'amour et ses désirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD.

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine;
J'ai beau m'en plaindre au père; hélas ! ma plainte est vaine.
Il me méprise.

LA VEUVE.

Oui, car tu sors de ton état;

Tu brigues ma parente, et tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD.

Et très-plat, d'accord : mais c'est sans me méconnaître.
Dois-je à Lucas respect? il m'en devrait peut-être;
Mais, non; chacun de nous prime sur son pallier;
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE.

Bon! c'est le vieux jeu, sans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute;
Lisette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards;
Enfin, le père fier, et la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle.
Maltotier de village, encor dans les regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats.
Mais pendant quelque temps agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plein pille et repille;
A force d'encaisser, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD.

Mon amour aujourd'hui vous paraît téméraire,
Vous blâmez mon projet; ouais, quel est ce mystère?
J'ai, depuis près d'un mois, rôdé, tourné, couru;
En mon absence, hélas! qu'est-il donc survenu?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui presse.

SCÈNE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS.

O forteune, ô forteune! est-c' baintôt que j't'aurai?
Tu t'enfuis toujours d'moi, quant est-c' que j't'attrap'rai?

LA VEUVE.

Toujours fortune en tête?

LUCAS.

Oui, c'est qu'a m'fait envie.
Je sis si las, si las, de labourer ma vie!

Labourer pour c'tici, labourer pour c'tilà !
J'ai labouré trente ans ; après trente ans me v'là.
Labourer pour autrui c'est un p'tit labourage.
Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn' courage.
Pour égaliser tout, faudrait-il pas, morgoi !
Que les autr's à leur tour labourissent pour moi ?

LA VEUVE.

Lucas voudrait d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oui, m'trouver tout v'nu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, pisque j'sis hasardeux ;
C'est pus d'à moiqué fait, il n'faut pus qu'être heureux.
A quitte ou double aussi j'ai joué, car ça m'ennuie ;
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'est placer de l'argent très-prudemment.

LUCAS.

Oui-dà;
Car j'aime les gros lots, j'f'rai ma forteun' par là.

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille ;
Et l'amour du Baron augmente.

LUCAS.

Il en pétille,
Mais ma fill' n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE.

Elle est maligne et fine.

LUCAS.

A c'mence à s'aiguiser.

LA VEUVE.

Et le Baron, qui n'est qu'un baron de village,
N'a pas, comme tu sais, grand esprit en partage.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'faut pas dir', c'est un sot, car tout l'monde l'sait bien :
Mais Lisett' nous écoute. Eh ! viens, ma fille; eh ! vien.
Madame m'disait là, q'ton esprit la contente ;
A dit q't'es si subtile, a dit q't'es si savante...

LISETTE.

Mon père, je ne sais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis, ma fill', tant pis. Car quand la terr' ne rend
Pas pus que c'que j'y s'mons, ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la simplicité de ce champêtre habit.

LISETTE.

C'est pour plaire au Baron, comme vous m'avez dit.
Je m'en suis fait aimer; je suis obéissante,
Et je voudrais, afin que vous fussiez contente,
Qu'il m'épousât bien vite. Ainsi c'est pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE.

Vous l'avez fait aimer, c'est déjà quelque chose :
Mais pour faire épouser il faut doubler la dose
De regards, de soupirs, de petites façons;
Mettez en œuvre enfin mes dernières leçons.
Par de simples appas d'abord tâchons de plaire;
Peu d'affectation, baisser les yeux, se taire,
Paraître embarrassée; un homme de sang-froid
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit;
Il soupçonne, examine, et reconnaît la feinte :
Mais quand la dupe est prise, affectez tout sans crainte;
Les traits les plus grossiers de l'affectation
Loin de le rebuter charment sa passion,
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

LUCAS.

Je n'comprends qu'à moitié vot' bell' prédicature.
Faut que c'qu'on dit soit beau, car vous m'ébahissez.

LA VEUVE.

Lisette m'entend bien.

LISETTE.

Pas tant que vous pensez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font sont des femmes bien fines :
Mais moi, qui ne suis pas fine comme elles sont,
Je ne pourrais jamais faire comme elles font.

LA VEUVE.

Ah ! que vous irez loin ! vous savez plaire et feindre.

LISETTE.

Vous vous trompez ; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au Baron, sans feindre je lui plais ;
S'il fallait le tromper je ne pourrais jamais.
Quand je veux dire un mot contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

LA VEUVE.

Si le Baron pouvait, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promit l'autre jour ;
Il est journalier, quinteux dans sa tendresse,
On pensa profiter de son jour de faiblesse.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis ?

LISETTE.

Hélas ! non.

LA VEUVE.

Il aura réfléchi, c'est son jour de raison,
Son bon jour : mais l'accès pourra bien lui reprendre.
Pour le faire signer, c'est ce qu'il faut attendre.
Si quelque chose peut hâter cet heureux jour,
C'est la feinte ; feignez un violent amour.

LISETTE.

Hélas ! je feindrais mal.

LA VEUVE.

Çà, je suis inquiète.
Je veux me marier aussi bien que Lisette.
Monsieur Argan m'occupe, et je vais voir chez lui
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCÈNE IV.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Faut feindre, a dit la veuve, et toi t'as la sottise
De n'savoir pas encor bien feindre d'la feintise.
Tu dis trop c'que tu pense', et c'est un défaut qu'ça ;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'l'as guèr', ça m'fâche.

LISETTE.

Oh ! consolez-vous, mon père.
Si je suis sotte encor, je ne le suis plus guère.
Je sais feindre bien mieux que la veuve ne croit,

J'ai de la ruse encor bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je suis innocente,
Que malgré ses leçons je suis une ignorante,
C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

LUCAS.

Oh! tu fais ben c'qu'a t'dit, et je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE.

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS.

La forteun' c'est not' mattre.

LISETTE.

Il est vrai, c'en est une;
Mais s'il m'allait manquer?

LUCAS.

Ha, ha! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manq' pas, en avoir putôt deux.

LISETTE.

Oui, tout au moins, mon père, et c'est à quoi je tâche:
Mais l'autre a moins de bien, c'est là ce qui me fâche.
Pour monsieur le Baron, voici ce que je crains.
Quoique la Veuve dise, ah! j'ai bien des chagrins!
Des discours qu'il me tient je ne suis pas contente:
Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente...
Non, pour le mariage il n'entend point raison;
Il dit qu'il veut rester encor dix ans garçon.

LUCAS.

Rester garçon encor, garçon! oh, oh, queu drille!
Il voudrait t'épouser, qu'tu restisse' aussi fille!

LISETTE.

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur,
Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS

Non, non, d'ces seigneurs-là l'amour sans épousaille
Ote aux filles toujours pus d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épousera.

LUCAS.

L'autre amoureux c'est donc monsieur Girard peut-être?

LISETTE.

Fi!

LUCAS.

J'l'y dirai donc fi, drès qu'je l'verrai paraître?
Je l'chass'rai.

LISETTE.

Le chasser? ah! gardez-vous en-bien.
Laissez-le être amoureux, cela ne gâte rien;
Si les autres manquaient, et lui qu'il fît fortune?
Que sait-on?

LUCAS.

C'est ben dit, en v'là donc tras pour une?
Mais qu'est donc c'nouveau-là q'tu dis qu'est l'pus certain?

LISETTE.

S'il m'épouse, la Veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre!

LISETTE.

J'empêcherai par là son avantage.

LUCAS.

Morgué!

LISETTE.

Car je romprai par là son mariage.

LUCAS.

Tatigué!

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par là j'aurai les biens qu'on voulait lui donner:
J'épouse son amant.

LUCAS, s'écriant.

Ah, jarni ventre bille
Tu la ruine' ell' qui t'aim' comme si t'étais sa fille

LISETTE.

Puis-je faire autrement? J'avais dit non d'abord,
Et j'aurais bien voulu ne lui point faire tort;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune:
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse; et d'une.
L'autre leçon qu'encore hier elle me fit,
C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.
J'aime la Veuve, mais....

LUCAS.

Mais, t'aim' pus c'qui profite.
Ces l'çons-là c'est sa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE.

J'en suis au désespoir ; au fond, j'ai le cœur bon.
J'aimerais mieux pour elle épouser le Baron.

LUCAS.

Oui, car il est pus riche, et tu gagn'rais au change ;
En cas des tras amants, v'la c'ment l'trio s'arrange.
L'Baron vaut mieux qu'Argan, il a six fois plus d'ben.
Argan vaut mieux qu'Girard ; Girard vaut mieux que ren.

LISETTE.

C'est comme rien, oui ; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir secrets mes desseins et les vôtres.

LUCAS.

Faut bien du s'gret, oui, car d'ces deux bons épouseux,
Gn'y en aurait pus pas un, s'il savaient qu'ils sont deux.

LISETTE.

Monsieur le Baron rentre.

LUCAS.

Oui : çà, j'm'en vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE.

Feignez d'être bien en colère.
Il faut voir s'il m'épouse.

SCÈNE V.

LUCAS, LISETTE, LE BARON.

LUCAS, à Lisette.

Oh ! c'est l'définitif,
Il t'épous'ra, morgué ! car le v'là tout pensif.

LE BARON, à part.

Lucas veut me quitter ! ouf ! cela m'inquiète :
Pourrais-je me résoudre à ne plus voir Lisette !

LISETTE, bas à son père.

Criez bien fort, et puis sortez sans lui parler.

LUCAS.

Oui, j'veux quitter not' maître, et j'm'en vas m'en aller.

LISETTE.

Eh, ne le quittez pas.

LUCAS.

J'l'y ai dit, je n'sis point traître.
J'l'y ai dit tantôt, j'm'en vas.

LISETTE.

Quitter un si bon maître!

LUCAS.

Aussi ben te v'là grande, et c'est eun' cruauté;
Dans un villag' tu pards ton temps et ta biauté :
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse;
Oui, j't'emmène à Paris, et drès d'main, car ça presse.
Tant qu'y a qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait,
Et j'n'entends pus raison, drès qu'j'ai là mon toupet.
(Enfonçant son chapeau dans sa tête et passant devant le Baron.)
J'sis fâché de l'quitter; mais, morgué! je m'en console.

SCÈNE VI.

LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

Il m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole;
Est-il devenu fou? que peut-il donc vouloir?

LISETTE tire son mouchoir.

Je ne vous verrai plus, j'en suis au désespoir.

LE BARON.

Toujours sur la fortune il a quelque chimère.

LISETTE.

Il a tort... car, monsieur, je vois ce qu'il espère.

LE BARON.

Il voudrait tout d'un coup devenir grand seigneur.

LISETTE, regardant tendrement le Baron.

Oui; me voir grande dame, et c'est là mon malheur.
Il s'imagine... mais... c'est ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON.

Vous serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh! que ce n'est pas là, monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme, je pense?

LISETTE.

Il veut bien autre chose.

LE BARON.

Oui, quelque récompense?

LISETTE, commençant à pleurer.

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour;

Là, ce jour que pour moi vous aviez tant d'amour :
Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse ;
Vous ne m'aimez plus tant.

(Elle pleure.)

LE BARON.

Ce jour-là ma tendresse
Était, comme aujourd'hui, pour vous pleine d'égards ;
Je vous aime, Lisette.

LISETTE.

Et si pourtant je pars.

LE BARON.

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage.
Un contrat...

LISETTE, suspendant ses pleurs.

Aujourd'hui ?

LE BARON.

Contrat de mariage ;
Il est écrit déjà, j'ai fait le premier pas ;
Signer, c'est le second.

LISETTE.

Vous ne signerez pas ?

LE BARON.

Je signerai.

LISETTE.

Mais quand ? car mon père m'emmène ;
Il est si méfiant !

LE BARON.

Ma parole est certaine.

LISETTE.

Je vous crois ; mais mon père....

LE BARON.

Oui, je vous fais serment.

LISETTE, pleurant.

Ne jurez pas pour moi, je vous crois bonnement ;
Mais mon père....

LE BARON.

Je vais l'apaiser, je vous jure.

LISETTE, pleurant et l'arrêtant par le bras.

Non, il va m'emmener, c'est de quoi je suis sûre.

LE BARON.

Non, non, je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE.

C'est moi qui veux partir, car vous ne m'aimez pas.

SCÈNE VII.

LISETTE.

Non, ce n'est qu'un trompeur, qui me croit innocente;
Il faut prendre au plus tôt l'amant de ma parente,
Il n'a guère de bien, c'était mon pis aller :
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons; j'ai fait la naïve et la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARGAN.

ARGAN.

Oui, Lisette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant! que de charmes je voi!
Elle soupire... Bon! je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous?

LISETTE.

Ah! vous m'avez bien surprise.
Je rêvais... que je viens d'avoir trop de franchise.
Tout à l'heure au jardin....

ARGAN.

C'est ce qui m'a charmé :
Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE.

Je suis confuse
De ce que vous pensez, je vous demande excuse;
Vous aimer, ce serait vous manquer de respect.

ARGAN.

Manquez-en, je le veux; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE.

Mais je n'ose en dire davantage;
Encouragez-moi donc?

ARGAN.

Pour vous donner courage,

Je fais un contrat, mais comblez donc mes désirs.

SCÈNE IX.

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE, qui écoute.

ARGAN.

Accompagnez d'un mot vos regards, vos soupirs.
Ce mot, c'est le grand mot ; dites-moi je vous aime.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN.

En vous-même ?

LISETTE.

Hélas, oui !

ARGAN.

Quelle naiveté !

LISETTE.

Pourquoi vous le cacher, si c'est la vérité ?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.
Çà, Lisette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en secret à Paris ;
Car d'abord en secret ici je vous épouse.
Cachons tout à la Veuve, elle en serait jalouse ;
Je vous épouserai sans qu'elle en sache rien ;
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE.

Ah ! je ne veux que vous, rien que votre personne;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN.

Mais si je le lui donne,
Nous deux et nos enfants, de quoi donc vivrons-nous ?

LISETTE.

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN, lui prenant la main.

Çà séparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE.

Je demeure.

ARGAN.

Allez et trouvez-vous vers le bois dans une heure.

(Il lui baise la main.)

Allez vite. Attendez ; le mariage est fait.

LISETTE, apercevant la Veuve.

Ah ! tout est découvert !

(Elle sort.)

ARGAN.

Je suis un indiscret.

SCÈNE X.

LA VEUVE, ARGAN, interdit.

LA VEUVE.

Qu'ai-je entendu ! j'en suis muette de surprise.

ARGAN.

Et moi je suis muet de honte.... Par franchise,
Je vais vous avouer... ce que vous avez su.
J'ai tort... mon mariage avec vous résolu
Devait bien m'empêcher d'en contracter un autre ;
Mais comme l'amitié seule faisait le nôtre,
L'amour est le plus fort, il fera celui-ci :
Au fond, j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi ;
Mais si vous compreniez combien Lisette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même,
Épousez-la, monsieur ; de bon cœur j'y consens.
Quel plaisir, à mon âge, à cinquante et quatre ans,
D'être aimé pour moi-même ; oui, là pour ma personne ;
Car elle refusait mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi... Mais j'ai tort doublement ;
Vous trahir, vous fâcher ! Je devais prudemment
Ne vous jamais parler de Lisette : oui, madame,
J'ai tort, cent fois tort ; mais, elle sera ma femme.

SCÈNE XI.

LA VEUVE, seule.

Je n'en puis revenir, ce coup est assommant ;
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément :
Moi, j'ai bien mérité que Lisette me trompe :
Mais, pour son mariage, il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié, tâchons de le désabuser.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, tenant à sa main le paquet de lettres pour le Baron.

Sans lever le cachet, et sans me compromettre,
De monsieur le Baron j'entr'ouvre ici la lettre ;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'est là mon coup d'essai
En faussetés.

LA VEUVE.

Argan épouserait Lisette !

GIRARD.

Il n'épousera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien ! mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousait, épouse la coquette ;
Était-ce donc pour lui que j'élevais Lisette !
Lisette impunément m'aura joué ce tour !
Lorsque je l'instruisais à feindre de l'amour,
J'étais donc le jouet de son apprentissage !
J'ai cru qu'elle n'avait de malice en partage
Que ce que j'en semais dans mon instruction,
Quelque grain seulement pour la perfection.
Je devais par moi-même être bien informée
Qu'en un cœur féminin la malice semée
Profite, multiplie, et croît comme chiendent.

GIRARD.

En malice Lisette est fertile, et pourtant
Je l'aime, je l'adore, et j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je ! je dois me souvenir, madame,
Que vous ne donnez pas *Lisette à des Girards ;*
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *plat-pied, maltotier de village*,
Lui laisser épouser votre amant.

LA VEUVE.

A son âge
Ménager sous mes yeux à la fois trois amants !
Coquettes de Paris, et coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi, tout est égal pour la coquetterie.

GIRARD.

Vous voulez la donner à quelque grand seigneur?

LA VEUVE.

Ah! je la donnerais au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE.

Soit ; mais achève-moi du moins la confidence.

GIRARD.

Vous savez tout. Il faut leurrer par ce faux lot
Notre Baron crédule, avare, amoureux, sot,
Afin qu'à ma Lisette il offre mariage;
Qu'elle accepte, et qu'Argan voie qu'elle s'engage.

LA VEUVE.

Lisette doit quitter Argan pour le Baron.
Le Baron est plus riche, ainsi le tout est bon.

GIRARD.

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Lisette.

LA VEUVE.

Qu'Argan soit détrompé, je serai satisfaite.

GIRARD.

Qu'il la voie à demi mariée au Baron.

LA VEUVE.

Tout à fait, s'il le faut.

GIRARD.

Tout à fait! diable! non.

LA VEUVE.

Il vient.

GIRARD.

Ma sûreté, je saurai bien la prendre.

SCÈNE II.

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, présentant le paquet de lettres au Baron.

Je reviens de la poste, et j'ai l'honneur de rendre

A monsieur ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCÈNE III.

LA VEUVE, LE BARON.

LE BARON, ouvrant la lettre.

Voisine, mon amour va me désespérer;
Lisette veut partir.

LA VEUVE.

Je lui tiens lieu de mère.
Je vous la garantis tendre, sage et sincère,
Et vous ne connaissez que trop ce qu'elle vaut :
Elle veut un contrat, c'est là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON.

Je veux bien l'épouser, qui vous dit le contraire?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'est le mieux;
Et je me marirai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE.

Eh! vous l'êtes assez, monsieur, pour une femme.

LE BARON.

Je suis irrésolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha! bon, cette lettre est d'un de mes amis,
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle est donc tirée?

LE BARON.

Oui, justement, c'est la liste.

LA VEUVE.

Je suis sûre d'un lot; un physionomiste
A vu, là, sur mon front, grosse somme d'argent
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant.
C'est un lot, à coup sûr, que cet instant présage.
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON.

Hon, hon... Je sais par cœur les rebus de chacun,
Les numéros, les noms; et je n'en vois pas un..
Lisons... ah!

LA VEUVE.

Qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'est-ce donc? d'où vous vient cette douleur subite?

LE BARON.

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot!
Mais voyons, relisons; est-ce bien là son mot?
Lucas...

LE BARON.

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE.

Le gros lot à Lucas...! Tu nous ruines, traître.

LE BARON.

A Lucas le gros lot!

LA VEUVE.

Ne te lasses-tu pas,
O sort, injuste sort, d'enrichir des Lucas?

LE BARON.

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole.

LA VEUVE.

Mais... Réjouissons-nous, rions.

LE BARON.

Êtes-vous folle?

LA VEUVE.

Non; nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché;
C'est la surprise.

LE BARON.

Hé bien?

LA VEUVE.

Quoi! vous êtes fâché
De ce que le hasard vient d'enrichir Lisette?
La fortune au contraire en favori vous traite;
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ha! ha!

LA VEUVE.

Pour de l'argent, et sans être amoureux,
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord; cent mille francs acquitteraient mes dettes;
Ce motif et l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Oui; mais dans le moment il faudrait l'épouser
Avant qu'on sût ce lot; c'est la délicatesse
Qu'elle croye devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot;
Mais, pendant qu'il l'ignore, il faut brider le sot;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,
Biens présents, à venir.

LE BARON.

Oui, mais soyez discrette.
Je dirai que je prends Lisette sans un sou.

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou.

SCÈNE IV.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Ici, Lisette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune est faite;
C'est moi qui la procure: embrassez-moi, Lisette.

LE BARON.

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette; je me rends;
Le parti du contrat est celui que je prends:
Au plus vite il faudrait avertir le notaire.
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LISETTE, à part.

Voudraient-ils me tromper? car je n'y comprends rien.

SCÈNE V.

LA VEUVE, LE BARON, ARGAN, LISETTE.

ARGAN, à part.

Un éclaircissement ici fera fort bien.

LISETTE, à part.

Ah! les voilà tous deux. Tout est perdu... que faire?

ARGAN, au Baron.

Que m'apprend donc Girard? mais c'est votre ordinaire,
Et souvent sur l'amour je vous ai vu gascon:
Vous croyez être aimé de Lisette, dit-on?

LE BARON.

La preuve de cela, c'est que j'en fais ma femme.

ARGAN.

Girard, en le disant, ne m'a point troublé l'âme.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir :
Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

LE BARON.

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN.

C'est vous qui vous flattez à tort, je vous assure.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN.

Je suis sûr de son cœur et de sa bonne foi.
(à Lisette.)
Décidez entre nous, pour finir la dispute.

LE BARON.

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE.

Moi, vous dire cela? je n'ai garde vraiment.
Monsieur, c'est par respect que je vous laissais dire!
Je croyais que d'abord vous vous vantiez pour rire :
Mais sans vous offenser, monsieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON.

Quoi? comment?

LA VEUVE, à part.

Que dit-elle? ah! quelle est ma surprise!

LE BARON.

Que dites-vous?

ARGAN.

Faut-il qu'elle vous le redise?

LE BARON.

Quoi! vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez?

LISETTE.

Moi? non.

ARGAN.

Quelle naïveté!

LA VEUVE.

Qu'entends-je?

LE BARON.

Quoi! vos pleurs, vos soupirs...

LISETTE.

Quel mensonge!

ARGAN.

Je connais mon voisin; sans doute c'est en songe
Qu'il vous a vue en pleurs et pousser des soupirs.
A son âge, en dormant, on se fait des plaisirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE.

C'est mon père; et madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

ARGAN.

Je connais Lucas ambitieux;
Il préfère vos biens; pour lui vous valez mieux:
Mais d'ailleurs je la crois; au fond, quelle apparence
Que Lisette, qui dit toujours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime, moi?

LISETTE.

Que dites-vous, monsieur? J'ai cru de bonne foi
Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime; mais cette plaisanterie
N'est pas vraie.

ARGAN.

Eh! comment?

LA VEUVE, à part.

Quel est donc son dessein?
Rêve-t-elle? est-ce moi qui rêve?

ARGAN.

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.
(au Baron.)
C'est que de notre amour nous faisions un mystère.
(à Lisette.)
Parlez, je vous permets de parler librement.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE.

Là-dessus elle est franche.

ARGAN.

Que je suis indigné!

LE BARON.

Parbleu, j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprends rien; parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun, je vous assure,
Et vous le voyez bien.

LA VEUVE.

C'est parler sans figure.

LISETTE.

Car, tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté,
Que tous vos grands honneurs et votre qualité :
D'un mari grand seigneur je serais la servante :
De vos bontés pourtant je suis reconnaissante;
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.
En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser :
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

ARGAN.

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON.

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN.

La laisser, l'oublier, c'est assez la punir

LE BARON.

C'est bien dit, plus d'amour.

ARGAN.

Oui, méprisons Lisette.

LE BARON, à la Veuve.

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE, bas.

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN, bas.

Madame...

LA VEUVE, bas.

Eh bien, monsieur?

ARGAN.

Voudriez-vous aller

Faire venir chez vous tout à l'heure un notaire?
Nous allons à l'instant terminer votre affaire.

LA VEUVE, bas, au Baron.

Il l'abandonne, et c'est pour vous le principal.
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE.

Ni moi; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCENE VI.

ARGAN, qui revient par l'autre côté, regardant si la Veuve ne le voit plus, LISETTE.

LISETTE.

Je pense...
Oui, sur ce que j'ai vu, j'ai fort bien fait, je croi;
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi,
Pour les ravoir tous deux, je sais ce qu'il faut faire.

ARGAN, à part.

La Veuve est déjà loin; pénétrons ce mystère.
(à Lisette.)
Par mépris... j'ai banni toute animosité;
Je reviens seulement par curiosité...
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE.

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.
Quoi! n'avez-vous pas vu quel était mon dessein?

ARGAN.

Je ne l'ai pas vu, non, et tout détour est vain.

LISETTE.

A monsieur le Baron, sans détour et sans ruse,
J'ai dit la vérité, de peur qu'il ne s'abuse.
Je ne veux point tromper.

ARGAN.

J'entends bien; mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi?

LISETTE.

Parlons de lui d'abord. Vous me voyez ravie!
J'ai puni ce menteur, j'en avais bien envie.

ARGAN.

Mais moi, moi?

LISETTE.

Patience. Il voulait aujourd'hui
M'épouser, et mon père est contre vous pour lui;
Et puis vous voudriez que la Veuve jalouse
Eût vu que je vous aime, et que je vous épouse?
S'ils savaient tous les deux que je vous pusse aimer,
Ils diraient au Baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ha! ha!

LISETTE.

Vraiment j'aurais tout gâté le mystère.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait : oui, vous avez raison;
C'est moi qui suis un sot. Pour tromper le Baron,
Oui, je vois que la feinte est utile et prudente.

LISETTE.

J'ai cru bien faire, au moins.

ARGAN

Que Lisette est charmante!
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lisette me préfère à plus riche que moi.
Que d'amour! que d'esprit!

LISETTE.

D'esprit, je n'en ai guère.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN.

Il faut secrètement...

LISETTE.

Oui, mais séparons-nous;
J'irai seule en secret dans un moment chez vous.

ARGAN.

Sans votre père...

LISETTE.

Il vient : laissez-moi, car je tremble
Que le Baron et lui ne nous voyent ensemble.

SCÈNE VII.

LE BARON, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Me voilà sûre d'un, mais c'est mon pis aller;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS.

Faut qu'a sai d'venu folle, et c' qu'ou dit' là m'étonne.
Vous dir' qu'a n' vous aim' pas, et r'fuser d'êtr' baronne!

LE BARON, à Lisette.

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah! que je devrais bien vaincre ma passion!
Comment donc! à votre âge avoir déjà l'audace
De me démentir... moi, me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point?

LISETTE.

Oui, je l'ai soutenu,
Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble et bon sens et mémoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrais-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...

LISETTE.

Je ne vous aime point.

LE BARON.

Encor? Je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois, et devant votre père...

LISETTE.

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON.

Elle me désespère!

LISETTE.

Non, jamais... ou du moins...

LE BARON.

Du moins?

LISETTE.

Si je l'ai dit,
Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours, à tout le monde, à vous-même, à mon père.

Quoi ! le monde saurait que je vous aimerais,
Et que, lorsque tantôt par amour je pleurais,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage?
Non, non; et contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerais? j'aurais bien peu de cœur.
Mon amour serait franc, et le vôtre trompeur.

LUCAS, tristement.

J'ai vu qu'al' a raison.

LE BARON.

C'était donc par colère,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincère,
Que vous m'avez dit là que vous ne m'aimiez pas?

LISETTE.

Oui, vraiment; ai-je tort?

LE BARON.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Hélas!

LE BARON.

Oublions tout, Lisette; allons, vite un notaire.
Qu'un contrat soit le prix de votre amour sincère :
Hâtons-nous.

SCÈNE VIII.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Vite, vite.

LISETTE.

Allons tout doucement.

LUCAS.

Me v'la pèr' d'un' baronne!

LISETTE.

Oh! j'en doute.

LUCAS.

Comment?

Il t' fait sa femme, et l' dit.

LISETTE.

Non, j'ai vu du mystère.

LUCAS.

Il t'épous', v'la qu'est fait.

LISETTE.

Je n'en crois rien, mon père.

LUCAS.

A n' croira point la noc' tant que l' lend'main sai v'nu.

LISETTE.

On me trompe, je crois. Premièrement, j'ai vu
La Veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Pester avec Girard, mais dans une colère...
Au désespoir; et puis elle vient m'embrasser,
Sait que je la trompais, et vient me caresser!

LUCAS.

Oui, c'est la trahison.

LISETTE.

Le Baron me refuse,
Puis tout d'un coup il change, et me veut.

LUCAS.

C'est la ruse.

LISETTE.

Si la Veuve et Girard, qui savent bien ruser,
Avaient dit au Baron : Feignez de l'épouser,
Afin qu'elle y consente, et qu'Argan s'en dégoûte?

LUCAS.

Oh! v'la l' hic, j'y vois clair.

LISETTE.

Pour moi, je n'y vois goutte :
Car, d'un autre côté, peut-être le Baron
Voudrait-il par amour m'épouser tout de bon.
Tout cela m'embarrasse : oui, car plus j'examine...
Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez fine!

LUCAS.

Écout' mes bons conseils, j'ai l' promptu merveilleux
Pour dans les embarras où li a du périlleux.
T' as d' l'esprit; mais, en cas d'affaires de famille,
Un père a, comme on dit, pu d'âge que sa fille.
V'la donc mes tras conseils. Allons trouver l' Baron.
C'est l' premier.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Non?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

C'est donc l' second qu'est le bon
Allons trouver Argan.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Je n' sis donc qu'un' bête?
Oh! mon trasièm' conseil, c'est qu' t'en fasse à ta tête.

LISETTE.

Allez trouver tout seul le Baron.

LUCAS.

Oui, j'enten.

LISETTE.

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS.

Tatigué! ç'a fra ben. J'épous'rons chacun l' nôtre.

LISETTE.

Moi, quand les deux contrats seront faits, je verrai;
Sur le premier signé d'abord je signerai.

LUCAS.

Tu prendras l' pu hâtif; c'est hasard à la blanque.
Signons les deux contrats pûtôt, peur qu'un nous manque.

LISETTE.

Monsieur Argan m'attend; j'y cours.

SCÈNE IX.

LUCAS.

Va vite, va.
Mais qu'ment d'un seul cerveau peut-ell' tirer tou ça?
Je crois, moi, qu'al n'a deux; car, par la mornonbille,
Ça m'ébahit toujours: oui, quoiqu'a n' soit qu' ma fille,
Mornongoi, son esprit s'rait déjà l' pèr' du mien.

SCÈNE X.

LUCAS, GIRARD.

GIRARD, à part.

Emparons-nous du père, et je ne risque rien;
Car sans lui le Baron ne saurait rien conclure.

De cette fausse liste en faisant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, et jouons notre jeu.
(contrefaisant les gazetiers.)
Liste, liste des lots!

LUCAS.

Des lots? voyons un peu.
Quêqu' tu dis là?

GIRARD.

Voyons si cette loterie
Rendra bien.

LUCAS.

Que j' voi' donc? n'vois-j' pas là d' l'imprim' rie?

GIRARD.

D'ingénieux dictons êtes-vous curieux?
(Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.)
Lisez ceci.

LUCAS.

Fort ben! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD.

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,
Qu'une sottise heureuse avec un lot placée!

LUCAS.

Ha, ha! c'est donc...

GIRARD.

Oui, c'est.:. hon, hon.

LUCAS.

Voyons cela.

GIRARD tourne la liste de l'autre côté.

Très-volontiers, voyons.

LUCAS.

Eh! j' n'y vois rien par là.

GIRARD, tourne de l'autre côté encore plus mal.

Lisons, lisons... Je vois.
(Il s'écrie en baissant le papier, en sorte que Lucas ne voit plus rien.)

LUCAS, avec un peu de joie.

Qu'est-c'? Montrez donc, compère.

GIRARD.

Non! je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espère...
(Il lui fait voir le lot.)
Morbleu! je ne vois rien.

LUCAS.

Ah! morgué, j'aperçoi...

Lisons vit' ça, Girard; j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD, cachant la liste.

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS.

Et moi, j'ai vu paraître.
Mon nom y est.

GIRARD.

Composons, vous n'avez rien peut-être.
Je vous donne cent francs, à tout hasard.

LUCAS.

Non, non.
J'ai vu qu'ous avez vu Lucas, c'est mon dicton.

GIRARD.

Si vous avez, du moins je veux qu'on me rembourse.
Retirer mon argent, c'est ma seule ressource.

LUCAS.

Tope à ça, montrez vite.

GIRARD.

Ah! c'est un des bons lots;
C'est au moins mille francs, j'ai vu plusieurs zéros.

LUCAS.

Des zéros? j'en voudrais voir là tant que d' grains d' sable.

GIRARD.

Vous êtes de zéros un homme insatiable.

LUCAS.

Ah! c'est dix mille francs.

GIRARD.

Malepeste! oui; je vois...
Mais, si ce n'était pas le numéro?

LUCAS.

Morgoi,
(Tirant le numéro.)
J'ai ben peur.

GIRARD.

Confrontons.

LUCAS, transporté.

Oui, le v'la, c'est l' quentième.

GIRARD, lui donnant la liste.

Relisez donc l'article, et calculez vous-même

LUCAS, prenant la liste.

Le cœur me bat... me bat... je sis tout transporté;

J'ai peur d'avoir vu trouble, et d'avoir trop compté.
Un... deux... trois... quatre, et cinq...

GIRARD.

Disons, nombre, dizaine.

LUCAS.

Un, deux... quatre... ai-j' dit trois?

GIRARD.

Oui, dizaine, centaine.

LUCAS.

Ah! j'vois l' mot qu'est moulé.

GIRARD.

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS.

J' n'en peu pu d' joie.

GIRARD.

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS.

Ouf!

GIRARD, le déboutonnant.

Déboutonnez-vous.

LUCAS.

Le gros lot!

GIRARD.

A la marge.
Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Comptants; je ne vous les plains pas.

LUCAS.

Cent mille francs!

GIRARD.

Combien nous boirons chez Lucas!

LUCAS.

Allons vite à Paris.

GIRARD.

Je vous donne une chaise
Et des chevaux.

LUCAS.

Girard, ah! j' crois qu' j'en mourrai d'aise.
Voyons vit' la lotri : qu'on m' voi' là tout l' preumier.

GIRARD.

A propos, voulez-vous être encore fermier?

LUCAS, d'un ton fâché.

Moi farmier !

GIRARD.

Pardonnez si j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la question est folle.
Ainsi de votre bail rendez-moi possesseur :
Il ne vous convient plus, vous serez grand seigneur ;
Je suis un pauvre diable, et votre ami fidèle :
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS.

Oui-dea. Fait' moi trouver sur l'champ des chais', des ch'vaux,
Qu'aillent bian vit', bian vite.

GIRARD.

Oui, comme des oiseaux.
Mais d'abord en passant entrons chez le notaire,
Pour me céder ce bail ; entendez-vous, compère ?

LUCAS.

Oui, j' n'en veux pu pour moi, j' vous laiss'rai tous mes baux ;
J' m'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Je vous prouverai tout, pouvez-vous en douter ?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le temps presse ; j'ai là Lisette et le notaire.
Si Lucas paraissait, je conclurais l'affaire.
En amour, les moments sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marierez un quart d'heure plus tard,
Vous aurez tout le temps d'être las de Lisette,
Et de vous repentir d'une sottise faite :
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous ;
Mon zèle n'est mêlé d'aucun transport jaloux.

Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette;
Soyez désabusé, je serai satisfaite.
Eh! pouvez-vous rester dans votre aveuglement?
Je vous prouve qu'ici tantôt, en un moment,
Au Baron comme à vous elle a tendu le piége,
En se raccommodant, par le même manége.
Simplicité traîtresse, et mensonges naïfs;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs,
Elle a su lui donner de l'amour sans en prendre;
Elle fait de sang-froid le discours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur, et qui n'en partent pas.
Elle abuse, en un mot, de son faible et du vôtre;
Vous offrant une main, elle lui donne l'autre.
Ainsi coquette franche, et marquée au vrai coin,
Prise par les deux mains, la perfide, au besoin,
En trouverait encore une pour un troisième.

ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois; mais après la centième
Il vous faudrait encor les preuves...

LA VEUVE.

Parlez bas;
J'aperçois justement le Baron et Lucas :
Tenez-vous à l'écart; vous pourrez voir peut-être
Non seulement Lucas nous préférer son maître,
Mais Lisette...

ARGAN.

Voyons; je serais détrompé.

SCÈNE II.

LA VEUVE, GIRARD.

LA VEUVE.

Eh bien?

GIRARD.

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE.

Mais le Baron veut-il épouser?

GIRARD.

Patience.
Je me suis fait céder tous les baux par avance:

Car c'est pour moi, *primo*, que j'ai tout disposé.
Lucas en grand seigneur est métamorphosé.
Dès qu'il a vu le lot, sa subite richesse,
Lui troublant le cerveau, l'a fait changer d'espèce.
Il n'a plus rien d'humain que la forme et l'orgueil;
Grave, mystérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler, ou parlant par sentence,
Il croit qu'on applaudit jusques à son silence;
Saluant de la tête, enfin, bouffi, gonflé,
Lucas est devenu subitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa panse.

LA VEUVE.

Çà, Girard, il faut... Mais Lisette court là-bas;
Monsieur Argan la suit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD.

Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vite.
Amusez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite
Ne réussit pas.

SCÈNE III.

GIRARD, LUCAS marchant à pas graves, LE BARON le chapeau à la main suit Lucas, qui remet son chapeau le premier.

LE BARON.

Oui, j'apprends avec plaisir
Que fortune propice a comblé ton désir.

LUCAS.

Quoiqu' ma forteune asteur soit bian pu liaut qu' la vôtre,
J' srons pair à compagnon toujours l'un avec l'autre.
(Il lui frappe sur l'épaule.)
Car je n' suis pas glorieux.

LE BARON.

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que monsieur ne se méconnaît pas;

Il mérite par là d'occuper un grand poste.

LUCAS.

N' m'a-t'on pas fait reteni eun' bonn' place à la poste?
Car faut qu' j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déjà dit;
On vous cherche une chaise aussi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien' donc, ste chais, j' n'aim point qu'on m' fasse [attendre.

GIRARD.

A vos ordres bientôt les chevaux vont se rendre.
Attendons-les ici. Holà, laquais, holà,
Des siéges.

LUCAS, il fait des façons avec le Baron, et se met le premier dans le fauteuil.

Allons donc sans façon, puisqu' mi vlà.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m' vient d' bel' chose en tête!

LE BARON.

Raisonnons.

LUCAS.

En m' voyant tout Paris va m' fair' fête:
Vla stila qu'a l' gros lot.

LE BARON.

Avant que de partir...

LUCAS.

Tout l' mond' sra pu gueux qu' moi, ça m' va bain divertir;
Pendant que j' srai dans l' grain, j' verrai crier famine.
Queu plaisir!

LE BARON.

Çà, Lucas, voulez-vous qu'on termine?
Car mon ardent amour...

LUCAS.

On m'va v' nir proposer
D' bel' charges, d' bel' maisons, d' bel' fam' pour épouser,
D'afaire à bain gagner : j'ach'trai tout c' qu' est à vendre.

GIRARD.

Mais, pour vous ennoblir, il faut monsieur pour gendre.

LE BARON.

Lisette nous attend.

LUCAS.

J'aurai d' tout ça très-bain,
Car quand on est bain riche, on attrap' tout pour rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis...

LUCAS, d'un air important.

Hain!

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi?

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire?

LE BARON.

La nôtre, et j'ai là le notaire.
Pour régler un article il n'attendait que vous:
Nous en sommes déjà convenus entre nous.

LUCAS.

Ah! j' crois que j' m'en souviens.

LE BARON.

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS.

Dame, on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure:
Oui, nous parlions d' mariag'; mais c'est que c' n'est pu ça,
Ça n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment!

GIRARD.

Qu'entends-je là?
Quoi donc, vous voudriez déjà vous méconnaître!

LE BARON.

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas, souvenez-vous que c'est bien de l'honneur,
Belle alliance, avoir pour gendre son seigneur.

LUCAS.

Oh! c'est l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON.

Quoi! vous ne voulez pas...?

LUCAS.

J' veux rien qu' vos héritages.

LE BARON.

Quoi... !

LUCAS.

Mais faut m'écouter, j' sis natif du hamiau.
Ça fait q' j'aime d'amitié... Vot' terre et vot' châtiau,
Ça n'serai pas tout à moi, si vous étais mon gendre;
Métavis qu' vaudrait mieux qu'ou voulissiais me l' vendre.

LE BARON.

Vous vous moquez, je crois! vous vendre mon château?

LUCAS.

Il est tout délabré, j'en f'rai faire un pu biau.

LE BARON.

Il est devenu fou!

GIRARD, bas au Baron.

Ce maraut vous méprise.

LUCAS.

La terr' m'ennoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vou... tandis qu'à Paris j' f'rai grossir mon argent,
Vous f'rais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD.

Vous serez son fermier.

LE BARON se lève.

Ah! c'est trop d'insolence.

GIRARD.

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS, à part, s'étant levé aussi.

Ce pti gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu!
Ça doit d' l'argent partout, et ça croit qu' tout l'est dû.
Mais j'aurai son châtiau, faudra qu'il déguerpisse;
Il a des créanciers, j'aurai ça par justice.

GIRARD, après avoir parlé bas au Baron.

Nous avons fait le tout, monsieur, pour votre bien;
Mais, pour vous mieux venger, ne dites encor rien.

SCÈNE IV.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE.

LISETTE.

Je vous cherche partout, ouf! je suis hors d'haleine.
A vous trouver, mon père, on a bien de la peine!

J'ai couru... car on dit... mais je ne le crois pas,
J'entends crier partout le gros lot à Lucas.
Ce sont des compliments que chacun me vient faire;
On dit cent mille francs. Serait-il vrai, mon père?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

Cent mille francs!

LUCAS.

Comptants; ils sont moulés.

LISETTE.

Cent mille francs!

SCÈNE V.

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE, ARGAN, LA VEUVE.

ARGAN.

Hé bien, me fuyez-vous? parlez.
Sitôt que du gros lot vous savez la nouvelle,
Vous me méprisez.

LISETTE.

Oui!

ARGAN.

Cette fortune est belle,
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits :
Voulez-vous m'épouser ?

LISETTE.

J'obéis à mon père.
Il m'a dit qu'il voulait différer cette affaire.
(bas à Lucas.)
Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS.

Bon, bon.

LISETTE, bas à Lucas.

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

LUCAS.

Non.

LISETTE, bas à Lucas.

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh! tu t' souci bain d'eux! lais'-là ton clignotage;
N' faut pu tant finesser, t'as d' quoi t' marier tout franc.

LA VEUVE.

Son père la démasque, et le sot opulent
Aux sottises qu'il fait ne cherche point d'excuse.

ARGAN.

Par sa faute elle-même elle me désabuse,
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour,
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage :
L'amour est inquiet, et s'ennuie en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens; vous serez confondus.

LUCAS.

Lais'-les dir', t' en auras tras fois pus, quat' fois pus.

LISETTE.

Allons vite à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D' leux terre à not' argent, tiens, vlà la différence :
Leux terre et leux châtiaux, ça n' fait qu'un pti ploton;
Ça n' grandira jamais, non pu qu'un avorton;
Mais mon argent bouté dans la grande aventure,
Ça renflera d'abord, et pi, comme une enflure,
Ça va gagner.

LISETTE.

Gagner.

LUCAS.

Gagner... ça gagnera.

LISETTE.

Ah! que j'aurai d'amants! qu'on me respectera!
Quel plaisir! Je verrai des fortunes brillantes.
Quel train je vais avoir! des laquais! des suivantes!

GIRARD.

Et des valets de chambre, un page.

LUCAS.

Eh! c'est Girard!
Qu'on m'amèn' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attelle un char.

GIRARD.

Allez à pied, de peur que votre char ne rompe;
De votre train ceci va réformer la pompe.
(Donnant la liste à Lisette.)
C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui. Retour très-affligeant :
Mais vous avez assez brillé pour votre argent;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils? comment!

LUCAS, cherchant l'endroit où le lot était dans l'autre liste

Eh! va, va, laiss'-les dire.
Tien, tien, lis... c'est ici... pour Lucas le gros lot.

LE BARON.

Vous n'achèterez pas mon château, maître sot.

LUCAS.

C'était là.

GIRARD.

Les zéros sont restés.

LISETTE.

Ah! mon père,
On s'est moqué de vous.

ARGAN.

Oui, voilà le mystère.

LA VEUVE.

Vous n'avez rien.

GIRARD.

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fausse liste, et je m'en trouve bien;
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,
Mon amour vous en fait les offres héroïques;
Je vous rends tout, Lisette.

ARGAN.

Allons souper chez moi.

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi,

Ces messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, et moi fortune à faire :
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auraient pu sans doute acquérir la jeunesse;
Mais noblesse s'acquiert aussi bien que richesse.

LISETTE, à la Veuve.

Que je vous veux de mal, madame! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sens dessus dessous,
En me disant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE.

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie.
J'en conviens, j'avais tort.

LISETTE, à Girard.

J'écoutais ses discours :
Il vous faut un baron, disait-elle toujours.
Non, je n'aurais jamais pensé qu'à vous sans elle;
Et si j'avais suivi ma pente naturelle,
Par tendresse d'abord je vous aurais choisi.

GIRARD.

Eh! choisissez-moi donc! Lucas, consentez-y.

LUCAS, s'en allant.

Ouf.

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf.

GIRARD.

Deux fois... ouf, en langue muette,
Valent un oui.

LA VEUVE.

Voilà le sort d'une coquette.
Après de hauts projets, on la voit tôt ou tard
Confuse, confondue, et réduite à Girard.

FIN DE LA COQUETTE DE VILLAGE.

LE MARIAGE
FAIT ET ROMPU,

COMÉDIE REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS
LE 14 FEVRIER 1721.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE.
LA TANTE, sœur du Président.
LA VEUVE, nièce de la Tante.
VALÈRE, amant de la Veuve.
LIGOURNOIS, frère de la Présidente.
L'HOTESSE.
LE FAUX DAMIS.
GLACIGNAC.
UN NOTAIRE.

La scène est dans une hôtellerie de Marseille.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE.

Quelle nouvelle, ô ciel! quel affreux contre-temps!
Quand mon amour se flatte, en arrivant j'apprends
Que l'adorable veuve ici se remarie,
Que ses noces se font dans cette hôtellerie!
Que deviendrai-je...? où vais-je? Ah! j'ai l'esprit troublé.
Mon mariage à moi, dont j'étais accablé,
Se rompt; j'accours; je crois qu'il sera temps encore;
Je viens me déclarer à celle que j'adore.
J'eusse fait consentir sa tante et son tuteur :
Mais ce contrat signé m'accable de douleur.

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE, à la cantonade.

Attendez-moi tous là, je vous donne audience

Après quelqu'un par où je veux qu'elle commence.
(A Valère.)
Ah! c'est vous que je cherche, aimable cavalier,
Et c'est vous que je veux servir tout le premier;
Venez, monsieur, venez, je vous traite à merveille;
Par excellence on dit l'hôtesse de Marseille,
Hôtesse jeune et sage; oiseau rare, ma foi:
Oui, par mer et par terre on vient loger chez moi:
J'y régale par tête et l'Asie et l'Afrique;
L'Europe y vient aussi boire avec l'Amérique.
Mon vin a la vertu d'assortir les humeurs,
D'accorder les esprits, de rapprocher les mœurs;
De trente nations il n'en fait qu'une à table.
Je vous donne d'abord une chambre agréable,
Monsieur, et d'où l'on voit les rochers et la mer,
Très-bonne pour rêver; et vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce et tendre rêverie:
C'est la plus belle, enfin, de mon hôtellerie.
La voulez-vous?

VALÈRE, en rêvant.

Est-il rien plus cruel? non...

L'HÔTESSE.

Non?
Il faut vous en donner une dont le balcon
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne...

VALÈRE.

Non, jamais...

L'HÔTESSE.

Non encor! que faut-il qu'on vous donne?
Car celle auprès de qui je voudrais vous loger
Viendrait sur son balcon se plaindre, s'affliger:
Vous la consoleriez. C'est une jeune veuve.

VALÈRE.

Veuve?

L'HÔTESSE.

Oui, mais veuve jeune, et comme toute neuve;
Veuve qui va mourir aujourd'hui de chagrin.
Un sot époux pourtant l'embarquera demain;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALÈRE.

L'hôtesse,
A quoi tend ce discours?

L'HÔTESSE.

Mais, s'il vous intéresse,
Je le continuerai. De loin je vous ai vu
Vous désoler avec la tante, et j'ai connu,
Par l'air dont vous fuyait la nièce effarouchée,
Qu'en vous fuyant, de fuir elle était bien fâchée;
Et vous, qui l'autre jour vîntes loger ici,
De repartir pour Aix vous fûtes triste aussi.
Troubles, soupirs, mettons ces indices ensemble:
Aimeriez-vous un peu cette veuve? j'en tremble.
Elle est remariée à si peu que rien près.
Si l'on pouvait, monsieur, adoucir vos regrets;
Car enfin, que sait-on? du moins je suis discrète.
Puisque j'ai deviné, la confidence est faite.
N'hésitez plus, monsieur; car, pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié son secret.

VALÈRE.

Elle t'a confié...?

L'HÔTESSE.

Non pas qu'elle vous aime;
Je vois qu'elle le cache avec un soin extrême:
Mais par l'excès d'horreur qu'elle a pour son époux,
J'ai conclu qu'elle avait un amant. Est-ce vous?

VALÈRE.

Cette veuve, dis-tu, t'a confié sa haine?

L'HÔTESSE.

Pour ce sot époux, oui; je la vis à la gêne,
Trembler, pâlir, frémir, en signant le contrat;
Je la surpris après dans un cruel état,
Maudissant son mari tout haut, cela soulage:
De lui, plus qu'elle encore, aussitôt je dis rage;
C'était le seul moyen d'adoucir ses douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs,
Moitié par intérêt, car elle est libérale,
Je fis d'abord une offre étonnante et brutale:
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je?

VALÈRE.

Quoi! tu peux...? Je suis dans un état
Où l'indiscrétion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable

Du mariage affreux qui fait mon désespoir,
Je n'épargnerai rien.

L'HÔTESSE.

J'espère que ce soir...

VALÈRE.

Ce soir qu'espères-tu?

L'HÔTESSE.

Du secours que j'espère,
Et que je leur promets, je leur ai fait mystère.

VALÈRE.

Que leur as-tu promis?

L'HÔTESSE.

Point d'explication.
Elles ont cependant de la discrétion
Beaucoup toutes deux; mais à deux femmes discrètes
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALÈRE.

Tu me vas dire à moi...?

L'HÔTESSE.

Non. Vif, impétueux,
Vous seriez indiscret vous seul plus qu'elles deux.

VALÈRE.

Mais, l'hôtesse...

L'HÔTESSE.

Non.

VALÈRE.

Mais...

L'HÔTESSE.

Curiosité vaine;
De me questionner ne prenez point la peine.
Quand ce secret pourrait vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié:
Un homme comme vous en s'intriguant déroge;
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

VALÈRE.

Tu me fermes la bouche: apprends-moi seulement
Qui peut avoir conclu ceci si promptement;
Car je n'en sais encore aucune circonstance.

L'HÔTESSE.

Celui qui règle tout est homme d'importance,
Homme d'un grand crédit; c'est un président d'Aix,

Mais un président fait comme ils ne sont plus faits :
Morgue de magistrat, rébarbatif, sévère,
Qui ne dément jamais son grave caractère,
Et régulier... Je fus bien étonnée un soir
De le voir arriver en poste en manteau noir.
Le fat ! pardon du mot, mais je suis en colère
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,
Comme en toute autre ; un air, un ton d'autorité,
Avec une faiblesse, une timidité;
Lorsque, voulant sur tout présider, il décide,
Sa prude présidente en secret le préside.
C'est par elle qu'il fait ce mariage-ci.
Il domine partout, hors chez lui. C'est ainsi
Que tout homme qui prend une prude pour femme
Devient un sot monsieur, gouverné par madame.

VALÈRE.

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd'hui :
Comme il l'a sur sa sœur, sa femme l'a sur lui.

L'HÔTESSE.

Justement. Pour finir hier ce mariage,
Ce président tenait à sa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment absolu ;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle, de son côté, veut avec politesse ;
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse :
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudrait, d'abord c'est lui qui croit vouloir.

VALÈRE.

Ah ! je vois à présent le nœud de cette affaire :
La présidente aura ménagé pour son frère
La pupille et les biens.

L'HÔTESSE.

D'accord ; c'est là-dessus
Que je ferai trembler... Je n'en dirai pas plus.
Sur un seul point fondant le projet que je tente,
Je ferai déguerpir, morbleu, la présidente.
Le président révère en elle la vertu :
A quarante ans, dit-il, en avoir toujours eu !
Sa vertu cependant est bien plus jeune qu'elle.

SCÈNE III.

LA TANTE, VALÈRE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Vous causez à ma nièce une peine cruelle,
Valère ; éloignez-vous. Je vous l'ai déjà dit,
Ni la discrétion, ni la force d'esprit,
Ne pourraient empêcher votre amour de paraître.

VALÈRE.

D'accord. De ma douleur je ne suis pas le maître ;
Et dans mon désespoir je les brusquerais tous.
Que je vous veux de mal à vous, madame, à vous,
D'avoir consenti...

LA TANTE.

Mais vous savez bien, Valère,
L'ascendant qu'a sur moi le président mon frère.

L'HÔTESSE.

Inutiles regrets ! comptez sur mon projet.

LA TANTE.

Oui, mais explique-toi. Mets-nous la chose au net.

L'HÔTESSE.

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrainte :
Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.
Çà, jusqu'à nouvel ordre il faut premièrement
(A Valère.)
Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALÈRE.

Je vais m'y désoler.

SCÈNE IV.

LA TANTE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Que je serai contente
Si tu peux me venger de notre présidente !
Qu'elle serait confuse en cette occasion !
Sans blâme on peut jouir de sa confusion.
Elle est vindicative, injuste, méprisante,
Hypocrite, sans foi.

L'HÔTESSE.

Fière, prude et pédante,

J'achève le portrait, joignons-y la fadeur;
C'est elle-même.

(Elle s'en va.)

LA TANTE.

Et c'est ma bête, mon horreur.
Voir ma nièce a son frère, et par force, liée,
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée.
Que je la plains!

SCÈNE V.

LA TANTE, LA VEUVE.

LA VEUVE, accourant.

Qu'entends-je? ah! je suis hors de moi!
Quel bonheur!

LA TANTE.

Qu'est-ce donc?

LA VEUVE.

Ma tante...

LA TANTE.

Explique-toi.

LA VEUVE.

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE.

Tu te flattes trop tôt.

LA VEUVE.

Non, non.

LA TANTE.

Tu n'es pas sage;
Car l'hôtesse elle-même...

LA VEUVE.

Eh! ce n'est pas cela;
C'est d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE.

Tu rêves! ton amour et ta douleur te troublent.

LA VEUVE.

Non; ma joie est sensée, et mes transports redoublent:
Car c'est un homme sage et sensé qui le dit,
Monsieur de Glacignac.

LA TANTE.

Oui, c'est un bon esprit.

LA VEUVE.

Ce parent au notaire a dit en ma présence,
Mais d'un sang-froid qui marque une pleine assurance,
Le notaire lui-même a paru confondu :
Oui, disait Glacignac, mariage rompu.

LA TANTE.

Tu te flattes, ma nièce, et Glacignac se trompe.
Non, il ne se peut pas qu'un tel contrat se rompe.
Mon frère et le notaire, habiles gens tous deux...

LA VEUVE.

Monsieur de Glacignac est plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE.

Tu dis une chimère.

LA VEUVE.

Non, je n'ai plus d'époux, je puis revoir Valère.

LA TANTE.

Mais si ce qu'on te dit enfin se trouve faux?

LA VEUVE.

J'en frémis. Ce sera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je suis à la gêne;
Mon amour pour Valère augmente cette haine;
Et cette haine, hélas! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valère augmenter mon amour.

LA TANTE.

Dans cette extrémité, l'effort que je puis faire,
C'est de te retenir ici malgré mon frère.

LA VEUVE.

Je ne m'embarque point, ma tante, assurément.

LA TANTE.

Ils viennent tous; je vais leur parler fortement.
Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête, je n'ose;
C'est un faible que j'ai, leur présence m'impose.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE.

LA PRÉSIDENTE, à la cantonade.

Monsieur le président me cherche, attendez tous.
(Au Président.)
Ici, président.

LE PRÉSIDENT.

Ah! présidente, c'est vous?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai dit que vous vouliez qu'on dînât chez sa tante;
Ai-je tort, président?

LE PRÉSIDENT.

Non, jamais, présidente.

LA PRÉSIDENTE.

L'on a toujours raison quand on pense après vous.
On doit étudier les désirs d'un époux.
Jeune épouse, apprenez que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toujours guidée.
Mon exemple en cela vous est d'un grand secours.

LE PRÉSIDENT.

En cela comme en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Pour monsieur j'eus toujours
Déférence, respect, soumission entière.

LE PRÉSIDENT.

La femme à son mari doit respect la première,
Comme au chef; mais respect qui doit être rendu.
Oui, je respecte en vous et prudence et vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Respecter, c'est trop dire. Aimez-la.

LE PRÉSIDENT.

Je l'honore;
C'est le mot.

LA PRÉSIDENTE.

C'est le mot. Je le répète encore,
Jeune épouse, il faut vivre avecque votre époux
Comme monsieur et moi nous vivons entre nous:
Ne le jamais quitter. Il vous mène à Ligourne.

LA VEUVE.

Non, je reste à Marseille, où ma tante séjourne;
C'est une complaisance au moins que je lui doi
Pour toutes les bontés qu'elle eut toujours pour moi.
J'y reste quelques jours.

LA TANTE.

Quelques jours, rien ne presse:
Encore faut-il bien qu'elle se reconnaisse.
A peine est-elle encor mariée.

LA PRÉSIDENTE, au président

Est-il vrai?
Croirai-je qu'on propose un blâmable délai,
Quand le devoir... au fond, je ne suis point gênante;
Mais pour suivre un mari l'on doit quitter sa tante.
Je ne l'exige point... et monsieur sait fort bien
Que je n'ai ni désir ni volonté sur rien.

LE PRÉSIDENT, d'un ton d'autorité.

Il est vrai; mais c'est moi, moi, qui veux qu'elle suive...

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur veut.

LE PRÉSIDENT.

Oui, je veux.

LA PRÉSIDENTE.

Volonté décisive.

LA TANTE.

Mais il faut voir...

LE PRÉSIDENT.

Ma sœur, l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE.

Il faut attendre.

LA PRÉSIDENTE.

Au fond, j'ai toujours bien pensé
Que vous n'auriez jamais une vive tendresse
Pour mon frère. Il n'est pas d'une extrême jeunesse;
Mais c'est ce qui convient. Il est d'âge à former
Ces nœuds, où l'on ne peut trouver rien à blâmer:
Car il faut qu'une veuve épouse un homme d'âge;
Homme qui justifie un second mariage,
En ôtant tout soupçon qu'un amour excessif
D'un second mariage ait été le motif.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

Oh! je viens d'inventer un souper de génie,
Un repas pour la noce, où la cérémonie
Soit joyeuse, malgré le cérémonial.
Ma sœur la présidente en veut; cela fait mal
Dans un bon repas: mais comme j'ai de la tête,

J'ai mêlé tout ensemble, au festin qu'on apprête,
Et du grave et du gai.

LA TANTE, bas.

Le sot!

LA PRÉSIDENTE.

C'est un repas
Superbe, mais modeste.

LIGOURNOIS.

Oh! ne voilà-t-il pas?
Vous allez tout gâter par votre modestie.
J'y voulais du galant, c'est votre antipathie,
Ma sœur; car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRÉSIDENTE.

Mon frère, vous avez moins d'esprit aujourd'hui
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS.

Oh! point, c'est toujours tout de même.
Mais c'est que le transport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRÉSIDENTE.

Paix donc, ou parlez bas;
Car de si vifs transports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS.

Quand on est possesseur...

LA PRÉSIDENTE.

Mais soyez donc plus sage;
Ces folâtres discours ne sont plus de votre âge.
Mêlez à votre joie un peu plus de raison;
Sous le nom d'amitié, fruit d'arrière-saison,
Il faut masquer l'amour, en jouir, et se taire.

LIGOURNOIS.

Je fais l'amour tout haut.

LE PRÉSIDENT.

Que nous veut le notaire?

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, en colère.

On vient de m'excéder, je n'y puis plus tenir;
Ces manques de respect se devraient bien punir.

On en manque pour vous, pour votre caractère,
Monsieur, et pour le mien : corriger un notaire,
Et vouloir réformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme sais régler, fixer la loi!
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRÉSIDENT.

Qui dit cela?

LA PRÉSIDENTE.

Quoi?

LIGOURNOIS.

Qu'est-ce?

LE NOTAIRE.

Un homme qui décide,
Qui croit qu'un oui, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu suffit pour être bien sensé;
Qui croit, en dédaignant ma féconde science,
Arrêter d'un seul mot un torrent d'éloquence!
C'est un Gascon nommé Glacignac.

LA VEUVE, à part.

Écoutons.

LA TANTE, à la veuve.

C'est donc là la rupture?

LA VEUVE, à la tante.

Oui, sur quoi nous comptons.

LE PRÉSIDENT.

Ce Glacignac, toujours zélé pour sa parente,
Disputait l'autre jour pour la clause importante,
Pour la dot; mais nous tous l'emportâmes sur lui.
(Il tire un portefeuille.)
Je l'ai mise en billets que je livre aujourd'hui :
Même dès à présent la voilà toute prête.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! ce n'est pas cela, monsieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS.

Mais qu'il avance donc! il marche à pas comptés.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE; GLACIGNAC vient les saluer tous froidement, sans rien dire

LE NOTAIRE.

Ah! nous allons donc voir ici ces nullités!
S'il en connaît quelqu'une, au moins qu'il la désigne.

LA PRÉSIDENTE.

C'est que comme parent il veut signer.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il signe;
Mais l'on n'a pas besoin ici de ses avis.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne soient pas suivis.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire, monsieur? j'apprends par le notaire
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire.

GLACIGNAC, froidement.

Peu dé chose.

LE PRÉSIDENT.

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC.

Très-peu dé chose.

LE NOTAIRE.

Mais qu'avez-vous remarqué
Montrez-le-nous, voyez.

GLACIGNAC.

C'est uné minutie
Sur les qualités.

LIGOURNOIS.

Oh! chacun se qualifie
Comme il veut.

LE PRÉSIDENT.

Si ce n'est que cela...

GLACIGNAC.

Cette erreur
Du contrat cépendant altère la valeur.
Vous qualifiez là cette épousé dé veuve,
Dé veuve! et vous n'avez nullé certainé preuve
Que son mari soit mort. Eh donc! c'est sans raison,

Faussément, que dé veuve on lui donné lé nom.
C'est uné bagatelle, un rien, uné vétille :
On pourrait corrigeant ce mot par apostille,
Mettre ici, Veuvé, dont lé mari n'est pas mort.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire?

GLACIGNAC.

Qu'il vit; eh donc, l'épouse a tort...

LIGOURNOIS.

Est-il ivre?

LE PRÉSIDENT.

Est-il fou?

LA VEUVE.

Que dit-il donc, ma tante?

LA TANTE.

Je n'y comprends rien.

LA PRÉSIDENTE.

Mais je croirais qu'il plaisante,
Si je ne connaissais qu'il est très-sérieux.

GLACIGNAC.

Véridiqué dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voir au port Damis en vie.

LIGOURNOIS.

(Il rit.)

De rire son sang-froid, ha, ha, me donne envie.
Croire vivant un mort au récit d'un Gascon!

LA VEUVE.

Ma tante, parle-t-il sérieusement?

LA TANTE.

Non.

Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC.

Jé parle vrai.

LA VEUVE.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Damis ost débarqué.

LE NOTAIRE.

Le cas serait étrange.

LA TANTE.

C'est donc là la rupture? Ah! quel événement!

LE PRÉSIDENT.

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC.

Et pourquoi voulez-vous que jé mé passionne ?
Sais-je pour ces époux si la nouvelle est bonne,
Mauvaise, indifférente, et s'ils s'aiment, ou non ?
Eh donc ! température est ici dé saison.
Or, jé débarquais, moi, j'étais sur lé rivage ;
Jé venais pour signer à votré mariage :
A l'oreillé jé sens murmurer un bruit sourd,
Bruit qui dévient bruyant à mésuré qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on dé bouche en bouche,
Damis réjoindra donc sa compagné dé couche ?
Dans Marseillé Damis était connu très-fort ;
Pour lé voir débarquer chacun court sur lé port.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ! Damis est ici ?

GLACIGNAC.

Révivant en personne.
En lé voyant révivre, on s'émeut, on s'étonne :
Moi qui crois tout possible, et né m'émeus de rien,
J'ai dit, C'est lé cousis, il vit ; jé lé veux bien.

LE PRÉSIDENT.

Mais il faut s'assurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE.

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

LE PRÉSIDENT.

Allez, mais, en tout cas, donnez-moi le contrat ;
Nous pourrons, s'il le faut, l'annuler sans éclat.
Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,
Afin que le mari n'en puisse rien connaître.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LA VEUVE.

Je ne puis revenir du coup.

LA TANTE.

Coup malheureux !
Deux maris ! je voudrais qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE.

Allons nous renfermer, je ne puis plus paraître.

SCÈNE XI.

LA PRÉSIDENTE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LIGOURNOIS.

Ce maudit revenant ainsi revivre en traître!
Ainsi venir m'ôter une veuve, et son bien!

GLACIGNAC.

Il faut bien lui céder lé pas, c'est votre ancien.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, comme Damis saura ce qui se passe,
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez-le, de grâce;
Vous étiez, m'a-t-on dit, de ses meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis;
Faites-lui pour nous tous excuse.

GLACIGNAC.

Oui-dà, madame.

LIGOURNOIS.

Et ne lui dites pas que j'épousais sa femme.

GLACIGNAC.

Il né lé saura point, lé public est discret.

SCÈNE XII.

LA PRÉSIDENTE.

Pour ne rien laisser voir de mon trouble secret,
Que je me suis contrainte! étrange conjoncture!
Mon scélérat amant, mon traître, mon parjure,
Ce Damis n'est pas mort! Fuyons-le promptement,
Je serais exposée à son ressentiment.
Il saurait que c'est moi qui livrais à mon frère
Et sa femme, et ses biens. O ciel! dans sa colère,
Ce brutal me perdrait d'honneur : du moins je puis,
En ne le voyant pas, lui cacher qui je suis.
Il ne peut pas savoir que je suis présidente.
Hélas! quand je l'aimai, j'étais bien différente

De ce que je suis ! Mais, au plus vite, partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris parfois de faux noms !
Mon histoire ne peut avoir été suivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de sa vie,
Pour se faire par l'autre un renom de vertu !
C'est dans tout âge avoir très-sensément vécu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, L'HOTESSE

VALÈRE

Du mariage on vient m'annoncer la rupture,
Et le mari cru mort revient : quelle aventure !

L'HÔTESSE.

Oui, la rupture, c'est l'autre mari cru mort
Qui revient.

VALÈRE.

Ah ! quel coup !

L'HÔTESSE.

Je viens rire d'abord;
Car j'ai le temps de rire un peu de votre trouble;
Et dans ce salon-ci j'attends ce mari double,
J'entends qui vient doubler ce Ligournois fâcheux.
Un mari, c'était peu pour vous, en voilà deux;
Un amant tel que vous triompherait de trente.

VALÈRE.

Toi, dans mes intérêts, plaisanter !

L'HÔTESSE.

Je plaisante.

VALÈRE.

Vient-il ?

L'HÔTESSE.

Non pas encor, monsieur. Sans plaisanter,
A ce mari d'abord je vais vous présenter.
Je lui dirai : Voilà l'amant de votre femme :
De votre main, monsieur, présentez-le à madame.
C'est la règle à présent.

VALÈRE.

La tête t'a tourné !

L'HÔTESSE.

C'est le meilleur mari, docile et façonné

Au manége qui rend nos maris adorables.

VALÈRE.

Rêves-tu ? quels discours !

L'HÔTESSE.

Discours très-raisonnables.
Je vous explique ici très-sérieusement
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon espoir se fonde ;
Il revit, il revient exprès de l'autre monde,
Pour ôter à sa femme un sot mari qu'elle a ;
Et pour vous la donner ensuite il remourra.
N'est-il pas bien honnête ?

VALÈRE.

A cette énigme obscure
Je ne comprends rien ; mais, par ta gaieté, j'augure...
J'augure bien, je crois : mais que croire ? On me dit
Qu'en public ce Damis...

L'HÔTESSE.

C'est par moi qu'il revit.

VALÈRE.

Quoi ? Comment... ?

L'HÔTESSE.

Ce mari n'est qu'un mari postiche,
L'image du défunt, qu'en public, moi, j'affiche ;
Un faux Damis enfin. Voilà ce grand secret.
La veuve est scrupuleuse, et vous vif, indiscret ;
Je vous avais caché l'époux que je suppose.

VALÈRE.

Ce n'est qu'un faux mari ?

L'HÔTESSE.

Non, qu'à l'autre j'oppose.
L'énigme est éclairci. Ce n'est qu'un frère à moi.
Voyons ; j'entends qu'il fait merveille, je le voi.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis ; en ceci tout m'étonne.

L'HÔTESSE.

Damis était bouffon, et mon frère bouffonne,
Fait le mauvais plaisant, pour lui mieux ressembler.

VALÈRE.

L'entreprise est hardie, elle me fait trembler.

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS.

DAMIS, une bourse à la main, qui donne de l'argent.

Vous m'étouffez, messieurs! et votre accueil affable,
Votre zèle, morbleu, me ruine et m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis!
Mon nom me coûte cher : tenez, mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon histoire,
Et laissez-moi du moins me reposer et boire.
Vous me regrettiez mort, je l'avais mérité :
Que c'est un grand plaisir de mourir regretté!
Mais, pour le bien goûter, il faut, ma foi, revivre.
M'imite qui pourra! l'exemple est bon à suivre.

VALÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HÔTESSE.

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant?
C'est un amant secret de la charmante veuve,
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS.

J'en accepte la preuve.

VALÈRE.

Prends ces cent louis; mais, vite, rassure-moi,
Comment te prennent-ils pour Damis? Et pourquoi...

DAMIS.

Je suspends les transports de ma reconnaissance.
Apprenez qu'il ne fut jamais de ressemblance
Telle qu'entre Damis et moi : Caille jamais,
Ni Martin Guerre, n'ont vu leurs vivants portraits
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'aventure;
Et là-dessus ma sœur a formé son projet :
Par sa lettre, de tout elle m'a mis au fait.
A Toulon, je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis; sous son nom avec eux je m'embarque :
Le vaisseau s'est trouvé plein de ces fainéants,
De ces marins oisifs, que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conséquent de croire;
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.
La pitié se saisit de leurs affections :

Et, par le merveilleux de mes narrations,
Leur faisant admirer mes fausses aventures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin, et je sors le dernier
Du vaisseau, dont chacun veut sortir le premier,
Pour conter au public mes fables sans pareilles :
Mon journal augmenté de cent et cent merveilles.
Ces zélés narrateurs ont déjà tant conté,
Raconté, rajusté, corrigé, commenté,
Qu'étant tous à présent auteurs de mon histoire,
Ils vont avoir aussi tous, à la faire croire,
Presque autant d'intérêt et de plaisir que moi.

VALÈRE.

J'écoute, et j'admire.

L'HÔTESSE.

Oh ! c'est mon frère, ma foi,
Pour l'esprit.

DAMIS.

Écoutez jusqu'au bout.

VALÈRE.

Par avance,
Je te promets, mon cher, une ample récompense ;
Agis toujours.

L'HÔTESSE.

Au port te voilà donc rendu?

DAMIS.

Oui; pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
Voyant tout disposé pour ma brillante entrée,
Car les gens du vaisseau l'avaient bien préparée,
Je descends, et je cours vers les plus empressés,
Car ordinairement ce sont les moins sensés.
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
Au bourgeois caressé je fais croire ma fable;
Certain cabaretier ne me reconnaît pas.
« Ce n'est point lui, dit-il, parlant à demi bas;
« Et chez moi le défunt très-souvent venait boire.
Je cours à lui, craignant l'effet de sa mémoire.
Ah ! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bu !
Je crois t'en redevoir encore quelque écu.
L'espoir d'un peu d'argent, joint à la ressemblance,
S'est emparé d'abord de sa réminiscence.

Un autre, devenu créancier à l'instant,
Me reconnaît aussi, pour en avoir autant.
Certain Gascon m'observe et me tient en brassière;
Je le voyais tout prêt à me rompre en visière:
« Venez dîner chez moi, mon cher, n'y manquez pas.
« Oui, cousin, m'a-t-il dit, j'accepte le repas. »
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
Je l'avais vu, morbleu, plus craint que le tonnerre.
Ainsi, pour peu qu'on soit libéral et flatteur,
Du crédule public on sait gagner le cœur.

L'HÔTESSE.

Oui; mais je vois qu'ici ce public entre en foule.
Ton apparition, sur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'était ton but;
Mais s'il fallait qu'enfin quelqu'un te reconnût,
Te soupçonnât, ceci pourrait changer de face:
Ne t'expose donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer:
Allons adroitement les faire retirer.
(A Valère.) (A Damis.)
Venez. Toi, reste là, je reviendrai te joindre.

VALÈRE.

Nulle difficulté, n'est-ce pas?

DAMIS.

Pas la moindre.

L'HÔTESSE.

Tu sais ton rôle?

DAMIS.

Oui; mais rejoins-moi promptement.

L'HÔTESSE.

(A Valère.)
Vous, je vais vous instruire un peu plus amplement.

DAMIS.

Va par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HÔTESSE.

Eh! ne crains rien.

DAMIS.

Va donc dissiper la cohorte.

VALÈRE.

Je n'en puis revenir! un projet si hardi
Me fait trembler, j'en suis encor tout étourdi:

Le moindre contre-temps perdrait tout.

DAMIS.

Bon courage.
Valère est libéral, couronnons notre ouvrage.

SCÈNE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC, à part.

Ce Damis est un fourbe, à coup sûr.

DAMIS.

Qui vient là ?

GLACIGNAC.

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Le portrait du défunt calqué sur son visage.

DAMIS, à part.

Ah, ah ! c'est ce Gascon qui criait du rivage,
« J'accepté lé repas. » Je tremble cependant ;
Car on m'a dit qu'il est parent du président.

GLACIGNAC, à Damis.

Un cousis qué j'avais en trépassant, jé pense,
Vous a par testament légué sa ressemblance.

DAMIS.

Je croyais être lui.

GLACIGNAC.

Qué mé dités-vous là?
Il est mort. Jé né sais si vous savez céla.

DAMIS.

Je devrais l'être au moins ; les périlleux voyages,
Les corsaires, la mer, les écueils, les naufrages....
Mais je suis débarqué sain et sauf, c'est le bon.

GLACIGNAC.

Vous débarqué! c'est donc de la barque à Caron.

DAMIS.

Oui, j'ai sur l'estomac encore une onde noire ;
Pour la faire passer, cher cousin, allons boire ;
Vous m'avez dit tantôt, « J'accepte le repas. »

GLACIGNAC.

Non, jé suis dé la noce, et jé n'accepte pas.
La veuvé dé Damis ici sé rémarie.

DAMIS.

Oui, ma femme voulait....

GLACIGNAC.

Veuvé donc, jé vous prie,
Veuvé, très-veuvé; car feu Damis....

DAMIS.

Point de feu.

GLACIGNAC.

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimait un peu.
Feu Damis...

DAMIS.

Oh! feu, feu... l'épithète m'offense.

GLACIGNAC.

Dé tout il mé faisait exacté confidence.

DAMIS.

J'étais un jour...

GLACIGNAC.

Non pas.

DAMIS.

J'allai...

GLACIGNAC.

Non, non.

DAMIS.

Comment?

GLACIGNAC.

J'étais, j'allai, n'est pas s'exprimer congrûment.
La façon dé parler, mé semblé, n'est pas bonne :
Damis, à votre égard, est la tiercé personne;
Vous dévez dire, vous, Il était, il alla,
Non pas, J'étais, j'allai; c'est mal dit qué céla.
Jé né pardonne point les fautés de grammaire.

DAMIS.

Ce badinage enfin cessera, je l'espère.

GLACIGNAC.

Prouvez donc gravément qué vous étés Damis.
Vous vous souvenez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent. Un jour, vous en souvient sans doute,
Il vint chez moi; sa bourse était à vau dé route :
Or devinez combien jé lui prêtai d'argent?

DAMIS.

Combien? Je n'en ai pas le calcul bien présent,
Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette,
Étourdiment j'oublie aussi ce qu'on me prête.

Mais je me souviens bien que, quand je vous hantais,
Tantôt vous me prêtiez, tantôt je vous prêtais,
Et prêterai de plus : je suis toujours le même.

GLACIGNAC.

Avant qué dé prêter, il faut rendre.

DAMIS.

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité!
Ma bourse s'ouvre. Eh bien, que m'avez-vous prêté?

GLACIGNAC.

Cinquanté louis d'or neufs.

DAMIS, comptant.

Justement, c'est la somme;
Je m'en souviens fort bien; et même, en galant homme,
(A part.)
Je vous rends sans quittance... On aura son secours
Pour de l'argent.

SCÈNE IV.

GLACIGNAG, LE FAUX DAMIS, VALÈRE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE, courant étourdiment à Damis.

Joignons-le. Ah! mon frère, j'accours....

GLACIGNAC.

Ton frère?

VALÈRE, bas à part.

Elle nous perd.

L'HÔTESSE.

Oui, monsieur est mon frère,
Frère de lait, s'entend; tous deux la même mère,
Mère nourrice.

GLACIGNAC.

Eh donc! la sœur d'un Damis faux!
Immobilés tous deux! jé vous fixe en deux mots;
Jé vous pétrifie.

DAMIS, d'un air de confiance.

Oui.

GLACIGNAC, à Valère.

Vous, vif commé salpêtre,
Monsieur, vivacité dont on n'est pas lé maître;
Jé vous ai vu tantôt très-vif, vu dé mes yeux,
Parler très-vivément à la veuve; et tant mieux,

Tant mieux, qué vous aimiez cetté veuvé charmanté.
Jé vous protégerai contré la présidenté.
Liguons-nous pour punir l'injusticé qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune, amant; touchez là.

VALÈRE.

Quel bonheur!

GLACIGNAC.

Commençons par vous rendré la sommé
Qué j'ai prisé par jeu, pour révirer votre hommé.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon;
Car en cé cas, mon cher, jé né suis point gascon.

DAMIS.

L'honnête homme!

GLACIGNAC.

Soyons amis à toute épreuvé.

VALÈRE.

De tout mon cœur.

GLACIGNAC.

Voici votre adorablé veuvé.
Jé vous laissé tous trois suivré votre projet:
Pour votré sûreté, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALÈRE.

Que ce projet sera difficile à conduire!

SCÈNE V.

LE FAUX DAMIS, VALÈRE, L'HOTESSE, LA VEUVE.

L'HÔTESSE.

De ce qu'on lui cachait il est temps de l'instruire.

VALÈRE.

Elle ne sait donc pas que c'est un faux époux?

L'HÔTESSE.

Non; elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous,
Elle donne, je crois, de tout son cœur au diable.

VALÈRE.

Dissipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE, demi haut.

Ce mari qui m'avait trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir? il le faut bien, allons.

L'HÔTESSE, imitant la voix de la veuve.

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,

Qu'il ne m'en puisse pas délivrer sans revivre?

VALÈRE.

Suspendez vos chagrins.

LA VEUVE, sans voir Damis.

Valère, laissez-moi.

(Elle aperçoit Damis.)

Eh! ne voyez-vous pas mon mari?

L'HÔTESSE.

Non, ma foi.

VALÈRE.

Reprenez vos esprits, rassurez-vous, madame.

L'HÔTESSE.

(A Valère.)

Laissez-la dans l'erreur. J'aime à voir que sa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALÈRE.

Oui; mais
Elle souffre.

L'HÔTESSE.

On en a plus de plaisirs après.

VALÈRE.

Ce n'est point là Damis, madame.

LA VEUVE.

Quoi? qu'entends-je?

L'HÔTESSE.

Ce n'est point le défunt, ne prenez plus le change.

LA VEUVE.

Ah! quelle ressemblance!

DAMIS.

En cette occasion,
Je ne serai mari qu'avec discrétion.

LA VEUVE.

Le même son de voix!

L'HÔTESSE.

Quelque épouse rusée,
Quelque femme de bien à conscience aisée,
S'y tromperait exprès, pour t'aimer par devoir.

VALÈRE.

Ne perdons point le temps.

LA VEUVE.

Faites-moi donc savoir

Votre dessein.

VALÈRE.

Il est très-simple. On va se plaindre,
Blâmer le président, le presser, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat :
Par avance je viens d'intimider ce fat.

LA VEUVE.

Quoi donc! il va le voir, lui parler? Ah! je tremble.

DAMIS.

Oubliez-vous déjà qu'à Damis je ressemble?
Apprenez que d'ailleurs j'ai su tous ses secrets.
Vous voyez son esprit en moi comme ses traits.
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.
Lorsqu'il s'embarqua même au temps qu'il fit naufrage,
Il me laissa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modestes sottisiers,
Libelles médisants, surtout contre ses proches,
Contrat de mariage; enfin j'ai plein mes poches
De tout ce que j'ai cru me devoir, au besoin,
Servir à tout venant de preuve et de témoin.
Je ferais son histoire à sa famille en face;
Et l'histoire en défaut, le roman la remplace.
Si Damis en un mot revenait aujourd'hui,
Je lui soutiendrais, moi, morbleu, que je suis lui.

VALÈRE.

Jouez bien votre jeu, le Président s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCÈNE VI.

LE FAUX DAMIS, L'HOTESSE, LA VEUVE, LE PRÉSIDENT, VALÈRE.

LA VEUVE.

Ah! vous risquez trop, je pense.

L'HÔTESSE.

Feignons de ne point voir qu'il nous voit.

DAMIS, bas.

Tenez bon.

(Il hausse la voix.)

Eh! ne tient-il, morbleu, qu'à demander pardon,
Quand d'infidélité vous êtes convaincue?
Redoutez ma fureur.

LA VEUVE.

Fureur mal entendue :
C'est sur le président, qui disposait de moi,
Qu'elle doit retomber.

L'HÔTESSE, bas, à la veuve.

Fort bien ! fort bien ! ma foi,
Riposter prestement, c'est un talent femelle.

DAMIS.

Quoi ! c'est le président qui vous rend infidèle ?

VALÈRE, au président.

N'avancez pas, laissons passer cette fureur.

DAMIS.

Ce président rend donc public mon déshonneur ?
J'entends le vaudeville, et tout Marseille crie :
Tu sois le bien venu, ta femme se marie.
Ventrebleu !

L'HÔTESSE.

Mais, monsieur, des gens nous avaient dit
Qu'ils vous avaient vu mort.

DAMIS.

Eh ! vous l'avais-je écrit ?

LE PRÉSIDENT.

Toujours mauvais plaisant, voilà son caractère.

DAMIS.

Me faire un tel affront, et par-devant notaire !

LA VEUVE.

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE.

Séparez-vous en paix,
Du moins.

DAMIS.

Nous y vivrons, ne nous voyant jamais.

LA VEUVE.

Près de ma tante allons chercher un sûr asile.

DAMIS.

Me voilà demi-veuf.

SCÈNE VII.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT, VALÈRE.

LE PRÉSIDENT.

Le voilà plus tranquille;
Avançons.

VALÈRE.

Je vous laisse.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ne me quittez pas.

DAMIS, se radoucissant et ôtant son chapeau.

N'ayez pas peur, monsieur; j'ai pour les magistrats
(En colère.)
Déférence, respect...; mais rancune tenante,
Car ventrebleu...

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, en affaire importante,
Quoique de conseils, moi, je n'aye pas besoin,
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS.

Pour juge même, soit; j'aime un juge d'épée,
Il expédie en bref : au fait, dot usurpée...
(Il tire un contrat.)
Contrat de mariage en main... mari très-prompt...
Lisez... comptons... rendez... reste à venger l'affront.

VALÈRE.

Il n'est point question d'affront ni de vengeance.
Monsieur le président veut ici ma présence,
Pour n'avoir avec vous nulle discussion :
Un mot finira tout sans bruit, sans passion.
Monsieur, déjà fâché qu'à tort chacun le blâme
De vouloir disposer des biens de votre femme,
Veut les rendre.

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur: non qu'on ait peur de vous;
Mais je veux dissiper les faux bruits.

DAMIS, d'un ton doux.

Mon courroux
Sur ce premier article avec raison s'apaise;
(En colère.)
Passe pour revenir, et c'est par parenthèse

Que j'accepte votre offre, et que je suis content.
J'interromps mon courroux, monsieur le président,
Par raison, par égards pour votre caractère.
Mais, morbleu, je reprends le fil de ma colère,
En pensant qu'il existe un diffamant contrat :
Chacun l'a vu signer, ma honte a fait éclat.
Au gré de l'offensé l'offense se répare ;
Chacun a là-dessus son faible : moi, bizarre,
Délicat sur l'affront, pour le laver je veux
Lacérer en public ce contrat scandaleux.

LE PRÉSIDENT.

Caprice en effet ; car de lui-même il s'annulle,
Vous vivant.

VALÈRE.

Il est vrai, caprice ridicule.
(Au président.)
Vous lui devez pourtant ce bizarre plaisir ;
Vous aviez un peu tort.

LE PRÉSIDENT.

Contentons son désir ;
C'est minutie au fond qui m'est indifférente.
A l'égard de la dot je la livre à la tante,
Et non pas à vous ; car par mon autorité,
Pour mettre le débris des biens en sûreté,
Je vous fis séparer.

DAMIS.

Séparer ! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Est-ce que l'on sépare un mari par défaut ?
A certains magistrats... oui, c'est là ce qu'il faut ;
Ils savent, profitant de ce qui nous afflige,
Mettre ainsi que nos biens nos femmes en litige.

VALÈRE, au président.

C'est un reste de fiel, excusez.

DAMIS.

Notre dot,
Du moins si je mourais, n'ira plus à ce sot,
Frère de votre femme. Avec horreur je pense
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survivance.

VALÈRE.

Vous voilà donc d'accord ?

LE PRÉSIDENT.

Je vais prendre là-haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Messieurs, entrez toujours dans la salle prochaine;
Je vous joins à l'instant.

DAMIS.

Je renonce sans peine
A la dot, car sur mer je gagne assez d'argent.
Le désir de vengeance est un désir urgent,
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe.
Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe!

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT.

J'ai bien mené ceci, prudence, fermeté,
Prévoyant tout, en tout de la formalité,
Suivant exactement les lois les plus sévères.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant; je suis content de moi!

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Il faut approfondir un peu ce que je voi.
(Au président.)
Je vous cherche partout.

LE PRÉSIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême
Que m'a causé tantôt ce grand événement.
Enfin j'ai réfléchi de sang-froid, mûrement;
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valère?

LE PRÉSIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le décorum, et parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LE PRÉSIDENT

Je crois avoir bien fait; parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRÉSIDENT.

D'accord; mais vous devez m'approuver amplement.

LA PRÉSIDENTE.

Je me tais.

LE PRÉSIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlons, mais par obéissance.
Ne livrez rien encor.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que, par prudence,
J'avais déjà tout seul d'abord imaginé.

LA PRÉSIDENTE.

Suspendez...

LE PRÉSIDENT.

Oui, j'étais déjà déterminé
A suspendre, pour...

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir un doute.

LE PRÉSIDENT.

Ce doute m'est venu; parlez, je vous écoute.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux,

LE PRÉSIDENT.

J'en ai quelque soupçon; il m'a dit certains mots...

LA PRÉSIDENTE.

Il faut dissimuler, l'affaire est délicate.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que je vous dis: avant que l'on éclate,
Je suis d'avis de... de...

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir mieux
Des faits qui là-dessus m'ont fait ouvrir les yeux,
Laissez-moi seule agir sur ce que je soupçonne.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ma femme, agissez seule, je vous l'ordonne.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE

Je joue ici gros jeu ; car si c'est ce Damis
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis,
Après avoir été sa trop crédule amante ;
S'il savait que c'est moi qui suis la présidente,
Il me perdrait d'honneur pour se venger de moi...
Le parti que je prends est le plus sûr, je croi.
Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coiffé baissée.
Si c'est lui, livrons tout, il n'y faut plus songer ;
Et si ce n'est pas lui, j'éclate sans danger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE FAUX DAMIS.

On ne vient point finir; ce contre-temps m'étonne.
Me soupçonnerait-on? Pour peu qu'on me soupçonne,
Ma foi, pour esquiver regagnons notre esquif.
Ravoir la dot pourtant c'est le point décisif.
S'ils me vont disputer mon nom, ferai-je face?
Voyons; car j'ai tantôt gagné la populace:
Mais au moindre revers je ne m'y fierais plus;
La faveur populaire est un flux et reflux,
Tantôt blâme excessif, tantôt louange outrée.
A Damis avec joie ils ont fait une entrée;
Avec joie ils verraient leur Damis au carcan.

SCENE II.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, seule.

Il me paraît Damis, mais assurons-nous-en.
Pour l'observer de près, et n'être point connue,
Parlons-lui coiffe basse.

DAMIS.

Oui, cette dot reçue,
(Apercevant la présidente.)
Je disparaîtrais... Mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme? Évitons son abord.
Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Ce n'est pas lui.

DAMIS, à part.

Morbleu, faisons du moins en sorte
D'éluder l'embarras du questionnement.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, j'aurais besoin d'un éclaircissement;
Je voudrais bien savoir...

DAMIS.

Avant de vous entendre,
Madame, je voudrais d'abord par vous apprendre...

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi d'abord.

DAMIS.

Je vous réponds après.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi, monsieur, d'abord sur quelques faits.

DAMIS.

Dites-moi si...

LA PRÉSIDENTE.

Parler tous deux, c'est se confondre;
Tous deux questionner, au lieu de se répondre!
Je veux sur une affaire un éclaircissement;
Écoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS.

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRÉSIDENTE.

Par politesse au moins, d'abord une réponse.

DAMIS.

Sachons...

LA PRÉSIDENTE.

C'est éluder un peu grossièrement.

DAMIS.

Je n'élude point; c'est que naturellement
En conversation je prends mon avantage.
Chacun a pour briller ses talents en partage.
Tel, en répondant juste à chaque question,
Fait voir modestement son érudition :
A bien questionner, moi, je mets ma science.

LA PRÉSIDENTE.

N'oser répondre, c'est marquer sa défiance,
Ou c'est me mépriser; car au premier venu
Vous contez, racontez ce que vous avez vu
En voyageant.

DAMIS.

D'accord; mais, las de verbiages,
Je vais faire imprimer ma vie et mes voyages,
Qui se vendront chez Jean-Gilles Josse, à Lyon;
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRÉSIDENTE.

En plaisantant ainsi vous croyez m'éconduire ;
Mais si sur deux points seuls vous ne daignez m'instruire,
Je ne vous quitte point, je vous suivrai partout.
Je suis femme obstinée, et je vous pousse à bout.

DAMIS.

S'il s'agit de deux mots, je suis civil, honnête ;
Et pour les dames j'ai toujours réponse prête.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez donc.

DAMIS.

Parlez, je réponds si je puis.

LA PRÉSIDENTE.

Je voudrais bien savoir de vous...

DAMIS.

Quoi ?

LA PRÉSIDENTE, ôtant sa coiffe.

Qui je suis.

DAMIS.

Qui vous êtes ? Parbleu ! vous devez vous connaître.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre question, c'est de vous demander
Qui vous êtes ?

DAMIS.

Fort bien ! c'est fort bien préluder.
Jamais femme n'a fait questions plus sensées,
Plus précises surtout, ni moins embarrassées...

LA PRÉSIDENTE.

J'y pourrais mettre encor plus de précision.
Un seul mot des deux points fait la décision :
Dites-moi qui je suis, je saurai qui vous êtes.

DAMIS.

Toutes vos questions sont sentences complètes :
Vous m'inspirez, madame, une estime pour vous,
Un désir de lier connaissance entre nous.

LA PRÉSIDENTE.

C'est dire que jamais elle ne fut liée.

DAMIS.

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée.
Je vous remets pourtant : cette bouche, ces yeux...

Un certain assemblage et noble et gracieux...
Mais, dans trois ou quatre ans, j'ai vu dans mes voyages,
En femmes seulement, vingt milliers de visages;
Ils sont tous gravés là. Mais quoi! vous savez bien
Que le plan d'un cerveau n'est pas plus grand que rien.
Tous ces portraits y sont peints les uns sur les autres.
Tant de traits différents, mêlés avec les vôtres,
Font un brouillamini que je débrouillerai;
Et tantôt, à coup sûr, je vous reconnaîtrai.
Mais j'ai pour le présent une affaire pressée.

LA PRÉSIDENTE, à part.

N'éclatons pas d'abord; mais, en femme sensée,
En démasquant le fourbe, assurons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre noce aujourd'hui.

SCÈNE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC, L'HOTESSE.

DAMIS.

La voilà partie. Ah! ceci me déconcerte.
Monsieur de Glacignac, la trame est découverte.

L'HÔTESSE.

Je ne le sais que trop; je suis au désespoir.
La prude soupçonnait, elle a voulu te voir.

DAMIS.

Quoi! c'est la présidente?

GLACIGNAC.

Elle-même.

DAMIS.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Paix! né mé troublé pas; là-dessus jé m'arrange.

DAMIS.

Sur quoi?

GLACIGNAC.

Tu m'as montré ces papiers dé Damis,
Ces journaux qu'en mourant lé défunt t'a rémis.

DAMIS.

Eh bien?

L'HÔTESSE.

Sur ces papiers quelle est votre espérance?

DAMIS.

Parlez donc.

L'HÔTESSE.

Hâtons-nous.

GLACIGNAC.

Jé pensé et jé répensé...

DAMIS.

Mais je suis découvert ; pensez donc promptement.

GLACIGNAC.

Les expédients sûrs mé viennent lentément ;
Mais nous aurons main forte, en tout cas.

DAMIS.

Ah ! je trembie.

GLACIGNAC.

A mon égard, jé suis tranquillé, cé mé semblé ;
Au sujet dé Damis si l'on m'inquiétait,
Jé dirais bonnément : J'ai cru qué cé l'était ;
Vous né pourriez pas, vous, diré : Jé croyais l'être.

DAMIS.

Vraiment non. C'est pourquoi, moi, je veux disparaître.

GLACIGNAC.

Révoyons ces papiers, ces lettrés du défunt.

DAMIS.

Tenez ; mais je n'ai vu parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux qu'a pris jadis la présidente.

L'HÔTESSE.

Damis fut son amant pourtant, chose constante.

GLACIGNAC.

Lisons tranquillément.

DAMIS.

Lisez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC.

Voici bien des billets ; jé veux les liré tous
A mon aisé.

DAMIS.

Morbleu ! mais nul nom de la prude.

L'HÔTESSE.

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude.
Selon ceux qu'elle aimait, en changeant de pays,
Elle changeait d'état, de nom, comme d'habits ;
En intrigues d'amour, ce fut un vrai Protée.

DAMIS.

Moi, j'ai vu du défunt chaque intrigue cotée
Sur son journal galant.

L'HÔTESSE.

Moi, je sais quelques faits.
Voyons s'ils cadreraient au journal, aux billets.
N'y trouverions-nous point une modeste Hortense,
Qui gagnait tous les cœurs par sa fine innocence,
Quand les filles encor plaisaient par la pudeur?

DAMIS.

Damis était du goût d'à présent, par malheur;
Sur son journal galant je n'ai point vu d'Hortense.

L'HÔTESSE.

De ce Protée en fille, autre histoire : En Provence,
Sur mer, on lui donnait une fête, un cadeau,
Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau;
Elle y faisait Thétis. Il survint un orage;
Tout enfonce; un Triton la prend sur son dos, nage,
Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser :
Elle était fière; mais comment le refuser?
Il peut par désespoir se noyer avec elle :
J'épouse, sauvez-moi! dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS.

Je rêve... Non, Damis ne fut point ce Triton;
Du moins dans son journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE.

Attendez, attendez : la prude eut la marotte
Jadis de ces romans dans le goût pastoral...

DAMIS.

Ah! sur ce ton, j'ai vu des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE.

En province autrefois, mascarades champêtres;
Nos amants en bergers chantaient au pied des hêtres
Et Tircis et Silvie, et Damon et Philis...

GLACIGNAC.

Jé vois dans cé billet du Damon.

L'HÔTESSE.

Où?

GLACIGNAC.

Tiens, lis.

L'écrituré sans doute est dé la présidenté,
Jé la connais.

DAMIS.

Lisons; est-elle convaincante?

L'HÔTESSE.

Non, voyons l'autre : oui, c'est son écriture aussi;
Car elle a devant moi fait une liste ici
Des priés pour la noce.

DAMIS.

Ah! parbleu, je respire.

L'HÔTESSE.

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS.

Je n'aurais jamais pu deviner sans vous deux...

L'HÔTESSE.

Dans celle-ci, Damon est encore amoureux;
Voyons l'autre. Ah! ma foi, Damon cesse de l'être,
Parce qu'on l'a rendu trop tôt heureux peut-être.
Justement! on s'en plaint en champêtre jargon.
(Elle lit.)
La fidèle Silvie au volage Damon.
Hon! hon!

« Traître, parjure, tu dis que les bergers délicatement amoureux « s'offensent du mot de contrat; mais ce contrat, ne me le promis- « tu pas, lorsque ta délicatesse exigea de la mienne que le don libre « de nos cœurs précédât la signature? Que la signature le suive « donc, ingrat; que Damon et Silvie, après avoir suivi la loi des ber- « gers, subissent enfin la loi du contrat! »

DAMIS.

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L'HÔTESSE.

Il faut voir en secret cette Silvie antique :
Qui de nous la verra?

GLACIGNAC.

Cé né peut étré moi;
Éllé croirait...

L'HÔTESSE.

Voyez là-bas, je l'aperçoi.

DAMIS.

Est-elle seule?

L'HÔTESSE.

Oui.

DAMIS.

Bon. Je risque l'abordage.
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE.

Oui; car en cas d'alarme on le ferait sauver.

GLACIGNAC.

Comptez sur nous.

SCÈNE IV.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

(Ces deux derniers dans le fond du théâtre.)

DAMIS.

Allons; mais qui la vient trouver?
Ah! c'est le président. Morbleu, si je retarde,
Il ne sera plus temps peut-être... on me regarde...
On vient à moi... risquons. Oui, le mari présent
Rendra le coup plus vif, plus fort, et plus pressant.

LE PRÉSIDENT.

Mais en public du moins je veux qu'il se rétracte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous pourriez le punir; votre justice exacte
Cède à votre bonté, pour éviter l'éclat;
Mais soyez sûr, monsieur, que c'est un scélérat:
Non, ce n'est point Damis, ce n'est qu'un fourbe insigne.

LE PRÉSIDENT.

Qu'apprends-je ici, monsieur? jouer un rôle indigne!

DAMIS.

Je respecte l'arrêt que madame a donné;
Je me tiens criminel, si je suis condamné
Par la plus pénétrante et la plus équitable,
Par la plus vertueuse et la plus respectable...
En un mot, je souscris à sa décision;
Mais, la prenant pour juge avec soumission,
Je puis, sans l'offenser, récuser sa mémoire.
Vous souvient-il d'un fait (il est à votre gloire),
Sur lequel j'ai reçu plusieurs lettres de vous?

LA PRÉSIDENTE.

De moi, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Non, non; vous vous moquez de nous;

Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS.

Celles que j'ai, monsieur, font honneur à madame.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez, dites-vous...?

DAMIS.

Belles moralités,
Lettres de votre main, par où vous m'exhortez
A réformer mes mœurs sur quelque bon modèle.
(Au président.)
Madame... à ses devoirs ne borne point son zèle,
Elle se charge encor de la vertu d'autrui.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur vous connaît bien, j'en conviens avec lui.

DAMIS, à part.

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Ouais, que voudrait-il dire?

DAMIS.

Je ris de souvenir, vous-même en allez rire,
Quand je vous aurai dit à quelle occasion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour j'étais vif, folâtre, en mon jeune âge;
Mais à présent... ma foi, je ne suis pas plus sage.
J'étais donc scélérat assez passablement;
Ah! madame, j'étais un scélérat charmant.
(Vers elle.)
Je devins le Damon... de certaine... Silvie...
Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie;
Rien que de pastoral dans notre passion;
Toujours traitant l'églogue en conversation.
C'étaient ardents soupirs dans un sombre bocage,
De gazouillants ruisseaux, rossignols, doux ramage,
Musettes, verts gazons, houlettes, chalumeaux,
Bergères et bergers dormant sous les ormeaux,
Oubliant leurs moutons épars dans la prairie;
Tendre galimatias, jargon de bergerie,
Délicats sentiments, tirant sur la fadeur:
En vrai Damon ainsi j'exprimais mon ardeur,
Lorsque, sur cette intrigue innocente et rustique,
Une mère grossière, injuste, et politique,

Ignorant des bergers la naturelle loi,
Voulut mettre un notaire entre Silvie et moi.
Mais, comme franc berger, moi, j'envoyai tout paître.

LE PRÉSIDENT, à la présidente.

Ce récit paraît franc; nous nous trompons peut-être.

DAMIS.

De Silvie en ce temps prenant les intérêts,
Madame m'exhorta par cinq ou six billets...
(Il donne une lettre à la présidente.)
Si malgré celui-ci votre oubli continue,
Par d'autres à l'instant vous serez convaincue.
J'en puis encor montrer d'autres plus éloquents,
Bien plus forts en morale, en un mot, convaincants.

LE PRÉSIDENT.

En morale toujours ma femme sut écrire.
Elle a fait des recueils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'en garderai bien.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Le secret d'autrui n'est pas le mien;
Cette jeune Silvie est ici dévoilée.

LE PRÉSIDENT.

Voilà toujours ma femme, avec excès zélée.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Le voilà déchiré.

DAMIS.

Quel dommage, monsieur! vous l'auriez admiré.

LE PRÉSIDENT.

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS.

J'en ai d'autres,
Madame; et j'ai gardé les miens avec les vôtres.
J'ai les brouillons de ceux que je vous écrivais;
Tâchant de mériter ceux que je recevais,
Je relimais les miens, j'y faisais cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRÉSIDENTE, au président.

Oui, plus je l'examine avec attention,

Plus je vois mon erreur, mon indiscrétion.
(A Damis.)
Que vos traits sont changés! C'est une chose étrange,
Qu'un petit nombre d'ans, hélas! si fort nous change!

DAMIS.

Mon aimable Silvie est bien changée aussi.

LA PRÉSIDENTE.

Par sagesse, monsieur conduisait tout ceci,
Sans éclat, mieux que moi. J'avais été trop prompte.
Pardon; vous méconnaître! ah! que j'en ai de honte!

DAMIS.

C'est moi qui suis honteux d'avoir vieilli si fort.

LE PRÉSIDENT.

C'est la première fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRÉSIDENTE, au président.

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

DAMIS.

Oh! suffit que madame ait la mémoire bonne.

LA PRÉSIDENTE.

Je remets à présent tous ses traits, je dis tous.

LE PRÉSIDENT.

Moi, qui ne l'avais vu que très peu, croiriez-vous
Que je retrouve aussi toute sa ressemblance?

LA PRÉSIDENTE.

Çà, monsieur, il faut donc, pour réparer l'offense
Qu'a pu faire à Damis mon injuste soupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, et lui faire raison.
Par vous tantôt l'affaire était bien décidée:
J'admire que toujours votre première idée
Est la meilleure! car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la tante.

LE PRÉSIDENT.

Il le faut.

LA PRÉSIDENTE.

Allez prendre là-haut ce contrat qui le blesse.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Les lettres de change.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Mais pour votre nièce
Il faut qu'il ait aussi des égards, et je vais
L'exhorter...

LE PRÉSIDENT.

Exhortez-le à ne la voir jamais;
C'est ce qu'il peut de mieux.

SCÈNE V.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Ce fourbe m'embarrasse.

DAMIS, à part.

Elle craint à présent de me revoir en face.

LA PRÉSIDENTE, à part.

D'où peuvent lui venir mes lettres? Il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS, à part.

Je ne risque plus rien.

LA PRÉSIDENTE, à part.

Ménageons l'imposteur, gagnons-le pour mon frère.

(Ici une scène muette entre eux.)

DAMIS, à la présidente.

Quand on a de l'esprit, on se tire d'affaire.

LA PRÉSIDENTE, à Damis.

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS.

Il en faut pour le monde; il est si médisant!

LA PRÉSIDENTE.

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe,
Mais vous m'accorderez une petite grâce :
Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS.

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé,
Mais vous m'accorderez une grâce assez grande.

LA PRÉSIDENTE.

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi?

DAMIS.

En voici quatre ou cinq, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Je le voi,
Sans vous faire prier vous allez me les rendre.

DAMIS.

Oui, mais grâce pour grâce, et vous devez m'entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS.

Nous avons tous deux eu de la discrétion.
Comme berger discret j'ai caché le mystère...

LA PRÉSIDENTE.

Et moi, j'ai découvert que vous servez Valère,
J'entrevois vos projets ; mais, à force d'argent,
Puis-je les changer?

DAMIS.

Non ; je ne suis plus changeant.
Parlons net : il me faut la veuve pour Valère ;
Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un frère :
Votre sagesse enfin vous donne un ascendant
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon président ;
Conservez-le.

LA PRÉSIDENTE.

Il revient.

DAMIS.

Soyez très-complaisante ;
Je vous rends vos billets, pourvu qu'on me contente.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS.

LE PRÉSIDENT, à la tante.

Je ne me mêle plus de rien ; c'est son époux
Qui laissera, s'il veut, son épouse avec vous,
Ou dans un couvent.

DAMIS.

Moi, j'ai promis à madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRÉSIDENT.

Finissons. De nos faits nous sommes convenus,
Monsieur ; en bons billets voici cent mille écus ;
Je les livre à ma sœur.

LA PRÉSIDENTE, bas, à Damis.

Mes lettres?

DAMIS, bas.

Patience!

(Haut.)

Le contrat?

LE PRÉSIDENT.

Et voici le contrat.

DAMIS.

Ma vengeance

Va donc se contenter; déchirons.

LA PRÉSIDENTE, arrachant le contrat des mains de Damis.

Doucement :

Il allait déchirer ce contrat brusquement

Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on déchire.

La confiance aveugle est blâmable.

LE PRÉSIDENT.

J'admire

Que vous voulez qu'en tout on voye clair.

DAMIS.

Voyons.

LA PRÉSIDENTE, bas, à Damis.

Mes lettres?

DAMIS, bas.

Tout à l'heure.

LE PRÉSIDENT.

Afin que nous partions,

Voyez vite.

LA PRÉSIDENTE.

Attendez.

LE PRÉSIDENT.

Excès d'exactitude,

D'ordre!

DAMIS, bas.

En donnant, donnant.

LA TANTE, à part.

Que j'aime à voir la prude

Au supplice!

LE PRÉSIDENT.

Est-ce fait?

DAMIS.

Oui; quand on a bien vu

On est beaucoup plus sûr.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, GLACIGNAC, DAMIS, L'HOTESSE.

GLACIGNAC.

Il est bien réconnu
Pour être vrai Damis, mon parent et lé vôtré :
Lé nouvel époux fuit, un mari chassé l'autré.

LA PRÉSIDENTE.

Partons.
(A la veuve.)
Puisse Damis faire votre bonheur?

SCÈNE VIII.

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE, VALÈRE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Bon! les voilà partis.

VALÈRE.

Ah! je n'ai plus de peur.

LA TANTE.

Je puis donc à présent, comme tante et maîtresse,
Par un nouveau contrat disposer de ma nièce.

LA VEUVE.

Me voilà donc à vous?

VALÈRE.

Quel comble de bonheur!

DAMIS.

Oui, vous êtes heureux qu'une prude ait eu peur;
Contre ses intérêts qu'une prude réduite
Ait assez de pudeur pour masquer sa conduite;
Chose rare à présent : l'on en trouve si peu
Qui prennent encor soin de bien cacher leur jeu!
Tout bien considéré, franche coquetterie
Est un vice moins grand que fausse pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrites soins;
Le siècle y gagne au fond, c'est un vice de moins.

FIN DU MARIAGE FAIT ET ROMPU.

PIÈCES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

DANCOURT.

Le Chevalier à la mode.
Le Mari retrouvé.
Les Trois Cousines.
Le galant Jardinier.
Les Bourgeoises de qualité.

DUFRESNY.

L'Esprit de contradiction.
Le double Veuvage.
La Coquette de village.
Le Mariage fait et rompu.

quelques-unes pl -

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.